

# **LA DOUBLE VIE D'IVAN B.**

*roman*

par

**Christine CANALS-FRAU**

## I.

“Le mot allemand si pertinent *Einbildungskraft*, faculté d’imagination, signifie à proprement parler cette ‘faculté de donner une forme’ sur laquelle repose, de fait, toute création. C’est la faculté par laquelle l’idéal est en même temps le réel, l’âme est aussi le corps; la faculté d’individuation, qui est la véritable faculté créatrice.”

La création: la ré-union de l’âme et du corps.

La réunion de ce qui nous apparaît séparé, voire contradictoire — le monde des idées et celui de la matière, l’idéal et la réalité, l’Apparence et la Vérité.

Mais aussi la création comme pont vers le monde spirituel. Un pont à double sens, pourrait-on dire. La création élève vers le divin, ou le divin descend dans l’œuvre.

Que l’Esprit, à la lumière de cette définition, se manifeste dans la création humaine remplit Ivan d’une joie profonde. Non qu’il en tire quelque assurance quant à l’existence même du divin. C’est là un chemin qu’il n’est pas sûr de pouvoir explorer. Mais qu’un sens soit donné à son travail, un sens qui transcende la misérable biologie humaine — nécessité et plaisir —, lui paraît une bénédiction. Car d’un ouvrier à l’établi, ou d’un enfant qui joue, il devient un homme à l’écoute du divin, un homme qui cherche, encore et toujours, l’expression d’une expérience dépassant le réel dans lequel il est enfermé.

Cette idée, ce n’est pas la première fois qu’il la rencontre. Elle lui est même familière, ses lectures l’ayant souvent conduit du côté des

Platoniciens, anciens et nouveaux, dont il aime l'idéalisme. Mais aujourd'hui, cette phrase sur laquelle il a glissé auparavant retient son attention. Comme si son esprit émergeait de la torpeur de l'habitude. Comme si les mots précédemment usés reprenaient vigueur. Comme s'il regardait le seuil de sa propre maison sous un angle nouveau, et s'étonnait de ne pas le reconnaître.

Ce dont Ivan se rend compte, aussi, c'est que cette phrase fera un excellent début pour sa notice — qui, dans le programme de son futur concert, donnera à sa pièce l'éclairage dont elle a besoin et orientera l'auditeur vers l'expérience à venir.

Le livre ouvert repose sur ses genoux. Attentif, Ivan renifle la piste. Ce qu'il a cherché dernièrement, sans bien le distinguer, lui paraît moins éloigné. Il pense à une image dédoublée, remise au point par le processus créatif. Une ligne musicale décalée, finalement réunifiée. Une surface sonore troublée de cercles concentriques... Toutes images qui occupent son esprit depuis un certain temps, et appellent des sons.

Ces trois derniers mois, une partie de son cerveau a commencé à travailler indépendamment de sa conscience, à vélo, en voiture, au lit. Il a laissé venir les idées. Il s'est imaginé une musique conçue comme une longue montée, un effort maintes fois interrompu et enfin abouti. Il a entendu des couleurs, des oppositions de violence et de calme, il a entrevu un parcours possible, des formes qu'il calculera sur papier millimétré. Il a choisi un texte, plusieurs même, d'un écrivain danois connu. Elagués, mélangés, ils feront l'affaire. Rien de génial, mais du solide, où il se sent sûr. Des images lui ont plu: la transparence, le reflet, l'absence. S'il trouve mieux avant de s'attaquer à sa pièce, parfait, et sinon, son expérience lui permettra d'en tirer le parti nécessaire.

Non, ce qui lui a manqué, et qui lui manque encore, c'est cette sorte de déclic qui se produit généralement vers le début de son travail. La soudaine assurance de tenir le bon bout, l'intuition qui balaie le doute et aide à résoudre les problèmes. Une sorte d'inspiration, pourrait-on dire — si le mot ne sentait une époque révolue... L'image, l'idée avec un grand i. Comme celles qui ont l'accompagné, souvent, au long de sa carrière. Qui ont fait de son travail une nécessité plus joyeuse que douloureuse. Celles qui lui ont, aussi, attribué une place à part dans la horde de ses collègues, et attiré la considération des critiques. Car le nom d'Ivan B. vient à présent facilement aux lèvres lorsque, dans les dîners en ville, il est question de musique contemporaine.

Tous ces derniers mois, il a été préoccupé par le temps. Pas le concept musical ou philosophique, non! Mais celui de tous les jours, si difficile à maîtriser, qui passe en toutes sortes de corvées — au Conservatoire: examens de fin d'année, tâches administratives, préparation de la rentrée suivante... Et quand il sera venu à bout de ce travail, qui dit qu'il trouvera ce qu'il cherche avant de s'installer devant son papier à musique? Que le déclic attendu aura lieu? A moins qu'il ne se trompe, cette fois-ci. Que ses choix soient mauvais. Ce qui lui est déjà arrivé, il y a longtemps, avec un échec à la clé. Il était si sûr de son idée, de la façon de la traiter... Depuis, un doute lui en est resté.

Peut-être n'est-ce, au fond, qu'un désir naïf. Une illusion — toujours trouver plus profond, plus intéressant... une fuite... Devra-t-il avancer à l'aveuglette, se reposant sur sa technique, bricoler au risque de forcer le matériau? Car les délais ne se laisseront pas fléchir. Il est déjà en retard par rapport à ses prévisions: six semaines en été, trois en octobre, et ce qu'il pourra prendre à Noël. Livraison de la partition le 2 janvier. Serré, pour une œuvre de trente minutes, orchestre symphonique et chœurs, que Celia, avec un sourire, appelle sa "Neuvième". Serré mais faisable pour un compositeur comme lui, qui travaille rapidement — surtout s'il trouve sa pierre philosophale. Et voilà que là, sans l'avoir voulu, quelque chose lui donne espoir, appelé par les mots qu'il vient de lire.

Une image flotte dans son esprit, trop vague encore, où des frondes pleureuses se penchent vers l'eau miroitante... des cygnes... Il pense au lac si proche, à côté duquel il passe tous les jours à bicyclette, avec ses escadrons d'oiseaux, cygnes justement, colverts, oies cendrées et mouettes. Ces dix dernières années, il a tant de fois contemplé, du ponton, l'eau d'argent continu jusqu'à l'horizon, coupée d'îlots de roseaux, surface faussement hermétique sur laquelle les oiseaux semblent glisser tandis que les enfants, criant et courant, les joues rouges, leur jetaient du pain... (Un jour, ils avaient même aperçu un cygne noir, sur l'un des canaux qui longent le sentier.) Y a-t-il des saules pleureurs dans son image? Pas sûr. D'ailleurs, ici ce sont des mots qui lui manquent... des mots d'une poésie qui évoque Monet et les *Nymphéas*, la rencontre de l'eau et du ciel, mais en plus transparent, étincelant... comme l'aquarelle que Celia aime tant, sur le mur derrière lui, une vue de la baie de Sejerø, où un rayon blême illumine la mer de nacre... Où a-t-il lu ces vers, il y a longtemps? Mallarmé? L'eau nacrée... Non. L'eau sacrée...

*Je vieillis, je perds la mémoire.* Il se voit alors posant la question à Celia, assise à l'autre bout du sofa. Un texte allemand où il serait question de reflets dans l'eau...

Il ne sait pas pourquoi mais il est sûr que c'est allemand.

Et au même moment des mots lui reviennent: *heiligenüchterne Wasser*. Les eaux sobres et sacrées.

Hölderlin?

Fébrilement, il abandonne *La Philosophie de l'Art*, grimpe les escaliers jusqu'à son "atelier", nom qu'une tradition familiale généreuse a donnée à son bureau: murs couverts de livres, de partitions et de disques, qui l'ont accompagné depuis l'enfance et dont il a besoin pour se sentir heureux; tours noires, carrées, d'appareils empilés; bureau, table d'architecte où il compose; et surtout, piano à queue d'une fausseté admirable... *Ça laisse l'imagination libre*, dit-il. *Un piano juste m'empêche d'entendre.*

Il lui semble se rappeler un petit volume de Hölderlin, à tranche sombre et lettres dorées, datant de ses vingt ans (lointaine époque où, avec sa copine du moment, ils lisaient les classiques allemands à haute voix), son livre de chevet alors, oublié depuis... Il déplace des rangées de livres qui lui tombent sur les pieds, souffle la poussière. Enfin, derrière tout le reste apparaît un petit recueil brun foncé qu'il feuillette trop vite, puis reprend plus calmement du début, page par page. Impossible de se souvenir du titre.

Il lui faut encore un moment, debout dans la demi-lumière, pour trouver le poème, aussitôt reconnu et pourtant différent de son souvenir. *Hälfte des Lebens*, Moitié de la vie.

*Mit gelben Birnen hängen  
Und voll mit wilden Rosen  
Das Land in den See,  
Ihr holden Schwäne,  
Und trunken von Küssen  
Tunkt ihr das Haupt  
Ins heiligenüchterne Wasser.*

*Weh mir, wo nehm ich, wenn  
Es Winter ist, die Blumen, und wo  
Den Sonnenschein,  
Und Schatten der Erde ?  
Die Mauern stehn  
Sprachlos und kalt, im Winde*

*Klirren die Fahnen.*

Le choc est immense, la joie indicible.

Tout ce qu'il a imaginé est là, et plus encore: le miroir, les deux mondes, l'ivresse, l'amour, la beauté, le divin. Et dans la seconde strophe, le froid, le bruit, l'absence — de couleurs, de lumière, de paroles. Curieux comme il l'avait oubliée, cette seconde strophe.

Tout à son éblouissement, il se laisse aller.

Et se décide en un instant: remplacer les textes par ce poème à la poignante beauté, qui exprime tout ce qu'il veut exprimer, sobriété et folie, révélation pressentie, cherchée sans le savoir, support idéal de ses efforts pour atteindre toujours plus loin, renouveler et porter...

Il relit le poème jusqu'à l'apprendre par cœur. Les minutes passent à le scander, à s'en pénétrer avec délices. Plus il en savoure chaque mot, plus sa satisfaction augmente. Il oublie l'heure qui tourne et Celia qui se couche. Les idées se succèdent dans sa tête, s'emparent du nouveau texte: faire chanter au chœur la première strophe et, intercalée, chuchoter la seconde. Les images d'ouverture, d'élargissement, de dédoublement, de focalisation s'y adaptent avec bonheur. Mais la "Neuvième" doit s'achever sur un sommet, crescendo jusqu'au *fff*, pas sur l'angoisse, l'isolement et le silence.

La longue tentative d'élévation qu'il a en projet depuis longtemps se précise mentalement — ici brisée par les chuchotements, incessamment reprise comme une marche interrompue par l'épuisement, aboutissant à un accord de réunification dont il entend les caractéristiques et qu'il va essayer au piano (doucelement, il est si tard), ses doigts en jouent plusieurs versions qu'il laisse sonner pour mieux les apprécier jusqu'au bout; un accord dont il a eu envie auparavant sans oser l'utiliser mais qui trouverait ici, pour la première fois, son éclatante justification: extrêmement étendu, parfaitement symétrique par rapport à un axe horizontal aussi inaudible qu'une ligne d'horizon peut être invisible, clair, brillant, mais aussi serein, apaisé, harmonique et résonant, comme les mots sur lesquels il sonnera — *heilignüchterne Wasser*, "les eaux sobres et sacrées".

Ivan a trouvé sa pierre philosophale.

Plus tard, au coucher, il ignore la raideur du corps de Celia enfermé dans la couette, sa timidité et cette sorte de lourdeur passive, pensive, qui souvent le fait renoncer d'entrée de jeu. Ce soir, il ne voit rien, ne se laisse arrêter par rien. Il plane *sur les ailes de la musique*. Et son enthousiasme se

communiqué au corps de Celia qu'il réchauffe, assouplit, finit par faire vibrer et chanter.

En s'endormant, il constate qu'il ne lui a rien dit.

## II.

Le lendemain, il oublie de se réveiller. L'illumination de la veille a-t-elle tout effacé? Ou le plaisir physique? La petite voix de Julie pénètre jusqu'à sa conscience en même temps que le soleil matinal: Papa! On va être en retard! Enervé comme à chaque fois qu'il est pris en défaut, il bondit du lit, s'asperge d'eau, enfile ce qu'il trouve; secoue Celia, prépare le thé, le casse-croûte des enfants, tout en harcelant Simon qui a le sommeil aussi lourd que sa mère — d'où les surnoms qu'Ivan leur donne: "grande ourse" et "petit ours", tant ils semblent avoir de facilité à hiberner... Tant bien que mal, malgré les obstacles — dont la lenteur de Simon, inversement proportionnelle à l'urgence —, il réussit en une demi-heure à expédier ce qui en prend le double, à amener les enfants à l'école et, fonçant lui-même à vélo dans le trafic matinal de Copenhague, à n'arriver au Conservatoire qu'avec quelques minutes de retard.

Et là, ce jeudi de fin d'année scolaire s'enchaîne comme tant d'autres: un cours après l'autre, sa pause rognée par les étudiants, des enregistrements à trouver en bibliothèque, des photocopies à faire. Un problème administratif à régler, une réunion impromptue, oubliée dans la panique du matin. Téléphoner à Celia, dire qu'il ne rentrera pas avant sept heures et demie. Personne, il laisse un message sur le répondeur. Plus tard, quand il rappelle (*ça se prolonge, ne m'attendez pas pour dîner*), la voix de Celia est pointue, énervée, tout en affectant l'indifférence. Ivan ignore les

sous-entendus; il adopte la politesse froide qu'il réserve aux situations qui dégénèrent. Celia aime les scènes, lui pas. Elle a besoin de crier, de frapper. Lui pas. Cet étalage de sentiments paroxysmiques au bénéfice de la galerie lui fait horreur. Depuis le temps qu'ils sont mariés, il a trouvé comment la faire redescendre sans se laisser emporter par cette violence indésirable. Une certaine qualité de froideur indifférente, ferme et polie, accompagnée d'une retraite physique, a généralement un excellent effet. Cette fois encore, il évite la perche et raccroche.

A onze heures du soir, lorsqu'il rentre enfin, fatigué et affamé, la maison est plongée dans l'obscurité. Au premier, seule la veilleuse des enfants est allumée. Celia est couchée, le dos obstinément tourné vers la porte, la respiration imperceptible. Elle boude, pense Ivan. Un instant, il a envie de se jeter en travers du lit, de la bousculer, de la faire rire, de s'excuser. Au lieu, sans bruit, il ressort de la chambre. Tout à l'heure, peut-être. Après avoir dîné. Ils n'ont eu que le temps d'avaler un sandwich, au milieu de la réunion. Et plus tard, quand ils avaient fini, le seul pub du quartier ne servait plus qu'à boire... Il redescend à la cuisine, trouve un reste dans le frigo. Debout, à même le plat, il mange.

Il a déjà tant de fois pris la faute sur lui. Arrondir les angles... Il en a perdu l'envie. C'est devenu comme ça, à force. Certaines des choses qu'elle attend de lui, il a cessé de les faire.

Il se sent bien un peu seul, dans sa cuisine, debout devant son reste froid... Mais après tout, à un moment ou à un autre, on est toujours un peu seul.

D'ailleurs, il ne peut pas à la fois gagner de l'argent et lui tenir la main. Leur maison (une villa cossue à Gentofte, banlieue bourgeoise de Copenhague), l'école des enfants, leurs vacances, la voiture, c'est lui qui les paie. Et le prix en est une certaine absence, physique le plus souvent, mentale quand il compose. Alors, la vie de couple...

Ivan repose le plat sur la table. Il leur faudrait du temps, du temps et encore du temps.

Déjà, s'ils partaient en vacances ensemble, un long week-end, sans les enfants... Dormir, faire l'amour, se retrouver. Aller au restaurant, au cinéma. Rien que tous les deux, comme il y a dix ans... Ça leur ferait du bien. Qu'ils choisissent une date, un endroit. Peut-être est-ce de cela qu'elle a besoin, elle aussi.

Il a fini de manger. Il est trop fatigué pour réfléchir à sa “Neuvième”. Mais l’idée de son texte le transporte à nouveau, comme à chaque fois qu’il y pense. Curieux comme, au fond, tout se trouvait déjà en lui: Schelling, Hölderlin, enfouis sous les scories qui rendent aveugle, habitude et oubli.

Demain, peut-être pourra-t-il jeter un coup d’œil au poème; commencer à en tirer le jus.

Après un détour par la salle de bains, il remonte à pas lourds, dans la demi-obscurité.

Dans la chambre, le souffle de Celia est profond et régulier. Ivan se laisse tomber sur le lit. Aujourd’hui non plus, il ne lui a pas parlé.

\*  
\* \*

Arbre. Buisson. Arbre. Gros buisson. Bouleau (énorme). Haie du voisin — châtaignier? noyer? Elle est trop loin pour voir. Et il pleut à verse. Elle a vécu dix ans sans le savoir, ni même se poser la question, alors... C’est son propre jardin, pourtant, qu’elle contemple de la fenêtre de son bureau. Le sien, le leur. Mais le jardin fait partie de ces choses qu’elle ne s’appropriera jamais. Tout comme la langue, d’ailleurs. Ou le savoir. Car si on lui disait le nom de ces arbres, elle l’oublierait tout aussi vite. Ce genre de choses ne reste pas dans sa mémoire, surtout pas en danois.

Du côté droit, elle sait: pommier, pommier, pommier. Cerisier (sans fruits). Pommier. Pommier encore, et pommier toujours. Six espèces différentes, dont elle ignore aussi les noms, mais qu’elle identifie parfaitement, puisque c’est elle qui, chaque automne, cueille, ramasse, entrepose et prépare les fruits. Là, elle a sa place, son rôle tout prêt, que les autres attendent qu’elle remplisse. Là il n’est question ni de savoir, ni de compétition, ni de prestige. La compote, ça ne paie pas. Mais ça remplit les ventres toujours avides, les appétits jamais satisfaits de sa petite famille. Maman a fait du dessert.

Alors voilà. Si elle voulait décrire le jardin à sa mère, dans cette lettre toujours commencée mais si rarement achevée, Celia devrait dire: il y a des arbres, des arbres, et encore des arbres. Et une pelouse. Des balançoires en bois, et un but de football. De vieux ballons dégonflés. Voilà mon jardin, Mami. Au lieu, elle écrit: *un grand érable, un peuplier, des ormeaux, un bouquet de noisetiers à gauche. Au fond, un bouleau, un noyer, et encore des noisetiers. Notre voisin a planté des rhododendrons qui font des fleurs*

*roses, rouges, jaunes. Et à droite, nous avons des jonquilles, des jacinthes, des tulipes et des lys, qui fleurissent en avril. A présent, fin mai, la floraison est finie, sauf les tulipes tardives que j'ai plantées moi-même: violettes et mauves.*

Et cela, rien que cela, ferait plaisir à sa mère. Comme beaucoup d'autres choses d'ailleurs, jamais achevées; mais pensées, ô combien! Ecrites, parfois. Et jamais envoyées. Si les intentions comptaient, comme le veut l'adage, la mère de Celia aurait été comblée depuis longtemps.

Quant à son père, il s'en fiche, du jardin. Il a son jardin intérieur, dit-il. De toutes façons, depuis que Mami est malade, c'est-à-dire depuis une éternité, il n'a plus de temps à lui. Il l'aide à s'habiller, à se laver. Il lui donne ses médicaments. Il fait les courses, la cuisine, un peu de ménage. Regarde la télé. Et devient amer.

Depuis 1977, où elle a quitté l'Argentine, Celia n'y est revenue qu'une fois, trois ans après la fin de la guerre civile. Elle est restée quelques mois à Buenos Aires, chez ses parents. De l'émotion première, elle est passée à l'impatience, puis à l'irritation. Elle est repartie — avant la haine.

Celia regarde l'écran. Dehors, la pluie tombe avec acharnement.

Elle ferme le document, en ouvre un nouveau et écrit:

*La vie est une course contre le temps, et je suis en perte de vitesse.*

*Tout diminue chez moi. Sauf le tour de taille. Mais l'intelligence, la mémoire, la capacité de penser neuf, le désir d'expérimenter... sans parler de la vue, des dents, des cheveux, de la forme physique!*

*Je regarde passer la vie sans rien faire pour la vivre. Il y a dans une mélodie de Fauré quelque chose d'approchant: "je regarde couler... tes jours faits de mélancolie".*

*Je n'ai ni qualités, ni énergie, ni courage. Le peu que j'en ai eu, jeune, a été gaspillé.*

*J'ai eu un noyau, un centre. Je ne l'ai plus. Je suis comme un liquide renversé: je ne peux plus me rassembler. Je ne sais plus qui je suis, d'où je viens, où je vais. J'ai oublié de vivre pour moi-même.*

*Je voudrais être déjà vieille. Ou dormir pour toujours.*

*Si j'avais su que la jeunesse est un tel don, en aurais-je mieux profité?*

### III.

Dimanche, fin d'après-midi.

Il fait beau sur l'est du Seeland, donc sur Gentofte. La température est haute pour un mois de juillet: 25°. Un vrai temps de vacances! Trois enfants jouent dans le jardin des B.: Simon, Julie, et Mathilde, six ans, la fille de Kate.

Ivan et le compagnon français de Kate, lui aussi compositeur, ont disparu dans les régions supérieures d'où parviennent, de temps à autre, des éclats de rire ou une échappée de musique.

A l'étage au-dessous, Celia prépare une grande salade tandis que Kate, assise sur le tabouret de la cuisine, monologue. Les préparatifs du barbecue n'exigent pas sa participation, ce qui l'arrange bien. Elle a autre chose en tête.

Les deux femmes se connaissent depuis un certain temps. Elles s'apprécient, ont besoin d'amitié, qu'elles recherchent davantage que l'amie.

Au fond, elles ne se comprennent guère.

Après les introductions d'usage, Kate a conservé la parole.

Ça ne va pas très bien en ce moment. Elle a des insomnies, pleure pour un oui ou pour un non. N'arrive pas à se concentrer, n'a pas envie de travailler.

- Moi, une semaine avant mes règles, je me jetterais sous un train...

Non, c'est autre chose. Des idées qu'elle a... Alain? Non, non... Rien à voir... Adorable, comme d'habitude. Il fait de son mieux pour la soulager. Des ennuis à l'orchestre? (Kate est violoncelliste) Non, là, c'est plutôt la routine...

Celia insiste.

A contrecœur, Kate se décide à parler.

- Tu vas trouver que c'est bête... Sauf Alain, je n'en ai parlé à personne... Personne ne comprendrait. Des idées que je me fais... toute cette histoire de

changement de millénaire... de fin du monde, ça me déprime. C'est idiot, mais j'y pense tout le temps...

Celia ouvre des yeux ronds. Le changement de millénaire? Ça s'approche, oui. Mais il n'y a pas de quoi en faire une dépression.

- ... Tu vois, j'ai toujours pensé que l'univers était éternel. Je me disais que nous, on allait mourir, mais la Terre continuerait à exister... Ce que produit une génération, art, technique, elle le lègue à la suivante, et ainsi de suite...

Celia ne résiste pas à la tentation:

- Tiens, lègue-moi l'huile d'olive, pour le moment... sur l'étagère... Continue, je t'écoute.

Le bref sourire de Kate s'évanouit à nouveau.

- ... Je ne m'étais jamais posé la question: si l'univers a un début, il a aussi une fin? Tu me diras que c'est évident, mais pour moi il n'y avait pas de doute: tout ce que l'homme a accompli, les œuvres d'art, la musique, la littérature, tous les chefs-d'œuvre ont le *droit* d'exister. Ils sont les chaînons de notre mémoire vivante. Tout nous survit. Je me disais: il n'y a que les individus qui meurent. L'espèce humaine, elle, vit à travers ce témoignage! Et elle continuera de le faire, qu'on croie en Dieu ou pas! Et si un jour, nous rencontrons une civilisation extra-terrestre, tout parlera pour nous: le Taj Mahal, l'Art de la Fugue, la Joconde et tout le reste! Tu vois ce que je veux dire?

Celia voit. Par contre, elle ne voit guère où Kate veut en venir.

- Je t'avais raconté mon rêve avec ma grand-mère? Non? Il y a longtemps... j'avais fait ce rêve, je ne l'ai jamais oublié. Au moment de la mort de ma grand-mère — ma grand-mère tchèque, qui avait habité chez nous les derniers temps —, j'avais rêvé que j'étais avec elle, et qu'elle me tendait un objet, me faisant signe de le prendre. Je me rendais compte que c'était un ruban de dentelle, de la plus fine dentelle ancienne, faite à la main. J'allais demander à ma grand-mère ce que ça signifiait, mais elle disparaissait sans rien dire. Au réveil, je m'étais creusé la tête et j'avais fini par comprendre que c'était ça, la transmission. L'histoire, la mémoire passant d'une génération à l'autre, par dessus le temps, les mots, la mort...

Celia réfléchit en silence, tout en pressant de l'ail dans le saladier. Que voilà une belle histoire. A-t-elle jamais fait, elle, un rêve à l'interprétation si simple? Un rêve débarrassé du désir, de la honte ou de la peur?

- A présent..., continue Kate d'une voix changée, soudain lente et basse, je ne sais plus. Il y a un mois, j'ai entendu un gars parler de la fin du monde, des prédictions de Nostradamus...

- Tu ne vas pas y *croire*?

- Je ne sais pas! Je ne sais pas ce que je crois. Ça a été comme un coup de massue... Depuis ce moment-là, ça m'angoisse... de penser que tout ce qui nous entoure pourrait disparaître à jamais... Toute notre histoire, notre mémoire... Le gars à la radio a prédit que la Terre allait disparaître au mois de septembre...! *Septembre*, tu te rends compte? Dans deux mois! Tu vois l'urgence?

Kate a son visage résolu, une trace de sourire qui feint encore de prendre les choses à la légère, mais ses yeux sont malheureux.

- Je n'en dors plus la nuit.

Celia abandonne la salade. Elle ne sait plus quoi dire. Ne t'en fais pas, c'est des histoires? Ce n'est même pas une angoisse qu'elle reconnaît, contre laquelle elle aurait des armes. A défaut de mieux, elle choisit de discuter. Comprendre le fond du problème.

- Mais pourquoi crois-tu à la catastrophe, plutôt qu'à la continuation de la vie? Après tout, la Terre a bien existé quatre milliards d'années...

- Ce n'est pas que je croie, mais *si... si* ça arrivait...

- Tu pourrais aussi avoir peur, la prochaine fois que tu sors, de te faire assommer par une tuile! Ou écraser par une voiture! Ça serait plus vraisemblable que la destruction imminente de la Terre!

- Non! Non. La tuile, ou la voiture, ne toucherait que moi. Tandis que la fin du monde...

- Tu as peur de mourir?

Kate réfléchit un moment.

- Comme tout le monde. Je ne voudrais pas que ça m'arrive demain, à cause de ma fille, mais... Non, c'est pas ça! Je n'ai pas peur de mourir, j'ai peur... que *tout* meure; que cette transmission, que la civilisation s'interrompe définitivement.

Elle baisse la tête, sa voix tremble. Celia fait un geste. Mais Kate se reprend, s'essuie les yeux.

- C'est bête, je sais... Alain, il me dit la même chose que toi. Je le réveille, la nuit, quand ça va trop mal... Tant que je n'avais pas d'enfants, je n'y avais jamais pensé... mais maintenant, avec Mathilde! Le matin, je me dis: pourquoi me lever? pourquoi travailler? Et dans la journée, des fois, je m'arrête. Les bras m'en tombent. Pourquoi lui donner ce que je lui donne? pourquoi vivre? si de toute façon tout est condamné? C'est absurde! Tu sais pourquoi tu vis, toi?

Celia pense: par inertie. Parce que quelqu'un, il y a quarante ans, m'a mise au monde. Mais il faut trouver mieux.

- Pour accomplir quelque chose de bien sur terre, je suppose. Perpétuer la race, élever correctement mes enfants, en faire des êtres humains respectables et respectueux. Faire mon possible pour améliorer la situation de mes semblables les moins favorisés. A vingt ans, notre idéal, c'était changer l'ordre du monde! A présent... le moins qu'on puisse dire, c'est qu'on a réduit nos prétentions. On s'est recentrés sur la famille, les enfants. Au moins, réussir ça.

Elle remue d'une main distraite la sauce au fond du saladier.

- Je ne crois pas à la fin du monde, *demain*. Si la catastrophe se produisait, ce serait dans un futur tellement lointain que je ne peux même pas me le représenter. Alors en attendant, je ne vois pas pourquoi ne pas jouir du coucher de soleil, d'une belle musique, ou d'un bon dîner.

- Alors voilà, c'est ça (le ton de Kate devient amer). Ton plaisir personnel devient le but de ta vie. (Elle remarque l'expression du visage de Celia, et se reprend) Ce n'est pas une critique, remarque. Moi aussi, un beau paysage, une belle musique, ça m'émeut. Mais ce n'est pas possible qu'il n'existe pas autre chose?

- Autre chose?

- Un niveau supérieur, je ne sais pas, moi, un concept suprême qui nous transcende, comme la transmission de la mémoire de notre civilisation dépasse notre condition individuelle?

- D'aucuns diraient: il y a Dieu.

- Oui... Je ne parle pas de Dieu, moi. Je parle d'un concept humain, aussi concret que... une œuvre d'art, par exemple. C'est une toute petite partie de la transmission.

- Pourtant, si tu cherches un concept éternel, qui ne disparaisse pas avec la fin du monde... je ne vois que Dieu. L'œuvre d'art disparaît, le souvenir aussi... Même la justice, même l'amour...

Tête basse, Kate reste, pour une fois, silencieuse.

Celia tripote vaguement sa salade.

- Je suis désolée de ne rien avoir de mieux.

- Ça ne fait rien. C'est déjà beaucoup.

Kate sourit bravement. Elle se secoue, propose son aide, remonte ses manches. Mais il semble à Celia que derrière cette façade, la déception a rejoint l'angoisse.

#### IV.

*Wo nehm ich? Weh mir!// Wo nehm ich? Weh mir!*

Les mots tournent dans la tête d'Ivan, chuchotés, rythmés tels qu'il les a écrits aujourd'hui sur le papier à musique: croche pointée, quart de soupir, deux croches, syncope... croche pointée, quart de soupir, deux croches, syncope... Leur répétition est infernale, et dès qu'il ferme les yeux, il voit les portées sur le papier, avec ses propres notes, de son écriture fine, nette et énergique. Le chuchotement grandit, devient chant, cri. Le rythme se déforme, se superpose, les lignes s'entrecroisent, la musique court vers la catastrophe. Le chuchotement discret, obstiné, qu'il a écrit devient une sarabande endiablée.

Ivan se redresse brusquement. Cette nuit, tout conspire pour l'empêcher de dormir: la pleine lune, la musique dans sa tête, et son cœur qui bat la chamade.

Après avoir résisté un moment, il se lève, va pisser, se verse un verre d'eau. Plutôt pour se calmer qu'autre chose. Il revient à son lit. Trois heures vingt: à peine dormi deux heures.

Il a travaillé, comme d'habitude, jusque vers une heure et quart, puis dodeliné de la tête sur son papier réglé. Celia avait éteint, mais avec la pleine lune, il n'a pas eu de mal à trouver son lit.

L'étrange lumière baigne encore la chambre, davantage même que tout à l'heure, par la fenêtre ouest à présent, et la lune est suspendue en face de lui comme un gros ballon blême dont les rayons tombent en plein sur son oreiller.

Ivan se tourne sur le côté, et sent son cœur battre dans sa poitrine. Trop vite, trop fort. Comme le rythme des mots qu'il a écrits sur son papier à musique. Cette sensation l'angoisse, d'autant que ce n'est pas la première fois. Il se remet sur le dos — moins désagréable — et contemple, les yeux grand ouverts, le gris foncé du plafond.

Trop de thé? de café? Pas plus que d'habitude. Ça vient comme ça, tout seul, au milieu de la nuit, une nuit après l'autre. Par périodes. Le stress, sûrement.

Et s'il avait de la tension? un problème cardiaque? Après tout, ça arrive sans prévenir... A son âge... Il devrait peut-être appeler le médecin, prendre rendez-vous, faire des examens. Sans s'affoler, juste pour se rassurer.

Ça cogne dans sa poitrine, avec la désagréable impression que ses poumons n'arrivent pas à suivre.

Réveiller Celia? Il faudrait un coup de canon. Après dix ans de vie commune, Ivan n'arrive toujours pas à comprendre comment elle peut dormir si profondément. D'ailleurs, une fois réveillée, qu'y pourrait-elle?

Et s'il avait une crise cardiaque? S'il tombait dans le coma, là, en silence, à côté d'elle?

Il se relève brusquement, passe sa robe de chambre et descend au salon où il s'installe sur le canapé, sans allumer.

La pièce est plongée dans le noir entrecoupé d'éclats d'argent. Mais cette demi-obscurité ne le dérange pas. Au contraire, l'état d'esprit où il se trouve lui fait préférer la discrétion de cette pénombre où les couleurs sont effacées et les contours estompés.

Car l'idée qui l'occupe à présent est insupportable, et réclame toute son attention. Mourir avant d'avoir fini sa pièce? Celle-ci, et toutes les autres qu'il sent en lui? Laisser plus d'esquisses que d'achèvements? Une moitié de carrière? Qu'on dise: s'il avait vécu...? Et qu'on l'enterre une seconde fois, plus définitivement que la première...

Non que la célébrité ou la richesse lui importent. Un peu de reconnaissance, et de quoi vivre, lui suffisent. Mais ses œuvres existent

indépendamment de lui, et c'est elles qui compteront au jour du jugement dernier. Pas ses projets, ni ses angoisses. Que ses réussites. Et franchement, en cet instant nocturne et solitaire, avec son cœur qui bat la chamade, et la conscience douloureuse du temps qui passe, il ne donne pas cher de son talent, ni de sa personne.

Il n'a jamais été de ceux qui charment, non. Entre spontané et intellectuel. Ni volcanique ni spéculatif. Il s'est reproché ses aspérités, son impulsivité, sa facilité à tenir à distance tout ce qui le gêne. Celia n'a pas manqué d'en rajouter, apportant de l'eau à son moulin: *quand je discute avec toi, j'ai l'impression de frapper mon oreiller!* Mais musicalement, musicalement - pour lui, la seule chose qui compte vraiment -, on ne peut pas dire qu'il évite les conflits! Dans toutes ses dernières pièces, son quatuor à cordes, *Constellations* pour baryton et orchestre, *Dits du corps séparé*, *Nova Mare*, il les prend même plutôt à bras-le-corps! D'ailleurs les critiques l'ont très bien senti: certains ont insinué une attaque envers ses deux collègues plus âgés, fleurons de la musique contemporaine nationale. Mais il s'agissait de tout autre chose: en l'occurrence, de reprendre des problématiques traitées par eux et d'y apporter des solutions nouvelles. C'est pourquoi sa musique ne ressemble pas à la leur et les critiques n'ont pas réussi, jusque là, à la ranger dans une catégorie.

Non, ce qu'il redoute par dessus tout, sans oser se l'avouer, qu'au plus noir des nuits d'insomnie, ou au pire de l'angoisse... c'est le vide. L'absence de chair. Le manque de matière. Le vide intérieur, voilé par un geste musical d'autant plus démonstratif. Un problème que le manque de temps aggrave toujours. Un problème qu'il lui a semblé être seul, parfois, à remarquer chez d'autres... Mais s'est-il trompé? Et si oui, comment, à plus forte raison, ne se tromperait-il pas sur lui-même?

A son âge, on a acquis un son, un style. On ne se cherche plus. Par contre, on cherche la solution à différents problèmes techniques, parfois résolus dans une pièce, parfois dans plusieurs. Pour sa part, polyrythmie, dédoublements et variations l'ont occupé toutes ces dernières années. Mais cette technique qui, dans les années d'apprentissage, pouvait dissimuler ou dépasser le propos, ne fait plus illusion, la quarantaine passée. Sur le public, si, sur les critiques, et même sur un certain nombre de ses collègues. Pas sur lui-même. Lui qui, de jour, par une reconnaissance venue de l'âge, s'enorgueillit de son habileté, s'en fait reproche la nuit. Alors, elle signifie l'inanité. Malgré sa résistance, ses discussions avec lui-même, il a envie de ne jamais l'avoir eue. De l'expédier par la poste à l'autre bout du monde.

Depuis un certain temps déjà, il a envie de se retrouver vierge. Repartir de rien. Éprouver la sauvagerie, la primitivité. C'est absurde, il le sait, et destructeur. Mais c'est son rêve, ou son cauchemar à lui. La nuit, il doute de tout, et défait en rêve, Pénélope masculin, le travail de la journée.

Dehors, le jour pointe. D'argent, la lumière se fait livide et rose du côté de l'est. Autour d'Ivan, les murs s'éclairent doucement, les couleurs revivent. Le salon retrouve son apparence normale, son élégance un peu austère avec ses tableaux, ses murs blancs et ses meubles sombres.

Un merle siffle tout près de la fenêtre: Ivan le reconnaît, c'est celui qui se perche au sommet du premier pommier, avec sa mélodie familière en carillon de Westminster s'achevant, à la place de la seconde moitié, en une coda enragée roulante de trilles. Curieux comme la quinte finale est juste, mais parfois seulement; à d'autres moments elle se raccourcit, incertaine, suspendue sur un quart de ton. Il y a quelques années, un autre merle, de l'autre côté du jardin, sifflait le début du troisième mouvement du concerto pour violon de Beethoven. Comme pour celui-ci, la quarte était parfois fausse, le la devenait si bémol trop bas, au grand agacement de Celia... Ivan, lui, accepte les quarts de ton comme il accepte le reste. Avec tolérance, et curiosité. On ne sait jamais ce qui peut en sortir.

De fil en aiguille, ou de son en note, ses pensées reviennent à sa musique et se remettent à travailler infatigablement, à questionner timbres et rythmes, à spéculer sur les durées. Mais ce n'est plus qu'une partie de son esprit à présent, une moitié qui s'agite toute seule, de plus en plus loin, à la façon d'un nuage de moucheron dans la quiétude du soir, ou du mouvement des particules tel qu'on le représente en physique, des billes minuscules tournicotant à une vitesse inimaginable, indépendamment de lui, le noyau, qui sombre dans la torpeur en pensant au chaud soleil du jour à venir, il va faire beau, la météo l'a promis...

Son cœur est calmé à présent (une petite crise d'angoisse, un peu de stress), il respire doucement, avec le ventre, régulièrement, ça va tellement mieux... Il est si bien installé sur le canapé, un coussin sous la tête et une couverture sur les jambes... L'obscurité est partie, avec elle les idées noires. Il va bientôt faire jour, il y verra plus clair... Et les pensées d'Ivan finissent de s'évanouir dans un léger ronflement.

## V.

Aujourd'hui, Celia a eu un enterrement.

Un Français, lui a-t-on dit, marié trois fois. Au premier rang, à l'église, se tenaient trois femmes. Elle n'a pas su si c'étaient elles.

Elle a chanté le *Pie Jesu* du Requiem de Fauré, un air qui lui va bien à cause de sa voix droite. Votre voix d'enfant, disait Angel. Dans les bons jours il disait aussi: votre voix d'ange. Et elle riait: L'ange, c'est vous.

Elle ne s'est rendue compte de cette évidence que bien trop tard. C'est-à-dire longtemps après avoir cessé de prendre des cours chez lui, longtemps après qu'il l'ait quittée. L'évidence, c'était son nom, pour lequel elle l'avait choisi: Angel. Pureté, absolu, perfection.

Ce qui les a rapprochés, c'était l'absence de pianiste. Angel accompagnait lui-même, fort bien d'ailleurs. S'il avait eu les moyens de se payer un pianiste, la présence d'un tiers les aurait obligés à conserver leurs distances, dans le petit appartement parisien de Ménilmontant, où le piano à queue occupait toute la place.

Angel n'était pas beau. Grand, large, du ventre, un épais visage d'empereur romain. Mais il avait un charme tel... Elle n'en était pas amoureuse, non; elle en était folle. Pour lui, elle serait allée au bout du monde.

Curieusement, au lit, il n'était pas terrible. Après tout, on dit bien que les anges n'ont pas de sexe! Ou était-ce elle qui faisait tout rater... trop jeune, inexpérimentée. D'ailleurs, même le nom de sa rue, quand elle y pensait...

L'Ange habitait rue des Envierges! D'une façon ou d'une autre, ce ne pouvait être un hasard.

De lui, elle attendait tout; et n'en obtenait rien. Il la prenait et la laissait quand et comme il le voulait, sans qu'elle eût ressenti autre chose qu'un vide affolant, et le lancinant désir de le remplir. Du coup, elle courait après lui comme l'âne derrière une carotte.

Ce qu'elle en attendait: la révélation. La technique avec un grand t. Le secret définitif, la magie! qui lui donnerait la voix dont elle rêvait: pure et expressive, lumineuse, du miel liquide. En attendant, elle ne chôma pas: répétait, cherchait, s'épuisait. Faisait du yoga, de la musculation, de la course à pied. Et plus elle travaillait, moins elle progressait. Elle avait successivement la voix au sommet du crâne, dans le nez, dans la lèvre supérieure, dans le ventre, dans les pieds. Elle ouvrait pendant un mois, couvrait le mois d'après, au gré des humeurs et des colères d'Angel, qui ne la portait aux nues que pour mieux la traîner dans la boue. Et au milieu de tout, des disputes comme de l'amour, il continuait obstinément à la vouvoyer, concession insolite aux mœurs du pays où ils avaient échoué: *la señorita*... Jamais elle ne s'est détruite avec autant d'acharnement.

Après lui, elle a cessé de chanter pendant des années. Il faut dire qu'elle ne manquait pas d'occupations. Finir ses études de musique, jouer du piano. Là, pas de problème, le son était fait, toujours juste, identique. S'il y a une chose dont on peut être sûr, c'est qu'un piano ne chante pas. Ce n'est qu'à Copenhague, des années plus tard, qu'elle s'y est remise. Tout doucement, seule d'abord, sans y croire. Elle a découvert que sa voix d'enfant était intacte, que grossesses et maternité l'avaient améliorée. Elle a repris des cours, petit à petit, en surface; presque en douce. A présent, elle fait ce qu'on lui demande, et évite de s'impliquer. Elle est contente: elle progresse. Elle chante à l'église deux fois par jour, plus mariages et enterrements. Non que le salaire soit gros... Mais ça donne un statut. En pays protestant, chanteuse d'église, tout le monde sait ce que ça veut dire.

Dans le jardin, le grand bouleau agite sa frondaison en pendeloques. Le ciel est gris, le vent souffle, une brise éternelle que rien n'arrête dans ce pays trop plat.

Celia éteint l'ordinateur. Pourquoi écrit-elle tout ça? Pourquoi se met-elle en scène comme si sa vie avait un intérêt? Pour mieux contempler son nombril? se faire croire qu'elle vit, en se donnant une dimension?

*Je ne suis rien. Une fourmi pareille à toutes les autres. Sauf que les autres ont le droit de vivre.* Est-ce la raison pour laquelle elle écrit, cette étrangère partout et depuis si longtemps qu'elle a oublié tout sentiment d'appartenance pour n'en plus ressentir que le manque? Ecrire sa vie pour acheter, rétroactivement, le droit de la vivre?

C'est en 86 qu'Angel et elle se sont séparés, ou plutôt qu'Angel a fini de se lasser d'elle. Un an avant, il avait commencé à polir l'idée qui allait achever leur séparation: le retour en Argentine. Finie l'auto-amnistie, disait-il. Les généraux sont arrêtés. Quitter la France, ce pays de m... où les gens vous méprisent! Ignorent la chaleur et la solidarité! Ne font même pas l'effort de prononcer votre nom correctement! Monsieur Cazaresse? Monsieur Angèle Cazaresse? Non, criait-il alors d'une voix à faire trembler les vitres. *Casares! Angel Casares!* Et il imitait les pitoyables efforts d'interlocuteurs français pour prononcer le g à l'espagnole et déplacer l'accent tonique sur l'avant-dernière syllabe. Celia riait, minimisait. Elle n'aimait pas ces attaques répétées à l'encontre de leur pays d'accueil, dans lequel elle ne se sentait, elle, pas si mal que ça.

- Je m'appelle Abravanel, avec l'accent sur la dernière, et personne ne me cherche noise.

- Eh quoi! Tout le monde ne peut pas être juif!

Elle riait à nouveau, oubliait son malaise. Mais les attaques devenaient plus nombreuses, plus violentes, plus injustifiées. Vous n'êtes qu'une petite-bourgeoise qui préfère son confort, déclarait Angel, péremptoire. Vous resterez ici. Celia se défendait alors: et ses parents qui l'attendaient, ses deux sœurs, et les neveux et les nièces qu'elle ne connaissait même pas... Mais elle avait du mal à se convaincre. Elle retournerait en Argentine, oui. Mais une fois là, elle prendrait son temps pour décider. De deux pays, mépriser l'un pour redorer l'autre lui semblait faire preuve de mauvaise foi. Quand, dix ans auparavant, ils avaient fui par centaines, leurs jambes à leur cou et la peur au ventre, et que l'Europe leur avait ouvert ses portes, ils n'avaient pas fait la fine bouche. On leur avait donné des papiers, de l'argent, de quoi manger. Pendant dix ans, on les avait gardés au chaud. Pas emprisonnés comme ceux qui étaient restés, nus, violés, battus, torturés puis jetés à la mer.

Cette différence semblait essentielle à Celia, qui s'en félicitait tous les jours. Et qu'Angel ne la comprît pas... Vous avez la reconnaissance du ventre! tonnait-il. On vous donne à manger, merci, un coup de pied au cul,

merci encore! Mais Celia ne s'était jamais sentie humiliée par l'accueil qu'elle avait reçu en France. Elle avait été plongeuse, serveuse, vendeuse, ouvreuse, concierge, femme de ménage. Elle avait tout essayé, des vendanges aux stages de plomberie de l'A.N.P.E. Ça n'avait pas toujours été drôle, mais elle avait gagné sa vie, et fait ses études en même temps. Alors qu'en Argentine, avant le coup d'Etat, toute sa famille se saignait aux quatre veines pour qu'elle et ses sœurs puissent aller à l'université, sans la moindre certitude, plus tard, d'obtenir un emploi qui leur permît de se passer des précieux subsides familiaux.

Et le jour du départ était arrivé. Celui d'Angel, bien sûr, qu'elle avait accompagné à l'aéroport. Jusqu'au dernier moment, il avait refusé de lui laisser son adresse; et quand à s'encombrer d'une autre... Elle le connaissait suffisamment pour savoir de quelle manière il prendrait cette atteinte à sa liberté. Si nos chemins doivent se croiser... avait-il dit, ou quelque chose de ce genre, c'était en tout cas ce que Celia en avait retenu. Sur ce, il l'avait embrassée démonstrativement sur les deux joues, puis serrée sur sa vaste poitrine avant de tourner les talons.

Les jours suivants, elle n'avait presque pas eu le temps d'être triste. L'idée de son propre départ avait fini par occuper toute la place. Il lui faudrait encore travailler tout l'été afin de réunir le prix du billet. Sans compter le germe que cette phrase imprudente avait semé en elle: si nos chemins doivent se croiser... Elle s'imaginait alors marchant par les rues grises et blanches de Buenos Aires, ces rues larges, droites et encombrées de trafic, par une journée d'hiver, froide mais ensoleillée. Ou bien un soir, à un concert d'opéra... au Teatro Colón, ou à la faculté de musicologie... Soudain la grande silhouette se dresserait devant elle, avec son éternelle veste de velours marron à grosses côtes, son front d'empereur romain et sa tignasse bouclée d'un noir luisant. Une poigne l'attirerait à elle tandis que la belle voix de baryton s'écrierait: *qué tal?* Mais après? La suite à cette rencontre n'était pas imaginable, une suite crédible qui ne fût pas la répétition de la triste histoire qu'elle venait de vivre. Il ne serait jamais amoureux d'elle, elle le savait bien. Même dans ses rêves les plus débridés, les plus invraisemblables, cette solution n'était pas envisagée.

Son propre départ, six mois plus tard, s'accomplit dans la brume. Brume mentale, brume physique: au-dessus de Roissy, le brouillard était tel que la plupart des vols furent retardés de deux heures. Jusqu'au dernier moment,

elle n'avait pu se résoudre à se débarrasser du petit studio parisien dans lequel elle vivait: elle trouva un vague copain pour l'habiter en son absence. Pour sa famille, elle n'était qu'en vacances. Mais la résistance qu'elle sentait en elle par rapport à la situation en Argentine lui faisait honte. S'était-elle, durant cette décennie, embourgeoisée à ce point, que les idéaux qui l'avaient obligée à partir ne puissent la faire revenir? La culture avait-elle remplacé la solidarité? L'amour du confort celui d'une société plus juste?

A Buenos Aires, elle se retrouva avec joie. Brusquement, elle était chez elle, dans ses rues, en compagnie de son peuple. Les premiers jours, par réflexe, elle s'étonnait d'entendre parler espagnol autour d'elle; s'étonnait de comprendre, sans distance, de se souvenir aussi. Elle prenait tout en elle, engloutissait la rupture avec les retrouvailles, le changement avec l'habitude.

Avec sa famille, c'était un ravissement partagé. Le vieillissement de ses parents disparaissait dans la joie de les revoir. Elle crut avoir mûri, réglé de vieux conflits. Mami en oubliait ses jérémiades pour écouter sa fille parler de la France, cet idéal demeuré intact dans son rêve intérieur. Elle rendit visite à ses deux sœurs, joua avec les enfants, raconta, écouta jusqu'au milieu de la nuit. Là aussi, les vieilles querelles semblaient enterrées. Elle avait apporté un cadeau à chacun, même à ses neveux qu'elle ne connaissait pas. Rien ne parvenait à rabattre sa joie, pas même le fait qu'à l'été parisien succédait le "printemps" humide de Buenos Aires, ni que le rêve de rencontrer Angel diminuait de jour en jour au contact de la réalité. Qu'importe! Le soleil des retrouvailles la réchauffait.

Petit à petit cependant, au fil des semaines, la nouveauté s'émoussa, les habitudes anciennes reprirent le dessus. Et avec elles, les problèmes recommencèrent.

Ni touriste ni résidente, Celia s'agaça d'une différence qui, le temps passant, semblait prendre davantage d'importance. Si ses interlocuteurs supposaient qu'elle allait rester, elle éprouvait immédiatement le besoin de les détromper. Cas contraire, elle se sentait diminuée dans son identité, privée d'une partie d'elle-même. D'un côté comme de l'autre, elle perdait son libre arbitre. Elle devint mystérieuse, brouilla les pistes, s'inventa des projets, des délais qui n'existaient pas. Remarqua des regards, des sous-entendus. Se les exagéra. Le groupe des anciens copains n'existait presque plus. D'abord, des têtes manquaient, portées sur les listes des "disparus" tenues par les *Madres de la Plaza de Mayo*. D'autres n'étaient pas revenus

d'exil. Certains de ses amis, enfin, n'en étaient plus, séparés d'elle par la barrière que le putsch de la junte avait dressée en 1976.

En tant qu'exilée, elle s'étonna d'être la cible de l'animosité de certains qui les accusaient, elle et les autres, de s'être sauvés après avoir provoqué la crise économique, la guerre civile et la terreur. Que venaient-ils faire à présent? Aggraver le chômage et l'inflation? Que ne restaient-ils en Europe? Pendant ce temps, la presse parlait de réconciliation nationale, les *Madres* de procès. Celia qui avait cru, dans sa naïveté, que le retour à la démocratie allait rétablir la justice, dut peu à peu déchanter. Les militaires avaient beau être en prison, les forces qui les soutenaient étaient toujours vivantes.

Parallèlement, les relations avec ses parents s'envenimaient à nouveau. Le frottement quotidien, dans l'appartement exigü, de ces trois existences n'allait pas sans problèmes. Mami retombait à ses plaintes. La sciatique qui la clouait au lit en faisait une martyre au moindre gémissement de qui on accourait. De plus, craignant pour son cœur, elle brandissait à tout propos la menace de sa mort. D'une sollicitude réelle, Celia passa à l'irritation, au doute, à la résistance passive, puis à l'opposition ouverte.

- Tu es le soutien de mes vieux jours, disait Mami, affectant d'oublier que sa fille allait repartir. Tu es la seule à me comprendre. Ton père..., et elle interrompait sa phrase sur un soupir expressif. Une variante s'intitulait: tes sœurs..., que Celia, gênée, tentait alors de défendre. Tout de même, une petite visite de temps en temps... Les enfants grandissent sans que nous les voyons...

Et à tout moment de la journée retentissait le cri par lequel l'enfance de Celia remontait d'un seul coup, doux comme une chanson, flûté sur deux notes hautes: Liiita! Liiita! Et la voix de Mami était comme elle l'avait toujours été, douce, claire et aiguë, redoutablement efficace, incontestée, exaspérante — sans compter l'usage du surnom enfantin, qui avait résisté au temps —, renforçant l'impression de Celia de ne pouvoir échapper, quoi qu'elle fit et où qu'elle allât, à ce chant de sirène qu'était l'appel maternel.

Elle essaya d'aménager, discuta, résista, et finit par s'emporter. Dit des choses qu'elle croyait justes, et qui n'étaient que blessantes. Mami répondit sur le même ton, les yeux soudain écarquillés de colère, sa vigueur retrouvée; puis, n'ayant pas obtenu l'avantage, s'enferma dans un silence douloureux ponctué de reniflements.

Le père de Celia, ennuyé, allait de l'une à l'autre.

Ce fut alors que Celia crut éprouver, pour la première fois de sa vie, les limites de l'amour maternel. L'idée lui vint que ce visage fermé, ces yeux douloureusement détournés, cette bouche pincée signifiaient le désamour. Pourtant, la réaction de Mami n'avait rien de nouveau: enfant, sa mère la gouvernait par son bon plaisir ou son mécontentement. Il n'y avait là qu'une vieille habitude oubliée à la faveur des années passées au loin, avec d'autres qui parlaient plus ouvertement et ne gardaient pas rancune.

A son tour, Celia fut blessée. Elle pleura secrètement. Il lui semblait voir enfin clair dans le jeu de Mami, dans sa façon d'attirer sa fille par des caresses pour mieux la rejeter quand elle ne remplissait plus son rôle. Elle fit de longues promenades, se tint des discours. Elle se rendait bien compte que sa mère souffrait, mais aussi, sans le moindre doute, que celle-ci mourrait plutôt que d'admettre qu'elle avait tort.

Celia alla voir ses sœurs. L'aînée, Claudia, n'avait pas le temps, débordée de travail et d'enfants; Celia se reprocha son égoïsme et se promit de lui proposer son aide. Quant à Cristina, la cadette, elle balaya le problème d'un revers de main: si tu savais ce qu'elle m'a fait... Celia fut renvoyée à elle-même. Pour faire plaisir à son père et rendre l'atmosphère à nouveau respirable, elle s'excusa auprès de sa mère, qui affecta d'oublier l'incident. Retour à la case départ? Sauf que pointait à présent, sous chaque phrase de Mami, une animosité trouble... A partir de là, la décision de Celia était prise.

On était déjà en novembre. Il faisait chaud, très chaud, et humide. Un soleil écrasant baignait les rues de Buenos Aires, quand il ne pleuvait pas à verse. Celia sortait à présent tous les jours, à pied et en *colectivo*, avec un soudain besoin de tout voir, de tout épuisier, boutiques, avenues et parcs, amis et parents reculés, et même des quartiers où elle n'allait jamais, de rattraper les dix années perdues en France, et les semaines passées à tenir compagnie à sa mère, dans leur petit appartement vieillot. Dans les vitrines, tout était cher. Elle s'acheta tout de même un sac, persuadée qu'elle n'en trouverait pas de meilleur en France. Elle alla à la faculté, au concert, au cinéma, se promena dans les rues: le secret espoir de rencontrer Angel ne l'avait pas quittée. Par ailleurs, son besoin de liberté la tirait autant que sa mauvaise conscience. Comment annoncer son départ à sa mère? Elle ne pouvait plus rester: ses économies s'épuisaient, et elle était à la charge de ses parents, qui vivaient déjà chichement. Son père comprendrait, et serait même, sans doute, secrètement soulagé. Mais Mami? Si son état empirait?

Si cette histoire de cœur se révélait sérieuse? Si c'était la dernière fois qu'elles se voyaient?

Fin novembre tomba la nouvelle: le président Alfonsín mettait un terme aux procès des militaires. Une manifestation populaire de protestation fut organisée le 2 décembre, à laquelle Celia prit part. Cela lui rappela l'époque d'avant la dictature, et paradoxalement, la France, où l'on pouvait défiler par les rues sans se faire tuer. Là, elle retrouva des visages connus, une ambiance d'enthousiasme et de solidarité; là elle put enfin crier sa colère et sa déception, avec l'impression que sa voix, grossie de cinquante mille autres, produirait un effet. Elle en revint enivrée, excitée, la tête pleine de slogans.

Dans la cuisine, elle raconta à son père ce qu'elle venait de vivre: la manifestation, l'espoir, le sentiment de l'injustice, les milliers de voix, de têtes et de corps, de bras brandissant des banderoles; autre chose, à Paris, que cinq personnes sur le parvis de Saint-Eustache! Le mélange de respect, d'émotion et de reconnaissance éprouvé au moment de la rencontre avec les *Madres de la Plaza de Mayo*, qui montraient les photos, les listes de leurs enfants disparus; ces noms si souvent lus et entendus au cours de son travail au Comité de Solidarité, à Paris, écrits dans les bulletins, les rapports et les pétitions. La joie de constater que, cette fois, quelque chose bougeait, qui allait enfin instaurer la justice pour laquelle ces manifestants, les exilés et leurs familles avaient tant travaillé depuis longtemps!

D'abord, son père écouta en silence. Puis il commença à dire que ça ne servirait à rien. Que les disparus étaient morts. Qu'on ne les ferait pas revenir, même en criant tout son soûl. S'échauffant petit à petit, il s'éleva contre les procès intentés aux militaires: sans doute était-ce juste, sans doute certains d'entre eux avaient-ils commis les crimes dont on les accusait. Mais sur ordre de qui? soutenus par qui? Trop simple de croire qu'il suffirait de mettre les chefs d'armée en prison pour que le pays retrouve la paix. Car l'oligarchie, qui avait soutenu les militaires, continuerait de le faire. Et les petits bourgeois qui s'étaient réjouis, en 76, de ce qu'un général allait les défendre des *Montoneros*, de la crise économique et de l'inflation galopante, n'accepteraient pas de sitôt le retour au chaos. Un pays ne pouvait exister sans armée. Que deviendrait l'Argentine, si l'on mettait tous les généraux en prison? La perdante d'une nouvelle guerre des Malouines? La démocratie ne s'obtiendrait que par le pardon, l'oubli et la réconciliation nationale. Pas par la vengeance, ou une nouvelle guerre civile.

Celia demeura interdite. C'était la première fois qu'elle discutait réellement politique avec son père. Jusque là, elle avait toujours cru qu'ils étaient d'accord sur le fond des choses. Avant son départ, dix ans auparavant, et malgré leurs dissensions, ses parents l'avaient soutenue. Et voilà que là aussi, une faille apparaissait... Il ne s'agissait ni de guerre civile, ni de vengeance, rétorqua-t-elle, mais de justice. Comment pardonner si la faute restait tue, et les disparus des noms sur une liste brandie par des *femmes hystériques*? Si les victimes torturées et assassinées par l'armée et la police aux ordres de la junte demeuraient des fantômes, prétendus morts au combat?

Ils discutèrent jusqu'à ce que Mami, lasse du manque d'attention, eût rendu impossible la poursuite de toute conversation. Mais l'impression de Celia allait se renforcer les jours suivants à travers les débats dans les médias. On aurait dit que ceux qui tenaient le discours de son père avaient peur, peur des militaires et de leur pouvoir, de la liberté nouvelle, de la démocratie naissante. Vite, vite, il fallait rabattre le couvercle avant qu'une moitié du pays ne soit obligée de demander pardon à l'autre. Laisser courir les assassins, plutôt que de reconnaître qu'on avait fermé les yeux sur la mort de trente mille personnes! Les jours suivants, Celia vécut dans un mélange d'espoir et de découragement: sûrement, les autorités auraient compris l'avertissement, elles reculeraient devant un affrontement. La pression de l'étranger allait jouer. Sûrement, cette fois-ci, la justice allait gagner, procès et condamnations allaient être maintenus. Un tel mouvement ne pourrait être étouffé.

Le 7 décembre, les médias annoncèrent que le lieutenant Astiz, précédemment acquitté pour "manque de preuves", bénéficiait d'une prescription. Astiz était un tortionnaire internationalement connu pour avoir enlevé et fait disparaître, parmi bien d'autres, deux religieuses françaises.

Au mois de juin suivant, après un nouveau jugement, Astiz était amnistié et libéré en compagnie de 11 autres tortionnaires de l'Esma, l'Ecole Navale transformée en centre de torture pendant les années de "guerre sale". Six mois plus tard, il était promu capitaine de corvette par le président Alfonsín.

Celia n'avait pas attendu si longtemps. Depuis janvier, elle était de retour à Paris.

## VI.

Il y a des journées dont la seule perspective incite à rester au fond de son lit.

Et d'autres qui produisent l'effet inverse... L'essentiel étant d'empêcher la première catégorie de prendre le pas sur la seconde.

Pour Ivan, le mardi fait partie du second groupe.

Le matin, il se lève sans difficulté en pensant qu'à 9 heures, il attaquera par trois cours - harmonie et contrepoint -, suivis d'une pause déjeuner. Ensuite deux cours de composition, et un séminaire avec les jeunes compositeurs qui s'achèvera en discussion généralisée au café du coin, dans la soirée, par dessus une bière et un sandwich.

A première vue pourtant, l'idée de corriger d'une semaine sur l'autre des devoirs d'harmonie à la Palestrina, Schubert ou Schönberg, ou des fugues dans le style de Bach, n'est guère de nature à provoquer l'enthousiasme, surtout quand on le fait depuis quinze ans! D'autant moins qu'Ivan ne peut que constater à quel point les fautes des étudiants ont tendance à se reproduire: d'année en année, quintes parallèles, septièmes mal résolues et fautes de style fleurissent avec la même consternante régularité. Ainsi que, de façon générale, le manque d'invention et de culture musicale, sans parler de l'absence de musicalité. En harmonie, pense-t-il, il existe deux genres d'étudiants: les *souris*, qui respectent les règles et rendent des devoirs inintéressants, et les *nuls*, qui rendent aussi des devoirs inintéressants, mais sans respecter les règles. Et puis, de temps en temps, trop rarement hélas, apparaît parmi les élèves un garçon ou une fille qui fait de la musique. Avec ou sans règles. Et quand c'est le cas, Ivan s'en fiche, des règles. Bien sûr, pour obtenir son diplôme il faut apprendre à les respecter. Mais, comme il a l'habitude de le dire, si les règles s'apprennent vite, la musicalité, elle...

L'intérêt du mardi pour Ivan réside donc surtout, on l'aura compris, dans les cours de composition. Il en a deux ce jour-là, contre quatre le jeudi, en plus du séminaire qu'il partage avec trois de ses collègues. Le seul défaut de ces cours, c'est qu'ils passent trop vite. Une heure par semaine, c'est si peu pour discuter de style, de forme, d'idées avec un jeune adulte, qu'il déborde d'impatience ou manque d'inspiration. D'autant qu'à cet âge, beaucoup veulent refaire le monde... Mais Ivan n'est pas assez naïf pour croire qu'en ces temps de restrictions budgétaires, il puisse obtenir davantage. Il compense donc et, comme plusieurs de ses collègues, donne sans compter de son propre temps.

Il y a toutefois un aspect de l'enseignement dont on ne parle presque pas aux cours d'Ivan, des questions que, s'ils veulent rester en bons termes avec lui, ses étudiants apprennent à porter à d'autres: les problèmes techniques. Car la technique, de façon générale, est un sujet qui ne l'intéresse guère. Qu'ils l'apprennent avec ses collègues, ou au cours d'orchestration, dont c'est l'objet! La technique, il y en a trop, on en croule, on en meurt. C'est ce qu'il y a de plus facile à apprendre, ce que les étudiants, même privés de cours, apprendraient en écoutant de la musique, en lisant des partitions, en étudiant dans les manuels. Alors que ce qu'il enseigne, lui, est irremplaçable.

Il enseigne la méthode, le fondement qu'ils ne trouvent pas tout seuls, mais qu'ils conserveront le restant de leur vie: imaginer la forme correspondant au fond, dessiner la maison avant de la construire, interroger les intentions en fonction des matériaux, et le matériau en fonction des intentions. Discuter théorie est aussi nécessaire que positif. Mais si une théorie, tout attirante qu'elle soit, contredit les fondements de la pièce, la musique sera toujours bancal. Ivan n'a pas d'*a priori* musicaux. Pour lui tout est acceptable, du néo-classicisme aux collages, du sérialisme à la musique fusionnelle - à condition d'être justifiable. Les paramètres doivent se renforcer, non s'attaquer, tant il est vrai que peu de choses détruisent comme la contradiction... S'ils peuvent rendre compte de la cohérence de leurs choix, ses étudiants sont libres de faire ce qu'ils veulent. Et sinon, il les aide à voir clair dans les méandres de leurs propos.

Pourquoi, si Ivan a davantage de compositeurs le jeudi, trouve-t-il un plaisir si délicat au mardi, en dépit des fugues ratées et des menuets mal tournés qui défilent sous ses doigts le matin?

Peut-être, en réfléchissant bien, trouverait-on que l'assiduité au séminaire de certaine jeune personne y est pour quelque chose: la pétulante

Eva, étudiante en composition électro-acoustique, toujours souriante et énergique, dont les beaux yeux sombres prennent un éclat particulier quand ils s'oublient sur lui...

Oh, ce n'est rien qu'un jeu bien innocent, dans les limites du toléré. Un jeu qui ne dégénérera pas justement parce qu'il est utile, parce qu'il introduit l'émotion nécessaire dans des rapports humains toujours marqués de distance.

Non qu'Ivan n'ait jamais eu envie de le faire dégénérer, ce jeu. Mais même s'il le voulait, comment entretiendrait-il une relation sexuelle avec une étudiante sans que la moitié du Conservatoire ne l'apprenne? Dans ce petit pays, le milieu musical est si réduit...

Puis il y a une chose qu'il a durement apprise étant jeune: dans les situations doubles, il faut être bon funambule. Ce qui n'est pas son cas. La duplicité est si étrangère à sa nature qu'elle le ferait souffrir, et le plaisir de la liaison s'évanouirait face au malaise du mensonge. Car tout deviendrait mensonge alors: l'exprimé et le tu, le désir et la fatigue, la gaieté et la tristesse... Autant s'en tenir à ce que lui dicte son honnêteté foncière. Ce n'est même pas de la prudence, mais du simple bon sens. Perdre sa tranquillité d'esprit, et peut-être bien plus, pour une tentation fugitive ne lui paraît pas nécessaire.

Qui sait d'ailleurs comment Celia réagirait? Elle peut se braquer quand on la blesse, au point même d'oublier son propre intérêt. S'il avait une maîtresse, et qu'elle le découvrit, ça finirait en divorce. Pour lui, il n'en est pas question. Il refuse de voir souffrir ses enfants, encore moins par sa propre faute. Et puis, comme il se le dit à lui-même, s'il a attendu si longtemps pour se marier, ce n'est pas pour divorcer tout de suite! Alors tant qu'il ne s'agit que d'un rêve...

Agréable, il l'est, le rêve. Eva a un joli visage en forme de cœur, une chevelure blonde de sirène et de beaux yeux noisette dont elle sait très bien user. D'une façon générale, il semble à Ivan qu'elle sait très bien tirer parti de toutes les facettes de son charme, de ses longues jambes fines, de ses proportions de statue grecque, et même de sa voix qui, d'excitée quand elle explique telle particularité musicale, peut devenir redoutablement caressante lorsqu'elle s'est mis en tête d'obtenir quelque chose... De plus, son statut de femelle unique parmi le troupeau des mâles, dans une branche traditionnellement réservée aux hommes, lui confère une sorte de liberté que d'autres rêvent seulement de s'accorder. Elle choisit, et rejette, comme elle veut. Peut-être, en réalité, ne "consomme"-t-elle pas autant qu'elle le

laisserait croire... mais Ivan sent bien, à l'atmosphère qui règne dans les séminaires, que c'est elle qui a le dernier mot. Les mâles proposent, Eva dispose.

Dans ce contexte, le petit manège qu'elle mène autour de lui, et qui n'a pas échappé à la perspicacité des autres étudiants, apparaît tout à l'avantage du professeur. Son image de marque s'en trouve rehaussée d'un coup — non qu'il en ait besoin, son sens auditif et son intelligence aiguës lui ayant depuis longtemps assuré une considération respectueuse —, mais en complément, sur un aspect de sa personnalité qu'il n'aurait, sinon, aucune chance de faire valoir. Et ainsi se forme, insensiblement, une réputation flatteuse qu'il n'a rien fait pour mériter... A tous points de vue donc, l'existence d'Eva est synonyme d'agréments. Reste à savoir s'il en serait toujours ainsi, s'il décidait de passer outre à ses scrupules...

Mais, comme il le dit souvent, fantasmer fait partie de la vie. On ne peut pas toujours avoir ce qu'on veut, on est bien obligé de sublimer. Cela fait déjà deux ans qu'il se mire dans les grands yeux d'Eva, alors... Plus tard, quand elle aura passé ses examens, il sera toujours temps de voir.

D'ailleurs, sublimer, il en a plus que jamais besoin ces temps-ci s'il veut arriver au bout de sa "Neuvième", et rendre la partition à temps. Non qu'il avance mal. Il travaille comme un bœuf de labour, et le début est entièrement écrit. Mais le temps...! Le temps passe si vite — diminue comme une peau de chagrin — contrairement au travail à abattre... Certaines solutions exigent en effet davantage d'efforts que d'autres. Composer, parfois, ressemble à chercher la sortie d'un labyrinthe, sans détours inutiles, retours en arrière ni égarements dans l'inconnu... A cette date, il avait espéré avoir fini les deux tiers de sa pièce. Or il n'en est qu'au premier quart... lui qui n'aime pas livrer en retard!

Heureusement qu'entre la composition et Eva, ni son cœur, ni son esprit, ni aucune autre partie de sa personne ne balance: toute sa vie jusqu'au 2 janvier, c'est la "Neuvième". Il en a toujours été ainsi, et il continuera à en être ainsi. Discipline, conscience et passion, ou heureux mélange des trois! De fait, pour Ivan, la musique passe avant tout. Elle est son moteur et sa raison d'être, et Eva, avec son frais sourire et son regard caressant, ne peut être qu'un agrément périphérique de l'existence.

## VII.

En janvier, à Paris, il neigeait.

Après 16 heures d'avion (escale à Casablanca, incident technique, atterrissage difficile à Roissy, et d'une façon générale retour dans le 'mauvais' sens des aiguilles d'une montre), Celia avait eu le temps d'oublier les 35° de Buenos Aires pour se préparer à l'obscurité et au froid parisiens. Néanmoins la ville lui sembla sale, tordue et grise. Elle se souvint de son étonnement, dix ans auparavant. Comment tant de personnes pouvaient-elles vivre au milieu de tant de chiens et de si peu d'espace?

Elle retrouva son studio de la rue des Abbesses — et le sous-loueur qu'elle avait aidé, avec qui elle dut partager: par ce temps, impossible de le jeter dehors. Elle dormit donc dans son propre lit, lui sous le piano, héritage d'Angel. C'était un flûtiste colombien du nom d'Oswaldo, partisan du végétarisme et du yoga qu'il pratiquait avec un enthousiasme tranquille et communicatif, puisqu'il ne lui fallut que trois semaines pour convaincre Celia de remplacer le jambon de Paris — qu'elle adorait — par des pâtes à tartiner aux noms bizarres, et de s'initier aux joies du jeûne hebdomadaire, du rinçage matinal des narines et du déglutissement des rubans de gaze.

Fin janvier, Oswaldo progressa de sa position sous le piano jusqu'au lit presque double de Celia. Ce n'était pas le grand amour, mais quoi! il était là. Jeune, bien fait, disponible. Latino-américain. Et puis il était gentil, curieusement droit aussi, et sincère. Il mettait la main au portefeuille, ou à la pâte s'il le fallait. Plus jeune que Celia, il peinait aux mêmes cours d'harmonie où elle, avec zèle et naturel, habillait d'accords plausibles des mélodies de Mozart, Haydn et Beethoven. Elle n'avait pas de facilité au piano, mais une vaste culture musicale inconsciente provenant de son enfance où Mami, clouée sur son lit, écoutait la radio du matin jusques au soir. Et cette admiration du jeune homme pour ses harmonisations contribuait sans doute à lui faire oublier, le temps passant, d'exiger un départ si aisément repoussé.

Oswaldo était un interlocuteur simple. Ce qu'elle lui disait, il l'acceptait. Elle évoqua la situation politique en Argentine, sans faire mystère de son dégoût. Elle décrivit aussi la maladie de sa mère. Dans l'esprit d'Oswaldo, Latino-américain élevé de façon traditionnelle, la question de la révolte envers la Mère ne se posait même pas. Mami était malade, à sa fille de s'en occuper. Seule une raison supérieure, d'ordre politique, avait pu empêcher Celia d'assumer le rôle qu'on attendait d'elle.

Par ailleurs, la présence d'Oswaldo chez Celia comportait de nombreux avantages: deux à payer le loyer, à faire les courses, les repas, la vaisselle ou la lessive. Fallait-il planter un clou, changer les plombs, monter une étagère, Oswaldo était là. Et puis, s'il n'était pas Roméo, il faisait l'amour avec le même enthousiasme tranquille, la même force de conviction qu'il mettait à tout ce qu'il entreprenait. Quand il était en elle, elle ne l'ignorait pas — à la différence de ses rapports avec Angel. Elle n'avait pas d'orgasmes, mais n'en attendait pas non plus, et feignait avec une habileté que confère l'habitude.

Au bout de trois mois, par un clair dimanche d'avril, après le déjeuner, Oswaldo annonça qu'il allait rendre visite à des amis. Celia, affectant la discrétion, s'abstint de toute question.

Vers le soir, il n'avait pas réapparu.

La nuit passa sans nouvelles, sans grand sommeil non plus.

Le lendemain, silence.

Le surlendemain également.

Celia étouffait de rage. Depuis trois jours, elle ne pouvait plus rien faire. Refusant de sortir — au cas où! — sauf pour aller travailler — mais il avait le numéro —, incapable de se concentrer sur une quelconque activité, elle déambulait comme un lion en cage et se parlait incessamment à elle-même, recommençant les mêmes discours adressés à un Oswaldo imaginaire, à une amie ou à une sœur supposées, avec diverses variations tenant à l'humeur du moment: il pouvait être tombé dans le coma, se trouver au sommet d'une montagne, ou dans les bras d'une jeune personne plus riche et mieux faite qu'elle-même. Elle décrivait à l'interlocuteur son angoisse la première nuit, l'enchaînement des journées passées à l'attendre, sa propre incapacité à se placer à distance du problème. En imagination, elle engueulait Oswaldo, s'attendrissait, pardonnait. Puis recommençait.

Au fil de ces discours, elle dut admettre qu'elle n'avait pas la moindre chance de le localiser: au cours d'harmonie, il ne frayait avec personne d'autre qu'elle-même. Pas de téléphone, pas d'adresses de membres de la

famille. A peine se souvenait-elle qu'il avait une sœur à Bogotá... Bref, si la police venait, elle ne pourrait rien leur dire. Et plus le temps passait, plus de nouveaux récits entraient en scène, les anciens perdant vite leur intérêt à force d'être répétés.

Ces jours-là, elle se rendit compte qu'elle n'avait pas d'amis; des copains, oui, des collègues. Mais personne sur qui compter. Elle était seule, absolument, profondément seule.

Le jeudi soir enfin, le téléphone sonna. Elle assaillit Osvaldo de reproches.

- Puisque je t'ai dit que j'allais chez des amis! (Le ton était placide, surpris.) Quand je reviens? Je ne sais pas...

- Eh bien tu peux y rester, chez tes amis! explosa-t-elle. Et tes affaires, je les fous sur le palier!

Tremblante de rage, elle flanqua les trois chemises et les cahiers de musique d'Osvaldo en un tas informe, dehors, devant la porte. Elle serait bien partie, mais il avait une clé, qu'il lui faudrait récupérer. Elle fut donc obligée d'attendre, déambulant à nouveau, commençant une chose inutile pour l'abandonner aussitôt, discourant et gesticulant tout en modifiant son attitude projetée au fur et à mesure que sa colère refroidissait. Deux heures plus tard, quand Osvaldo sonna enfin, elle en était au sarcasme. Elle le laissa opérer une ultime vérification tandis qu'elle-même, de la cuisine, affectait un suprême dédain.

Vingt secondes plus tard, la porte claquait derrière lui, et Celia se mettait au lit avec un somnifère.

Le lendemain matin, un soleil jaune invitait à tourner la page sur ce lamentable épisode.

Celia décida de commencer la journée par des courses. Elle fit une liste de produits qui sortaient de son ordinaire, des choses qu'elle ne se permettait jamais, du luxe en quelque sorte — y compris le jambon de Paris, le végétarisme se voyant exclure en même temps que son adepte. Elle allait se faire plaisir, et rien ne l'empêcherait de s'offrir cette petite compensation.

Elle plongea la main dans sa "cachette", un sucrier en porcelaine où elle serrait son argent du mois. Il devait lui rester environ...

... deux mille francs...

... mais où?

Elle avait beau racler le fond avec ses doigts... Lisse comme le creux de la main. Pas trace de billets, ni dessous, ni dessus, ni ailleurs.

L'affolement la saisit. Elle retourna ses poches, son sac, inspecta l'appartement. Tremblante, elle appela sa banque: sur son compte, il lui restait tout juste de quoi payer ses factures! Les deux mille francs s'étaient bel et bien envolés.

Pas difficile de deviner comment, vu qu'Oswaldo était au courant de la cachette.

Mais comment avait-il pu lui faire une chose pareille? A elle qui l'avait hébergé, qui lui avait ouvert son lit et accordé sa confiance?

Avait-il tout machiné avant de partir, inventant cette histoire d'amis? Ou profité de l'instant où elle l'avait laissé seul dans la pièce?

Et pourquoi ce vol: appât du gain ou vengeance?

S'était-elle donc trompée du tout au tout? Ne pouvait-on faire confiance à personne?

La rage encore proche la saisit à nouveau. On allait voir ce qu'on allait voir! Puis la réalité lui sauta aux yeux: elle ne savait même pas où il habitait. Que dirait-elle à la police? Où étaient les preuves? S'il disparaissait du Conservatoire, comme c'était probable, elle ne le reverrait plus. Et cette idée, jointe à l'image des douceurs qu'elle s'était promises, ouvrit soudain une brèche dans son cœur. Tout ce qu'elle avait accumulé depuis un an déborda: Angel, la faillite du chant, la rupture familiale, le retour d'Argentine, la solitude, Oswaldo, et à présent ce vol! Accroupie, elle sanglota longtemps, jouant avec l'idée de la mort.

Puis, petit à petit, elle se calma. A quoi bon se suicider, quand les seuls à pleurer seraient ceux qui ne l'intéressaient pas?

Elle finit par s'essuyer les yeux; s'aspergea d'eau froide, maquilla les traces du désastre, et s'en fut travailler. Ce n'était pas le moment, en plus, d'y perdre son boulot.

## VIII.

Au dessus de la porte du studio de direction d'orchestre, au Conservatoire (local 502, dernier étage sous les combles), le voyant rouge s'allume. Fait qui contribuerait certainement à augmenter la satisfaction du directeur de cet établissement, s'il constatait de visu le bon fonctionnement du système qu'il vient de faire installer, à grands frais, dans le cadre d'un ambitieux programme de modernisation.

Les voyants rouges, en effet, évitent l'interruption intempestive des cours en signalant l'occupation des locaux.

Dans le studio de direction d'orchestre, deux personnes viennent de pénétrer.

Cet étage - celui des techniciens du son, des étudiants en direction ainsi que, par manque de place, de certaines classes de composition -, on y accède par d'innombrables couloirs et escaliers en colimaçon qui deviennent de plus en plus vieillots, étroits et contournés au fur et à mesure que l'on progresse vers le haut. Ce qui rappelle toujours à Ivan son séjour d'étudiant à Paris, il y a trente ans, et les escaliers de service des immeubles bourgeois, sans ascenseur, avec leurs chambres de bonne au sixième... Il y a en effet quelque chose de français dans l'architecture interne de cette partie du Conservatoire, un agencement qui, loin d'être nordique (neuf, clair, aéré, pratique), paraît vieux, sombre, étroit, refait de façon anarchique au fil des ans, on ne sait pourquoi ni d'après quels plans... Et de fait, à considérer ces locaux, lesdits plans n'ont sans doute jamais eu à voir avec une quelconque pratique musicale, ou plus généralement pédagogique!

Dans ce studio, ils sont là debout tous les deux, lui adossé à une table, distrait, la regardant, elle le dos tourné, penchée sur les boutons et les fils, manipulant, réglant, parlant de sa pièce au titre imprononçable, *Eaha-eo*, pour ensemble et bande magnétique, de ce passage sur la bande qu'elle a refait, des difficultés qu'elle a eues et de ses discussions avec Per-Allan, le collègue d'Ivan qui enseigne l'électro-acoustique, avec lequel elle ne

s'entend guère. Toutes choses fort intéressantes en soi, auxquelles il accorderait normalement l'attention qu'elles méritent, mais dont il vient curieusement de se détacher en cet instant pour partir ailleurs, dans un autre plan, pas celui de la musique, de sa pièce à elle qu'il va écouter, pas celui, intellectuel, de leurs discussions ni de son rôle de prof, respecté, distant. Il vient de se retrouver dans une réalité qui n'a pas sa place en cet endroit, ni avec cette personne, une réalité triviale qui appartient à la sphère privée, familiale, intime, à l'obscurité de la chambre à coucher, à la chaleur du lit partagé. Une réalité dont il a fait son rêve secret, insensiblement, d'un mardi sur l'autre au cours des deux dernières années, et plus encore depuis la rentrée... Il regarde les hanches, les jambes qu'il devine longues et fines, les fesses moulées par le pantalon, la grâce inconsciente de l'attitude. Elle est bien faite, elle serait on ne peut plus désirable, nue, debout devant lui, les bras levés comme à présent... Il se rend compte qu'il est excité. Il est là, dans ce studio du Conservatoire, entre deux élèves, au milieu de sa journée du jeudi, cinq minutes pour écouter ce passage dans la pièce d'Eva, un passage difficile qui a occupé plusieurs de leurs discussions (il n'enseigne pourtant pas la musique électro-acoustique, mais Eva a tenu à avoir son avis), cinq minutes avant que le suivant n'arrive, Martin je crois, mais Martin est toujours en retard, par contre il ne s'excuse pas, la mine insolente qui donne envie de lui flanquer des gifles... Alors aujourd'hui, s'il arrive, il attendra, et sans doute y verra-t-il une occasion de se plaindre encore. Ivan est là, sur son lieu de travail, dans ses vêtements de travail, en plein dans ses heures de travail, à quelques pas d'Eva qui lui parle de travail, de cette pièce qui sera bientôt créée en concert, au festival de musique contemporaine du Conservatoire, c'est d'ailleurs lui-même qui l'a programmée, il n'a fait que conseiller à Eva quelques modifications, dont ce passage sur la bande, c'est si important pour elle, cette création... Il est là au milieu de toute cette musique faite et à faire, de toute cette préoccupation, de ce bouillonnement musical, avec quelque chose d'aussi déplacé, improbable, impossible qu'une érection, et l'envie de se coller à cette fille, une main sur ses seins, l'autre sur son sexe, la caresser, l'empêcher de bouger, de protester, de se retourner, l'embrasser dans le cou, défaire ses vêtements et la prendre par derrière, là, vite fait, debout devant la console...

Elle se retourne. Automatiquement, il ramène ses bras devant lui, l'air détaché. La musique déferle dans leurs oreilles, et il se concentre sans effort, immédiatement, sur ce qu'ils écoutent. L'habitude, sans doute. Et puis, la musique d'Eva est prenante, il le constate une fois de plus: cette

espèce de folie qu'il y a dedans, d'indifférence au regard (à l'écoute) de l'autre, cette obstination à aller jusqu'au bout d'une idée, fût-elle mauvaise, et cette sorte de naïveté, ni voulue ni feinte... comment dire? une spontanéité peut-être. Elle cite souvent, mais sans ces références de références que d'autres mettent un point d'honneur à rendre sensibles. Eva prend, découpe, taille et recolle à bras-le-corps, sans clins d'œil ni démonstrations. Tout y est nécessaire, et rien n'y est grossier. Pas de doute, il sonne mieux, son passage, plus ferme, concentré et intéressant. Elle a trouvé une solution.

Il le lui dit, un œil sur sa montre et l'autre sur la porte. De tels mots sont rares dans sa bouche - Eva le sait. Le compliment la fait rougir, et Ivan pense que ça la rend encore plus charmante d'avoir l'air troublé, de temps en temps. Un instant, dans l'enthousiasme, il pose sa main sur son épaule. Du coup, elle se met à parler vite, à faire de grands gestes, à le questionner. En son for intérieur, il a envie de rire. Mais il maintient un masque sérieux et amical sur son visage, répondant à ce qui est dit, lui semble-t-il, autant qu'à ce qui ne l'est pas. Il avait justement pensé à elle, en vue de l'organisation des répétitions, pour le festival... elle a toutes les capacités... si elle avait le temps de s'en charger? il manque un mois... Les yeux d'Eva s'éclairent: elle veut bien; le temps, elle le trouvera.

Martin passe son visage maussade par la porte. Tout en retournant à sa salle de cours, Ivan se demande s'il a bien fait de céder à son impulsion. Mais quoi! Il a tellement à faire, avec sa "Neuvième", il faut bien qu'il se fasse seconder...

Elle se débrouillera très bien. Elle est vive, intelligente, consciencieuse, exigeante, jusqu'au-boutiste même. Si elle sait se rendre sympathique auprès des étudiants de l'orchestre, et trouver des solutions de compromis, tout ira bien. Ah! S'il pouvait l'avoir en cours maintenant, elle, au lieu de ce Martin sec, raide et froid, qui plus que jamais a l'air de lui reprocher quelque chose!

Mais Ivan n'est pas d'humeur à dérider le garçon, bien plutôt à lui renvoyer la même figure, le ton coupant qui critique tout. Et au bout d'une demi-heure, cette tactique involontaire a un résultat surprenant: bousculé, Martin s'assouplit. D'arrogant, il devient presque humble, découvrant subitement le gouffre d'inexpérience que dissimule sa morgue habituelle. Miracle! A présent, Ivan l'a dans le creux de la main. Il peut l'amener où il veut, en particulier à admettre que les idées auxquelles le jeune homme tient le plus ne sont pas les meilleures. Et, partition en main, il lui démontre

que ses passages qui ne paient pas de mine sont plus intéressants qu'il ne le croit... Ivan se permet même un sourire, et c'est tout juste si, le cours fini, le garçon ne se confond pas en courbettes. Décidément, la journée n'est pas perdue.

L'étudiant suivant n'arrive pas. Alors Ivan appelle Celia. Et pendant qu'il parle, des images tentatrices reviennent traverser son esprit, une chaleur l'envahit à nouveau. Il se sent joyeux, vivant, énergique. Pour une fois, avant le retour des enfants, ils pourraient passer un peu de temps ensemble, Celia et lui... du bon temps... après tout, ça fait une éternité... Pourquoi pas...?

La voix de Celia est indifférente. Elle ne s'anime que pour faire remarquer que ce qui la préoccupe, c'est que le frigo est vide, et son compte bancaire aussi. Alors s'il pouvait... Et de lui fournir une liste de courses longue comme le bras.

Il peut, bien sûr. Agacé. Lui qui s'imaginait déjà... Ça fait très longtemps qu'ils n'ont pas fait l'amour. En ce moment il est débordé, elle fatiguée. Alors, pour une fois... Non. Les courses d'abord. Et après, il sera trop tard. De toutes façons, à lui, l'envie lui en aura passé.

Sur le chemin du retour, que les roues de son vélo connaissent par cœur, ses pensées reviennent automatiquement au sujet de leur différend. Il en veut à Celia chaque fois qu'elle se sert de la maison, du ménage ou des enfants pour le repousser. Et puis, ce reproche indirect... Ce n'est tout de même pas de sa faute, à lui, si elle ne gagne pas assez! Il travaille pourtant suffisamment...

Au début, il a accepté la dépendance économique de Celia avec joie, comme une preuve d'amour et de sa propre virilité.

A présent, cette même dépendance l'agace de plus en plus.

Il rêve d'une femme forte, sûre d'elle, avec sa valeur propre, sa vie et ses opinions. Non que Celia soit incolore, loin de là. Elle ne manque ni d'intelligence ni de profondeur. Mais il rêve d'être surpris. Pas d'un wagon que lui, locomotive, remorquerait. Il n'est pas Argentin, lui. Mais nordique. Ce genre de couple où la femme dépense ce que l'homme gagne...

Parfois il se demande... Et il repousse immédiatement la question. Ne rien laisser détruire de ce qu'ils partagent ensemble. Ils se sont mariés parce qu'ils s'aimaient, et ils s'aiment toujours. Quant au reste... Tous les couples ont des problèmes, à un moment ou à un autre. Un peu de patience,

et elle trouvera un autre job. Mieux payé. Ils seront un peu plus à l'aise. Il l'aidera à éplucher les annonces. Ça s'arrangera.

Quant à son projet de week-end à deux, il n'a pas encore eu le temps de s'en occuper, à peine s'il l'a mentionné. Mais jusqu'à l'achèvement de sa "Neuvième", pas question de vacances. Tous les week-end, il compose, et le soir après le dîner, il met au propre, corrige. Et ça va continuer comme ça, *crescendo*, jusqu'en janvier. Où, quand il aura fini sa pièce, il devra rattraper un certain nombre de ses cours. Puis penser à sa prochaine pièce. Alors, si Celia râle trop, il lui parlera de vacances à la mi-février, ou à Pâques. A ce moment-là, il aura été payé, ça devra pouvoir se faire. En mettant les enfants chez sa mère...

Voilà, son idée prend tournure, ça lui fait plaisir d'y penser, c'est comme une carotte pour lui aussi, pour tous les deux, qui les aidera à supporter la routine et le trop-plein de travail. Passer au travers du froid, de la neige et du vent, des exigences et des embêtements. Il ne reste plus qu'à choisir l'endroit maintenant. Chaud, mais pas trop. Ensoleillé. Canaries, Seychelles? Il faudra réfléchir.

## IX.

Six semaines ont passé. C'est le début des vacances d'automne, *kartoffelferien*, pendant lesquelles, il y a encore cinquante ans, au Danemark, on envoyait les enfants récolter les pommes de terre.

Celia et les enfants passent l'après-midi chez Kate, qui habite, avec sa fille et son compagnon, un duplex ensoleillé donnant sur un boulevard, en angle, à la limite de Vesterbro et de Valby. C'est un appartement agréable, plein de vie et de beaux objets, deux choses qui vont rarement ensemble mais s'intègrent ici avec un naturel souligné par la philosophie de Kate (la beauté, il faut en profiter...). Ainsi, chez son amie, Celia boit dans les cristaux de la grand-mère tchèque, et mange avec l'argenterie héritée d'une branche éloignée de la famille. Encore une partie de la transmission...

Elles ne se sont pas vraiment parlé depuis le jour du barbecue dans le jardin, au début de l'été. Plutôt des coups de fil de temps à autre. Mais cela n'a pas beaucoup d'importance, leur relation étant de celles qui s'accommodent de l'absence, et accumulent pour pouvoir, quand l'occasion s'en présente enfin, tout décharger.

Les enfants galopent à plaisir dans tout l'appartement, descendant et remontant l'escalier en colimaçon qui mène aux deux studios d'Alain et de Kate, au rez-de-chaussée: l'un encombré de paperasses, de CD et de bandes, murs cachés sous des piles d'appareils; l'autre serein comme une cellule de moine - pupitre, partitions, violoncelle.

Alain est absent, de même qu'Ivan, resté à la maison pour composer. Les deux femmes, installées dans la salle à manger, discutent par dessus les reliefs du thé, sur fond de cris, de jeux et de poursuites.

Kate, admirative, s'étonne que Simon daigne encore jouer avec les deux petites filles.

La voix de Celia devient basse:

- Je trouve qu'il supporte un peu trop. Pas de la part de Mathilde, elle est si mignonne... Mais Julie en obtient toujours ce qu'elle veut. Je voudrais bien, moi, qu'il ait un peu de sa détermination à elle. Quand elle dit non...

- Comme dans un couple. Quand l'un exige, l'autre cède.

- Je voudrais bien qu'il apprenne à exiger, justement.

- La conciliation, ce n'est pas mal.

- Tant que ce n'est pas de la faiblesse...

- Là, tu juges. Il ne faut pas juger.

Et, sur cette sentence définitive, Kate disparaît à la cuisine, laissant Celia digérer le morceau. Puis:

- Et Ivan?

- Oh, lui...

Le mot s'achève sur un soupir.

Kate dévisage Celia. Elle a quelque chose de fuyant et de critique, aujourd'hui; elle plie et déplie sa serviette en papier, géométriquement, comme un tic nerveux. Qui agace Kate.

La voix paraît détimbrée.

- Je commence à en avoir marre. C'est toujours sur moi que tout repose. Les courses, la bouffe, le ménage, la lessive, les gosses à aller chercher ou à amener au foot, à la danse, à la musique... Ivan, lui, il s'occupe de sa carrière. Il donne ses cours, il va à ses réunions, et il compose. Voilà. Déjà rien qu'avec ça, je ne le vois jamais. Et le reste du temps, il s'attend à ce que ça roule tout seul, que la bouffe soit prête, la poubelle vidée et les enfants propres. La seule chose qu'il fait, c'est les accompagner à l'école le matin. A part ça... Qui pense aux casse-croûte, aux chaussures de gym, aux maillots de bain, à la leçon de piano du mercredi? Qui court d'un endroit à l'autre toute la journée pour assurer le quotidien? Qui fait travailler les enfants le soir? Moi aussi, j'ai mon boulot, j'ai l'église deux fois par jour, et mes cours. Mais je suis quand même là pour arranger tout le monde. Je m'occupe pas de ma carrière, moi, je m'occupe de la famille.

Entre temps, le ton de Celia est allé crescendo, pour atteindre la véhémence. Elle reprend plus calmement:

- Je sais bien que je ne suis pas la seule dans ce cas. Je sais bien que j'ai tout un tas de facilités matérielles que n'ont pas des millions de femmes en Afrique, ou au Bangladesh! Qui, elles, ont peut-être huit enfants au lieu de deux. Qui font vingt kilomètres à pied rien que pour chercher l'eau. Mais

tout de même! Ça ne devrait pas être impossible d'obtenir de cet homme qu'il ait le réflexe: six heures, dîner des enfants! Je ne lui demande même pas de le faire lui-même, ce dîner, mais d'y *penser*, au lieu de débarquer à huit heures moins le quart en disant oups! j'ai pas vu passer l'heure! C'est drôle une fois, mais pas plus! Et le week-end, il s'éclipse: "il faut que j'envoie un mail", et tu le revois pas de la journée!

- Ça, les hommes et leur boulot...

- Alors bon, des fois je ne sais plus. Je me dis que c'est peut-être de ma faute, que je suis trop grise, couleur muraille. Toujours la même bonne femme, un peu grosse, un peu moche, un peu vieille. Les rails, quoi. Ça peut pas être bien intéressant.

- Il compose, en ce moment?

- Pas qu'un peu! Enfin, tu connais le problème... Julie, qu'est-ce qu'il y a, ma puce?... Laisse ton frère tranquille, s'il ne veut pas... Vous pouvez faire le puzzle ensemble, Mathilde et toi... Et Alain, c'est comment?

- Non, Alain, la bouffe, c'est son truc à lui. Et comme moi, je joue tous les soirs... Pour Ivan, quand il aura fini sa pièce, ça ira mieux, tu ne crois pas?

- Je ne sais même pas.

- Sinon, il faut que tu râles. Il n'y a pas de raison.

- Ouais... Déjà qu'on se voit si peu... Des fois, je pense que je pourrais aussi bien vivre sans lui...

- Tu dis ça parce que tu en as marre. Non, vous ne pouvez pas continuer comme ça... Il faut que tu lui parles! Si tu ne dis rien... La seule chose dont il se rend compte, c'est que tu es fâchée. Et du coup, probablement, ça le fait fuir encore plus.

Celia reste silencieuse. Elle sent bien que Kate a raison, mais ça ne lui donne pas davantage envie de l'admettre. Quelque chose en elle s'attache à la tournure des phrases: *ça le fait fuir encore plus...* Encore plus? Est-ce, de la part de Kate, la sanction d'un état de fait? Et tout à l'heure: *tu juges...*

Comment Kate et les autres la voient-ils? Autoritaire, moralisatrice? Incapable de tolérance? Ou de retenir un homme? Déjà, dans les conflits avec Simon, Ivan soutient toujours son fils contre elle, ce qui n'arrange rien. Mais si, en plus, Kate défend Ivan maintenant, le sable dans sa chaussure se transforme en caillou.

L'autre jour, déjà, Celia a pris un copain à témoin du problème. *Si Ivan s'occupait des enfants au lieu de bosser, tu ne vivrais pas dans ta belle villa!* Elle en a été vexée. Elle s'en fiche, elle, de la villa! Les hommes ne

voient que les avantages matériels. Ce qu'elle demande, c'est un peu d'attention, qu'on cesse de la confondre avec les meubles...

La serviette est réduite à un épais, mais minuscule triangle rectangle, aux pliures marquées à l'ongle.

- De toutes façons, poursuit Kate de sa belle voix grave, Ivan n'a pas l'air bien en ce moment. Je l'ai vu l'autre jour, au concert... Qu'est-ce qui lui arrive? La cinquantaine? Panique avant la fermeture?

Le ton de Celia est plus amer qu'elle ne l'aurait voulu:

- De toutes façons, il pourrait avoir dix maîtresses, je serais la dernière à l'apprendre.

Un bruit les interrompt: Simon s'est laissé choir lourdement sur le canapé, le nez dans son bouquin, la main dans un sachet de bonbons. A portée d'oreille. D'autant plus redoutable qu'il écoute toujours, sans en avoir l'air, les conversations des adultes.

Pour Celia, la récréation a pris fin. Kate plaisante: les deux filles l'ont épuisé...

Celia empile la vaisselle, débarrasse. L'impression de gêne est toujours là, plus lourde à présent. On dirait qu'elle a tout le temps tort. Qu'elle dit et fait ce qu'il ne faut pas. Que les autres lui dissimulent la vérité, ou la tiennent à l'écart. Comme si elle était devenue insuffisante. Qu'ils voient tous à travers elle, seule, aveugle.

A la cuisine, elles chuchotent. Est-ce que tu crois qu'il aurait une...? Il était avec quelqu'un, à ce concert? Non non, je n'ai rien vu. Rien remarqué. De toutes façons, il est plutôt du genre fidèle... Et puis dans un couple, ça se sent... Mais si tu te trouves, comme tu disais, *un peu moche et un peu grosse*, ça te ferait du bien de réagir... Je ne sais pas, moi... Fais du sport... Pour tes jambes, par exemple...

Celia ne répond rien, se concentre sur la vaisselle.

Dans la salle à manger, Simon suce les derniers bonbons.

Octobre toujours, et le temps à l'avenant. Gris, frais, venteux, pluvieux.

De la fenêtre de l'atelier, Ivan contemple la cime de l'érable qui marque la limite entre leur jardin et celui du voisin. L'arbre semble à moitié desséché: ocre décevant au sud, vert banal au nord, mélange sans grâce. Et Ivan qui s'était réjoui des roux flamboyants, des taches citron plaquées sur les verts tendres. Il faudra qu'il descende au jardin, voir si l'érable est malade.

En attendant, par l'autre fenêtre, il observe le ciel, et les choucas sur le toit de la maison voisine. On dirait des notables de province qui, ayant bu un coup de trop, auraient perdu le chemin de chez eux. Ils descendent la pente du toit en se dandinant, torse bombé sous leur jaquette grise, puis l'un d'eux, peut-être leur chef, se perche d'un petit saut sur le bord de la gouttière et regarde en bas, la tête entre ses pattes. Sans doute ne trouve-t-il pas ce qu'il cherche, car il se redresse, exécute deux petits chassés de côté, et se penche à nouveau. Se redresse, chassé-chassé, coup d'œil en bas, et ainsi de suite au grand amusement d'Ivan, tandis que les autres attendent avec patience que l'éclaireur trouve l'entrée du nid, une bouche d'aération située sous la gouttière, vers laquelle il volette enfin, suivi de ses congénères.

D'autres fois, l'un des petits personnages tente d'introduire dans l'ouverture du nid, pas plus large qu'une brique, une brindille longue du double, qu'il tient en travers du bec. Sans comprendre ce qui l'arrête, il insiste à grand bruit d'ailes jusqu'à, dégoûté, lâcher sa proie et s'envoler à la recherche d'une autre...

Voilà ce à quoi Ivan passe son temps aujourd'hui: observer les oiseaux! Son temps précieux, qu'il devrait consacrer à composer, sans en perdre une minute, s'il n'était si désespérément distrait! Incapable de se concentrer sur sa pièce, ni sur une autre sorte de travail d'ailleurs... Rien, rien ne vient aujourd'hui. La tête refuse de fonctionner si ce n'est pour rêver, encore et toujours.

Dieu sait pourtant que ce n'est pas habituel chez lui, Ivan n'est pas un rêveur mais un esprit actif, positif, pratique; idéaliste, oui, mais réaliste en même temps. Et cet état de rêverie insolite s'augmente d'un malaise indéfini provenant de l'objet, de la raison de ce rêve, malaise qui l'a poussé à s'enfermer dans son atelier ce matin malgré le peu de disposition qu'il se sentait à travailler, et à y demeurer à présent bien qu'il perde son temps à

soupirer, tout vaudrait mieux que de continuer comme ça, tout - car ce ne sont pas les tâches qui manquent, tondre le gazon par exemple, porter les journaux au conteneur, démonter le magnétoscope, ou fixer enfin les fils électriques qui pendent derrière la porte du salon, vieux sujet de désaccord avec Celia... sans parler d'emmener les enfants au cinéma, ou de faire une promenade à bicyclette avec eux! Et par cette semaine de vacances, il n'aurait aucune excuse si ce n'était sa "Neuvième", prétexte béni qui lui a permis de se retirer dans sa tour d'ivoire loin des querelles et des cris... Quoique sa "Neuvième" n'ait de prétexte que le nom, en réalité c'est une excellente raison, et même pressante, s'il s'en tient à ses propres prévisions.

Ivan se secoue, tente de fixer son attention sur son papier à musique. Après quinze jours de pause forcée dûe au festival de musique contemporaine au Conservatoire, il n'arrive même plus à retrouver son élan, ni à se rappeler quelle idée géniale il a bien pu avoir à propos de ce dernier accord griffonné à la hâte sur son brouillon. Il va se le jouer au piano sans arriver à percevoir l'ingénieux potentiel qu'il lui a paru recéler dans cette époque antédiluvienne de sa vie située deux semaines plus tôt. A tel point qu'on pourrait presque parler d'un *avant-* et d'un *après-*festival, deux époques séparées qu'il n'arrive plus à raccrocher l'une à l'autre, comme une ligne horizontale brisée qui repartirait à une autre hauteur, de l'autre côté du gouffre, et qu'il lui faille sauter à présent du tremplin de la première pour saisir la seconde, avec toutes les chances de s'écraser au milieu...

Deux époques. C'est peut-être plus vrai qu'il ne le pense lui-même, car il se sent si *autre* aujourd'hui, si subtilement changé en même temps qu'englué dans la même réalité, un extérieur qui ne va plus avec l'intérieur, et pourtant il ne peut ni extirper l'un ni se décoller de l'autre...

Il relit sa partition. En joue certains passages, laisse ses doigts errer, incapable de retenir le vagabondage de son imagination. Eva est bonne pianiste, meilleure que Celia. Il se souvient de ses doigts sur le piano, longs et fins, en spatule - ceux de Celia sont courts, comme le reste de sa personne... Eva a de beaux ongles d'onyx, curieux comme il remarque ce genre de choses à présent, lui qui n'a jamais fait particulièrement attention aux ongles de Celia, petits et ronds, pour autant qu'il se souvienne... Les jolis doigts d'Eva, il les a baisés l'autre jour, furtivement. C'était une manière de remerciement, après l'évènement qui a bouleversé sa vie, la coupant en deux morceaux qui ne s'accordent plus.

Le téléphone sonne. Si c'était...? Mais ce n'est pas. D'ailleurs, ce n'est même pas pour lui.

Et s'il appelait, lui?

L'idée fait son chemin, creuse son trou. Toutes les bonnes résolutions prises à la suite de l'évènement s'envolent face à la nécessité de parler à Eva. Alors seulement il pourra se calmer, travailler. L'idée même d'un rendez-vous suffira à faire cesser cet état d'indécision, cette impression d'être étranger à lui-même.

Pourtant, après l'évènement, il s'était juré de ne pas donner suite, de ne pas s'installer dans un dédoublement, un mensonge auxquels il répugne. Mais à présent, face à la perspective de ces journées perdues, dont il a absolument besoin s'il veut avoir la moindre chance de finir sa pièce à temps... Plus tard, quand il sera plus fort, et l'enjeu moins grand, il pourra faire un effort. La même chose que pour arrêter de fumer: il faut choisir le bon moment. Dont il est aussi loin que possible.

Ivan retourne vers le téléphone, le saisit.

Mais il n'arrive même pas à décider ce qu'il lui dirait, à Eva. Je ne peux pas vivre sans toi? On n'en est pas là. J'ai besoin de toi pour composer? Toute vérité n'est pas bonne à dire. Et que lui proposer? Un cinq à sept en cachette? Prendre un prétexte, un concert? Ridicule, après ce qui s'est passé entre eux. Quant à une amitié, elle ne s'y tromperait pas. Et d'ailleurs ils ne pourraient s'y tenir. Non, il est soudain plongé dans un univers binaire, le tout ou le rien. Eva à prendre ou à laisser.

Oh, si seulement il arrivait à attendre la fin de la semaine, rien que cette petite semaine où il puisse travailler, se concentrer, avancer, et après... après alors, il se laisserait aller, plongerait dedans à bras-le-corps, ou l'éliminerait de son souvenir, comme bon lui semblerait! Oui, faire le mort, laisser passer le temps nécessaire à avancer sa pièce, d'une façon ou d'une autre... composer comme un furieux, se forcer au besoin! Ça lui est déjà arrivé, et le résultat n'était pas si mauvais... D'ailleurs il a davantage d'expérience à présent, il pourrait composer les yeux fermés. Entre temps, oublier Eva est impossible, mais la mettre de côté, tout doucement, comme une friandise qu'on se garde pour après l'effort?

Un instant, il essaie à nouveau d'imaginer sa journée sans Eva, et le lendemain, et le reste de la semaine. Dur. Très dur. Curieux comme le besoin d'elle s'est installé vite, sans qu'il l'ait remarqué. Y a-t-il en lui un vide caché qu'Eva, tout naturellement, serait venue occuper? Non que l'évènement ait été particulièrement réussi. Plutôt maladroit, pressé, ravi et

inquiet à la fois. Mais tel qu'il a été, il semble avoir marqué sa vie. Un retour en arrière est en tout cas impossible.

Et l'autre côté, dans tout cela? Celia, les enfants? Lui qui n'aime pas les demi-teintes... S'il n'y avait que Celia, encore! Entre adultes, on peut s'arranger... Elle est si dépendante, si peu engagée à l'extérieur, qu'il a l'impression de tirer trois wagons derrière lui.

Si elle pouvait faire un effort... penser à lui de temps en temps, par exemple... Lui qui travaille quatre-vingt heures par semaine, pour la faire vivre, entre autres! Et en remerciement... exigences, critiques, mauvaise humeur, désir nul. Ça fait bientôt dix ans que ça dure, en crescendo - depuis la naissance de Simon.

Dans ces circonstances, on ne peut tout de même pas lui demander... Il a bien le droit, après tout! D'autres font bien pire, et pour moins que ça. Il a besoin d'une vie sexuelle, lui, même si Celia s'en fout. Une fois de temps en temps, ce n'est pourtant pas le Pérou! D'ailleurs, quand ils font enfin l'amour, tout a l'air de se passer bien pour elle... Alors? Il faudrait qu'elle veuille, voilà tout. Ce genre de choses, ça se prépare, au lieu de laisser les circonstances en décider. Et pour le vouloir, il faut être deux. Ils en ont pourtant parlé un bon nombre de fois, sans que cela ait changé quoi que ce soit à l'attitude de Celia. Alors maintenant, s'il arrive quelque chose, elle ne pourra en accuser qu'elle-même. A croire, au fond, que c'est justement ce qu'elle veut. Eh bien si c'est le cas, il va se défouler! Prendre son plaisir avec Eva, qui l'accepte, et laisser tranquille celle qui le repousse.

Une cavalcade dans l'escalier interrompt les réflexions d'Ivan. Les enfants, bien sûr, projetés l'instant d'après dans son bureau avec leur enthousiasme, leur rire contagieux et leur essoufflement. Ils ont dû faire la course, à qui arriverait le premier. Trop impatients pour frapper à la porte et attendre la réponse, malgré les efforts paternels pour le leur inculquer. Des deux petites bouilles, l'une est ronde (Simon, un peu trop gros) l'autre longue et fine (Julie, qui a gagné comme souvent, quoique plus jeune que son frère). Elle se tortille: Papaaa? avec une deuxième syllabe qui s'allonge vers l'aigu, signe probable de séduction, tandis que Simon va droit au piano et commence à jouer, promptement imité par sa sœur qui en oublie ce qu'elle avait à demander. Et malgré l'interruption et le vacarme, deux éléments perturbateurs qu'Ivan, dans son quotidien, et en particulier dans sa relation avec les enfants, combat avec acharnement, une vague d'amour déferle dans son cœur, de les voir ainsi, l'un à côté de l'autre, immédiatement et profondément absorbés dans leur activité, tapoter sur le

clavier. Il passe un bras autour des deux petites tailles, l'une épaisse et l'autre mince, et les attire à lui: rires, chatouillis, résistance. Arrête, Papa! proteste Simon, qui commence à passer l'âge. Mais le corps de sauterelle de Julie se plie de rire, gigote et se trémousse, grimpe sur le genou paternel, en glisse à nouveau. Pour éviter un débordement d'excitation, Ivan propose une mélodie, un accompagnement. Julie à droite, Simon à gauche. *Frère Jacques*, d'abord, en canon. Du coup Julie se calme, cherche ses notes, et Simon, à la basse, s'abandonne sur l'autre genou. Puis diverses chansons enfantines. Le garçon, qui a bonne mémoire, joue bravement ses accords, encouragé par son père. Du coup Julie proteste:

- Moi aussi je veux jouer avec plusieurs doigts!

- Alors on change. Tu viens à ma gauche jouer la basse, et Simon passe à droite.

- Ah non, dit Simon, c'est moi qui joue la basse.

- OK - Ivan est prêt à tous les compromis -, alors moi je joue la mélodie.

- Et moi alors? couine Julie.

- Toi, ma puce, tu joues... ça.

Et Ivan, posant ses grandes mains sur le piano, plaque un accord dans l'aigu. Oooh c'est facile, remarque Simon méprisant qui répète aussitôt l'accord, provoquant une fois de plus les protestations de sa sœur. Ivan stoppe le conflit, aide sa fille à poser ses petits doigts minces sur les bonnes touches, lui montre le rythme, puis se place lui-même au milieu, et les voilà partis tous les trois à jouer l'air le plus bizarre du monde, avec deux basses, et un air au milieu!

Tout en participant au jeu, Ivan se laisse envahir par une sorte d'apaisement.

Il est bien, là, au milieu de ses deux petits musiciens en herbe, loin de ses propres préoccupations et contradictions. Loin aussi, provisoirement, de leurs éternelles disputes. Moment serein, idéal, qu'exprime parfaitement le mot danois *hyggeligt*, mélange d'agréable, de familier et de rassurant.

Sans le savoir, ils sont vraiment tombés à pic pour l'empêcher de faire une bêtise. S'ils savaient... Ivan frissonne. Il réalise d'un seul coup quel serait le vide de sa vie, si... Non. Pas question. Le jeu est trop dangereux, l'enjeu capital. Il ne faut pas laisser se développer une situation dont il ne serait plus le maître, une situation qui, à partir de presque rien, ne pourrait qu'évoluer vers la catastrophe. Comment a-t-il pu, tout à l'heure, laisser ce train de pensées négatives circuler librement? Cela ne lui ressemble pas. Pauvre Celia... Sa tendresse redouble à l'égard des enfants, en l'absence de

la principale destinataire. Il faut qu'il les protège. Il faut qu'il tienne le coup, qu'il se reprenne en main. Qu'il retrouve sa discipline habituelle. Qu'il fasse du sport pour s'épuiser le corps! Qu'il se mette en arrêt maladie. Et le reste du temps, composer. Deux semaines comme ça, et les fantômes auront disparu.

- J'ai faim, moi, grogne Simon.

- Maman dit que tu viennes manger, ajoute sa sœur, à qui le souvenir de leur mission vient de revenir. Et, Papaaa? Est-ce que je pourrais avoir un keyboard pour Noël?

Le téléphone sonne. Ivan se lève.

Julie bondit, décroche en premier. Puis, dédaigneuse, à son père:

- C'est pour toi.

Les enfants partent en cavalcade.

Le ton d'Ivan est bref, comme prêt à tous les ennuis - invitation intempestive, problème collégial, étudiant en détresse. A tout, sauf à ce qui l'attend.

La voix d'Eva, intimidée, un peu rieuse.

## XI.

- C'est ta fille?

- Oui, murmure-t-il étouffé par l'émotion, le cœur qui bat trop vite. Puis il ne trouve plus rien à dire. Tout lui paraît faux et déplacé.

- Elle a quel âge? continue la douce voix.

- Sept ans.

- Comment elle s'appelle?

- Julie. Et j'ai aussi un gamin qui va en avoir dix. Simon. Maintenant tu sais tout.

Un rire léger éclate à l'autre bout.

- Ça va? poursuit Ivan.

- Ça va, dit la voix, décidée. Je me demandais si on pourrait se voir ces jours-ci.

- Mmmh, fait Ivan dubitatif.

- Deux petites heures, dans l'après-midi? Demain? Ici?

- Demain, demain... mercredi? Ça doit pouvoir se faire.

- A deux heures?

- Trois.

Ivan se rend compte que sa voix sonne avec légèreté et indifférence, comme si rien n'avait d'importance. Ce qui l'étonne lui-même, et le remplit d'une vague admiration. Cela servirait aussi bien d'un côté que de l'autre, s'il était interrompu.

- A trois heures? D'accord. A demain, alors, dit la jolie voix.

- A demain, et il raccroche.

Le hasard l'a aidé, cette fois.

Il n'a eu qu'à attendre pour obtenir ce qu'il voulait.

Et il avait une voix normale au téléphone, et l'air de ne pas y tenir. C'était parfait, même s'il avait été interrompu. Il se serait dépêché de trouver un prétexte, concert, répétition, cours. Celia n'y aurait rien vu de suspect. Décidément, il est en progrès.

La joie qui l'envahit, elle, est on ne peut plus sincère. Comme si on lui avait enlevé un poids des épaules. Le sort en a décidé à son avantage! Il sautille dans l'escalier en descendant déjeuner. L'excuse de son retard n'est pas difficile à trouver: ses étudiants téléphonent si souvent pour une chose ou une autre! Des coups de fil comme ça, il en reçoit toutes les semaines. Et quant à demain, il trouvera bien quelque chose d'invérifiable. Un cours à remplacer, ou une réunion avec des personnes que Celia ne connaît pas.

En bas, il est reçu avec mauvaise humeur. A cause de son retard? Ou plus généralement de son absence, physique autant que mentale, ces jours-ci? En tout cas, il n'a aucune peine à détendre l'atmosphère à coups de plaisanteries qui finissent par faire rire Celia, tout en suscitant son étonnement. A-t-il gagné au loto? Non, mais il croit avoir trouvé quelque chose pour sa pièce. Un chemin, après avoir erré dans le noir toute la matinée. Genre de déclaration qui, il le sait, sera bien accueilli. Il peut parler de composition, de ses ennuis, de ses progrès. C'est le seul sujet sur lequel Celia le soutient toujours.

Et il a si peu de peine à mentir, qu'il en oublie que c'est un mensonge. Mais quoi! Tout juste temporaire, car dans l'humeur où il se trouve, il se sent capable de résoudre tous les problèmes du monde. Capable de foncer, de choisir, au lieu de retourner chaque question dix fois en regrettant les solutions qu'il vient d'écarter. Quant à ses scrupules de conscience, il n'en comprend même plus la raison.

De fait, jusqu'au rendez-vous du lendemain, il travaille vite et bien.

## XII.

*Une petite fille rentre de l'école.*

*Elle est seule ce jour-là, pourquoi? Où sont ses sœurs?*

*Il est midi.*

*Elle suit le chemin habituel, et se dépêche tant qu'elle peut, car elle a très envie de faire pipi, une envie grandissante, torturante, qui l'empêche presque de marcher.*

*Que les rues sont longues! Elle n'y arrivera jamais.*

*Sauf si... Oui! Avant sa rue, là, pas loin, il y a un immeuble avec une cour et un jardin. Peut-être, si personne ne passe...*

*Elle entre dans la cour, d'une démarche qui tient du tortillement et du galop. Enfin! Mais pas un coin où se cacher, pas un arbre derrière lequel s'abriter. Il n'y a, du côté gauche, qu'une légère déclivité, et une grille pour l'écoulement des eaux.*

*Tant pis! Trop tard pour reculer. Elle se place sur la grille, un pied de chaque côté... et se rend compte qu'elle est déjà en train de pisser. Le liquide tiède coule sur elle, le long de ses jambes et dans ses chaussettes, dans ses chaussures. Impuissante, elle contemple la catastrophe avec angoisse. Rien pour s'essuyer, bien sûr. Culotte, chaussettes trempées, ça va se voir, surtout par une belle journée comme celle-ci! Et elle est encore*

*loin de chez elle. Il va falloir rentrer en rasant les murs, prier qu'elle ne rencontre personne. Et une fois rentrée, se changer en cachette.*

*Quand elle lève les yeux... il y a quelqu'un.*

*Un homme, dans la cour; qui la regarde.*

*La surprise lui serre le ventre.*

*Elle ne peut ni s'arrêter de faire pipi, ni se déplacer. Elle n'a plus qu'à faire comme si de rien n'était, en espérant qu'il ne découvre pas le pot aux roses. Quelle chance qu'elle ne se soit pas accroupie, sa culotte aux genoux. Enfin, c'est bientôt fini.*

*Le type est là, immobile.*

*Il la regarde.*

*Silencieusement, il s'approche d'elle.*

*Puis il commence à fouiller dans son pantalon.*

*La fillette panique. Qu'est-ce qu'il veut? Pisser aussi? Mais pourquoi la regarde-t-il avec cette insistance?*

*Le type lui barre le chemin. Il tient son sexe dans sa main, et la regarde au fond des yeux.*

*Lentement, elle recule. Hypnotisée, elle ne peut plus s'enfuir. Elle ne peut que reculer.*

*Soudain elle trébuche, tombe à la renverse sur la terre molle. Le type s'écroule sur elle et l'écrase. Elle veut crier, impossible. Une main fouille dans sa culotte, une autre est plaquée sur sa bouche. Elle tape de toutes ses forces. Ces mains sales, ce corps puant la dégoûtent. Le visage de l'homme se rapproche, quelque chose d'énorme et de visqueux envahit sa bouche pendant que des doigts malaxent son sexe, lui causant une douleur inconnue. Enfin, le visage s'éloigne, elle peut respirer. Mais le corps se rabat sur elle, l'étouffant à nouveau. Un bâton donne des coups entre ses jambes, comme pour essayer d'y entrer. Ça fait mal, et elle ne comprend rien à ce qui lui arrive. Enfin les coups s'arrêtent, et du liquide coule sur ses cuisses, sur son ventre. Ça y est, il lui a pissé dessus. Son dégoût ne connaît plus de limites.*

*Le type se relève, reballe son sexe et disparaît.*

*Elle se rajuste, s'essuie tant bien que mal, et rentre à la maison en courant. Elle s'est changée discrètement, et n'a jamais raconté ce qui lui était arrivé.*

\*

\* \*

Au mur du fond, une peinture représentant deux oiseaux posés sur une branche, qui à partir du coin inférieur gauche s'élève avec élégance le long d'une, puis de deux diagonales à angle droit. Ainsi, les oiseaux occupent chacun une moitié de tableau et présentent leurs profils, becs tendant vers le milieu, queues formant arabesque. Imaginaires, stylisés, fins et beaux. Le trait est sobre, les couleurs rouge, vert, bleu sur fond crème. Ça évoque à la fois les miniatures persanes et les paysages japonais.

A droite, sur le mur d'en face, une tapisserie dans les bruns, gris et or, peut-être ancienne. Au milieu et dans chaque coin, un signe hébreu, lettre ou mot. Ça impressionne, chargé comme ça en a l'air d'histoire et de signification. Mais si on ignore à quoi ça sert, on peut toujours en apprécier l'esthétique.

Le divan en coin, contre le mur gauche, l'appui-tête en face du tableau aux oiseaux. C'est donc inévitablement celui qu'on regarde, qu'on le veuille ou non, lorsqu'on est étendu. La tapisserie est moins facile à contempler, à moins de garder la tête tournée vers la droite, ce que Celia fait rarement - elle préfère l'autre côté, contre le mur. D'ailleurs sa position ne change guère: comme elle s'allonge elle demeure, jusqu'à la fin des trente minutes.

Pour le reste, les murs sont blancs, avec des bandes pourpres à certains endroits, recouverts de ce qui paraît être de la toile de jute peinte, ou du papier peint à trame. Les meubles sont anciens, souvent chinois. Rien ne lui semble laid, ni gênant. Tout s'harmonise avec le mystère du lieu, avec son secret, son caractère *à part* - coupé du reste du monde.

Celia ne s'y réfère jamais ouvertement. D'ailleurs, en général, elle ne s'y réfère pas du tout. Une des étrangetés du lieu est qu'il est silencieux, et pourtant consacré à la parole. Une autre, c'est que les règles n'y sont pas explicites. Ainsi, comment nommer le maître de maison? Au début, elle a dit "docteur". Et s'est attirée une réflexion sur le sens de cette appellation: médicalisation du psychisme, transformation de la cliente en patiente... Ce qui l'a vexée, tout en confirmant son impression que le lieu devait rester innommé. Car comment continuer à dire "monsieur" à celui à qui l'on vient deux fois par semaine exposer ses fantasmes les plus secrets, ses actes les plus inavouables? Au bout de cinq ans, le "monsieur" vous connaît comme le fond de sa poche. Votre paysage intérieur lui est désagréablement familier. Alors il lui paraissait, à elle, que "docteur" ferait aussi bien l'affaire. Après tout, il n'y a pas que des docteurs en médecine du corps...

Mais à la suite de cet épisode, elle a évité de le nommer. Et Dieu merci, elle n'y a jamais été obligée. Bonjour, au revoir.

Qu'est-elle allée livrer au monsieur, deux fois par semaine pendant cinq ans, en plus d'une somme d'argent appréciable qui aurait pu lui servir, si elle avait su en jouir, à vivre un peu moins à l'étroit?

Beaucoup de paroles, et beaucoup de silence. Car, un peu curieusement d'ailleurs, l'argent peut aussi cautionner le silence. Si elle n'avait pas payé, elle se serait sentie obligée, à chaque séance, de donner quelque chose au monsieur. Mais comme il recevait déjà de l'argent, elle s'accordait le droit de conserver certaines informations pour elle, de les réserver pour plus tard peut-être, quand elle serait prête, ou pour jamais.

Le "viol" de son enfance a fait l'objet, le jour où elle l'a enfin craché, d'une étude aussi attentive qu'approfondie. La confusion opérée dans sa tête de fillette, son évidente ignorance des paramètres élémentaires de la vie sexuelle, le vu-pas vu, caché-découvert, et le baiser forcé, ont tenu un certain rôle, par la suite, dans les échanges entre elle et le monsieur. Mais aussi la honte, le sentiment de sa propre responsabilité, et l'impossibilité absolue, alors comme plus tard, de l'avouer à ses parents.

Dans cette période, d'autres éléments lui sont venus à l'esprit: visions fugitives, souvenirs?... sensations désagréables qu'elle s'est empressée de remettre à leur place, c'est-à-dire dans l'oubli. Au lieu, elle a parlé de la répression en Argentine, de son statut d'étrangère, de son rapport à la musique, de ses problèmes de voix. D'Angel, qu'elle venait de rencontrer. Et Dieu sait qu'il y en avait à dire là dessus.

En cinq ans cependant, il est difficile de s'échapper longtemps. Même les impressions les mieux cachées remontent à la surface, à un moment ou à un autre, sournoisement appelés par un mot, une image ou un rêve. C'est ainsi qu'elle s'est persuadée peu à peu que le viol incomplet de son enfance n'était que le paravent qui en dissimulait un autre. Ainsi qu'elle a approché des fantômes surgis des profondeurs les plus lointaines, les plus sombres de son enfance: sentiment d'impuissance - allongée sur le dos comme à présent sur ce divan, immobilisée par une obligation tacite -, rage allant jusqu'à la haine, désir de tuer, dégoût... culpabilité... et surtout, ô abomination! plaisir insidieux, malgré tout, de ce qu'on lui faisait, caresses, attouchements et baisers qu'elle n'aurait jamais dû recevoir...

Mais qui était "on"?

Un homme! un homme! Lequel?

Pas sûr, dit la voix derrière elle. Ce pouvait être votre mère.

Le choc l'a laissée silencieuse pendant plusieurs séances.  
C'était au mois de juillet. Les vacances sont arrivées, et leur bienheureuse interruption.

En septembre, elle a rappelé pour prendre rendez-vous.  
Une voix de femme lui a répondu: Monsieur L. est mort.

### XIII.

Noël approche. Décembre est boueux et glacé, avec un vent qui pénètre dans tous les interstices des vêtements, col et manches. L'obscurité règne comme une nuit éternelle. Si encore il neigeait... Celia n'a touché la neige qu'à son arrivée en France, le premier hiver. En 77. Elle avait dix-neuf ans.

Elle est couchée dans son lit, à Gentofte, et tente de se rappeler. Comment était-ce, dix-neuf ans? Le plus bel âge de la vie?

Ce dont elle se souvient, c'est la terreur, l'angoisse, l'enfermement. La schizophrénie. Plus tard seulement, ça a commencé à s'arranger. Avec la sécurité retrouvée, l'assurance de ne pas être espionnée, arrêtée - et tout ce qui s'ensuit. Après l'arrivée en France, après les années chez le monsieur, et des séances de thérapie en tous genres. Des années pour perdre l'habitude de jeter des coups d'œil derrière elle, de se méfier de tout le monde, de mentir. Et bien d'autres années encore avant de parvenir à se refaire des amis.

Après le 25 mars 1976, comme des milliers d'autres, elle a vécu dans la clandestinité - changeant de domicile, se terrant, laissant des messages çà et là à ses parents affolés qui refusaient de croire à la réalité des horreurs

qu'on commençait à se murmurer, de bouche à oreille, entre voisins ou amis: les jeunes "disparaissaient", la police venait les chercher, les embarquait dans une voiture, et on n'en avait plus jamais de nouvelles. Pas de prison où leur rendre visite, pas d'accusation contre laquelle les défendre, ni de procès. Envolés, volatilisés. Etaient-ils tous morts, ou déportés dans des camps? On parlait de brutalités, de tortures, comme au Chili trois ans plus tôt.

Mais plus que tout, on était seul, seul avec son angoisse. On avait peur des autres - qu'ils vous trahissent -, peur pour eux - les faire tomber, par imprudence, un coup de fil, une visite. On ne savait pas si on était filé, ou le téléphone sur écoutes. On s'en rendait compte trop tard. Ils venaient vous cueillir, et vous emmenaient dans des endroits d'où personne ne revenait, où ils vous faisaient subir des choses inhumaines... Mieux valait crever tout de suite, que de risquer de "donner" les copains.

Celia, comme tous les autres, s'était demandé comment elle réagirait sous la torture. Elle se croyait assez forte, mais... Combien de fois pourrait-elle résister? Deux, trois, dix? Le pire devait être la répétition. L'impression qu'il n'y avait pas de limites, ni dans le temps ni dans l'horreur, qu'ils pouvaient tout se permettre, et que cet acharnement finirait bien par avoir raison de sa résistance: *que ça s'arrête!* Et aussi: *Pourquoi moi plutôt qu'un autre?*

Alors elle s'exerçait à se fortifier l'âme, à ne pas se laisser envahir par l'angoisse. Elle s'inventait des trucs, de faux noms, et les apprenait par cœur. *Quand tu es réduite à l'impuissance, la seule force qui te reste est celle de l'esprit. Ta résistance. A l'instant où tu la perds, tu as tout perdu.*

Des noms, elle aurait pu en donner, Celia. Ceux des copains des mouvements estudiantins de gauche liés à l'ERP, dont elle s'était rapprochée, ce qui avait provoqué plusieurs esclandres familiaux et avait été la cause de son départ de la maison. Rien de bien grave d'ailleurs, car elle n'avait fait que sympathiser, hésitant à s'engager plus avant, et qu'au fond elle savait que ses parents criaient davantage parce qu'ils craignaient pour elle que par suite d'un désaccord idéologique profond. Pour son père, vieux communiste frustré, mais pacifiste, le collectivisme demeurait idéal. Sa mère aimait ou rejetait pour des raisons incompréhensibles, mais qu'y avait-il de logique dans tout ce petit bout de femme-là? De ses sœurs, l'aînée était plus prudente, raisonnable; la cadette trop jeune. Quant à elle... elle flirtait. Écoutait, discutait beaucoup. Attendait le déclic pour se donner tout entière. Peut-être, en l'absence de coup d'Etat, ne se serait-elle jamais engagée. Mais le contraire pouvait être aussi vrai. Le fait est que le coup

d'Etat avait eu lieu, et que les relations de Celia envers la guérilla n'avaient pas atteint un stade si avancé que tout effort pour échapper à l'inquisition aurait été inutile.

Au moment du putsch, elle partageait donc une chambre avec une copine de fac appelée Daniela, et venait de commencer ses études de musique. Ni elle ni Daniela n'y croyaient vraiment. La répression? Envers les chefs, oui, les grosses têtes, mais pas le menu fretin... Après quelques jours, elles avaient dû déchanter: des noms couraient, d'étudiants disparus, enlevés par l'armée, des gens comme vous et moi, impliqués dans les mouvements gauchistes. Les deux filles prirent peur, se séparèrent.

Alors commencèrent pour Celia plusieurs mois de cache-cache avec les autorités. De temps en temps, elle revenait chez ses parents, y restait un moment, puis filait à nouveau. Et le cercle se resserrait: le groupe des copains se dispersait, diminué, le contact rendu presque impossible; exilés, ou arrêtés.

Jusqu'au jour où Juan vint la voir.

Juan, le *novio* de Daniela.

Froid, distant, peu loquace, il n'avait jamais fait très attention à elle. Elle le trouvait plaisant, pourtant. Elle avait rêvé, fait les yeux doux, naïvement, sans intention réelle. Il l'avait ignorée. Puis il avait disparu dans le sillage de Daniela.

Et le voilà qui réapparaissait, planté devant sa porte.

Silencieux. Avec un message de Daniela.

Ils avaient parlé, par dessus deux cafés. Il avait décrit la situation de Daniela, l'endroit où elle vivait. Demandé des nouvelles. Ils avaient échangé des informations, fait le point des rumeurs.

Il parlait peu, par à coups, comme les timides. Evitait son regard, la fixant dès que le danger était passé.

Il avait insisté sur la solitude de Celia qui, un peu complaisamment peut-être, avoua qu'elle n'avait pas de *novio*. Dans la situation où elle vivait, ça faisait même longtemps. Alors il s'était proposé, lui, abruptement. Il pourrait l'aider, transmettre des messages, lui trouver une autre piaule. Puis il l'avait embrassée, avec la même insensibilité qu'il mettait à tout ce qu'il faisait. Elle s'était laissée faire. Il l'avait sommairement déshabillée.

Elle s'était retrouvée sur le lit, couchée sous lui; et il l'écrasait un peu, lui rentrait épaules et genoux dans le corps, et il ne la caressait pas, comme si elle avait une maladie, sauf, à un moment, une sorte de malaxage de son

sexe qui lui avait fait très mal, heureusement ça avait été bref, mais elle n'avait rien dit, d'ailleurs il était trop tard pour dire non, et puis elle ne savait pas, ni comment, ni rien.

Il avait encore l'air de se protéger d'elle.

Il avait donné des coups de boutoir, farfouillé pour trouver l'entrée. Elle avait dû l'aider. En elle, il avait commencé à bouger, respirant plus vite, avec une espèce de ahanement, la serrant trop fort sans pour autant perdre son insensibilité, c'était ça le plus curieux, comment pouvait-il se plaquer ainsi tout en la maintenant à distance, et elle avait eu mal, comme si on lui avait frotté l'intérieur avec du papier de verre, puis donné des coups de pied dans le ventre. Et enfin, dans un ahanement plus fort que les autres, il était resté tranquille. Puis il s'était rejeté sur le dos, contemplant le plafond, sans un mot, la laissant mouillée, déconcertée, soulagée que ce soit fini si vite.

La seule chose dont elle pouvait se réjouir: ne plus être vierge.

Le même soir, elle rentra chez ses parents. Son père lui annonça qu'ils avaient réuni l'argent de son billet. Elle ne put rien dire, même pas merci. Trois jours après, elle s'envolait pour Paris.

Plus tard, des Juan, il y en a eu, moins dérisoires que le premier, mais guère moins désagréables.

Et tous ces Juan, elle n'en a jamais parlé, à personne, pas même au monsieur, cherchant à leur place des événements fantomatiques, mais non moins réels... des souvenirs qui encombraient sa mémoire de leur fausse provenance... trop connus, sauf que ce n'étaient pas les siens! Car d'une certaine façon, ce qu'elle aurait préféré pouvoir raconter, c'était: *Ils ont ouvert la porte à coups de pied. Ils étaient deux. Les coups, les cris, les injures. Ils posaient sans cesse les mêmes questions: tu connais Untel? Où ils sont, tes copains? D'un coup je ne vois plus rien, un sac en plastique sur la tête, j'étouffe, et ils me serrent le cou, le sous-marin sec, comme ils disent. Panique, angoisse viscérale. Puis le trou noir, je meurs. Encore et encore. Puis au bout d'un certain temps, ils me jettent sur le lit, m'arrachent mes vêtements. Ils m'attachent, et là... ils m'ont violée, l'un après l'autre, sans cesser de m'injurier et de m'étrangler. J'étais à moitié évanouie. Puis ils ont recommencé à me taper dessus, ils ont allumé une cigarette pour l'éteindre sur mon bras. Un coup de fil les a interrompus. Ils ont fini par partir en criant: on aura la peau de toutes les salopes communistes de ton espèce!*

Et rien de tout cela n'aurait été exagéré, ni même inventé. Ni masochiste, ni pervers... Ça aurait parfaitement pu lui arriver, et bien pire encore. C'était simplement arrivé à d'autres qu'à elle, voilà tout. A d'autres qui, parfois, avaient réussi à s'en sortir. A beaucoup d'autres qui y avaient laissé leur peau. D'autres en avaient porté, en portaient encore les marques, tandis qu'elle, n'ayant subi que Juan, prenait l'avion pour se mettre à l'abri dans le monde normal, civilisé, où le droit prévaut sur la force. Où l'on respecte ses adversaires. Où l'on ne précipite pas à la mer, du haut d'un avion en vol, ceux qui croient en un monde meilleur.

Nommer ce qui régit Celia, depuis lors... ?  
Il faudrait parler de honte.

#### XIV.

Bientôt Noël.

De la pluie, mais pas de neige. Cela fait trois ans qu'il n'a pas fait vraiment froid.

Simon et Julie ne savent même pas faire de patin à glace, à cause des hivers trop doux. Alors que quand Ivan était petit, on pouvait patiner sur le lac de Gentofte, derrière la maison de ses parents. Toute la famille faisait du patin à glace en hiver (sauf son père, toujours absent. Et quand il était là... assis sur un banc, les yeux vides, en silence).

Quand Ivan était petit, il était fasciné par le bruit presque imperceptible de la neige qui tombe. Il devinait immédiatement, sans regarder au dehors. Les sons habituels disparaissaient, engloutis par cette espèce d'étouffoir qui, lui-même, produisait un très léger bruissement. Alors il allait à la fenêtre, et se perdait dans la contemplation. Ecrasement des flocons sur la vitre. Neige, gouttelette, rigole. Pas deux flocons pareils. Sa fascination tenait à la beauté, et à la brièveté.

En musique, c'est un peu la même chose. La beauté est brève. Elle se transforme, et s'achève. On peut rejouer, reproduire. Mais on ne peut arrêter le temps. L'expérience est brève, et l'œuvre, à la différence du livre ou du tableau, abstraite. Dépendant de l'interprétation, la musique est donc aussi instable. C'est ce qui rend le rôle du compositeur si ardu: fixer ce qui ne peut l'être, imaginer dans sa tête ce flux bref dont, au mieux, éclora la beauté.

En ce qui concerne le flux qui l'occupe en ce moment, celui de sa "Neuvième", il a presque l'air de couler tout seul. Il faut dire qu'Ivan en est au point qu'il considère lui-même comme le meilleur du poème, celui où les cygnes "ivres de baisers" plongent la tête "dans les eaux sobres et sacrées". Deux vers qui ne sont peut-être pas ses préférés, mais dont il sait pouvoir tirer un parti considérable. D'une façon ou d'une autre, la musique sort de lui comme un débordement et, ce qui ne gâche rien, il a l'intime conviction que le résultat est bon. Depuis plusieurs jours, il se promène avec un sentiment de satisfaction intense, profond, logé au niveau du diaphragme. Comme s'il communiquait avec le monde entier, et la divinité en chaque être vivant. Comme si la beauté de la Nature avait consenti à descendre en lui et à se laisser exprimer par des sons, comme s'il était enfin, par une sorte de miracle d'équilibre, parvenu au sommet de sa propre *Einbildungskraft*, de sa faculté de donner une forme!

L'inspiration, sur ce point précis, ne lui fait pas défaut non plus. Ivan n'a aucune peine à se sentir lui-même "ivre de baisers", plongeant la tête dans des eaux sacrées. Car s'il y a quelque chose dont il est ivre, c'est d'Eva et de ses baisers, de son corps et de ses caresses. Il est ivre du son de sa voix, de la couleur de ses yeux. En deux mois, ils sont tous deux parvenus à un degré de passion tel, que le monde d'Ivan s'en trouve tout chamboulé. Depuis la timide première fois, ils ont appris à se reconnaître. A laisser tomber les rôles. A se pousser dans leurs retranchements. A se défier, et à en tirer davantage de plaisir. Ils vont de l'avant, en profondeur. Se découvrent de plus en plus. N'ont pas encore atteint la limite, mais ce miracle d'équilibre entre l'attention et l'exigence. Avec elle, Ivan est un autre homme. Un homme qui prend, donne, fait attendre et révèle. Un homme qui, en elle, s'arroge le droit d'y être.

Il est ivre de son abandon à elle, de sa façon de le désirer, lui, ouvertement, directement. Ivre de cette jouissance qu'il sait provoquer, de ses gémissements, de sa bouche grande ouverte, de ses gestes affolés, aveugles, triturant et palpant. Avec lui, dans l'amour, elle est tout entière envahie. Pas de doute là dessus. Quant au reste... ils l'enferment hors de la chambre d'Eva, leur lieu d'élection. Le reste: Celia, les enfants, sa vie avec eux; le quotidien, le Conservatoire; l'impossible avenir de leur relation. Car avec le temps, et malgré l'habitude, leur relation ne devient pas moins impossible. Par contre, elle leur devient toujours plus indispensable. Ivan est un homme debout sur une corde raide au dessus d'un précipice. Au point où il en est, il ne peut ni reculer, ni rester sur place. Il ne peut

qu'avancer au jour le jour, les yeux ouverts sur ce qu'il ne voit pas. Et se féliciter de ne pas - encore - être tombé.

Quant au Conservatoire... Ce sont à nouveau les vacances, de Noël cette fois-ci. Heureusement, car ces deux derniers mois, depuis octobre, ont été un véritable supplice. Il voyait Eva presque tous les jours... en passant seulement. Un *hej!* lointain, rapide. Laisser glisser le regard. Affecter l'indifférence. Ne pas avoir le temps. Bien sûr, ces contacts épisodiques aidaient à supporter la frustration, mais... Quand on ne se rencontre que de cette façon, la tentation est grande de s'isoler derrière une porte et de s'embrasser à en perdre le souffle, en sachant que n'importe quoi, n'importe qui peut arriver...

Ivan tremble que leur secret soit découvert. Non seulement sa vie privée en serait ravagée, mais sa position au Conservatoire en souffrirait. Dans six mois, Eva passera ses examens: Ivan fera partie du jury, et se sentira fort mal à l'aise. Sans compter l'effet qu'une révélation de ce genre, dans ce pays puritain, produirait sur ses collègues. L'estime dont il jouit fondrait comme neige au soleil, le respect des étudiants aussi. Sa carrière en resterait marquée... Non! Les vacances ont cet avantage qu'elles clarifient la situation, tout en réduisant le danger: le monde de Celia (90 %) - celui où il se trouve - séparé du monde d'Eva (10%) - celui où il se rend, trois-quatre fois par semaine, respirer sa bouffée d'air frais. Le sas: promenade à bicyclette (vingt minutes aller, autant retour). Le prétexte en est tout trouvé, quand on compose du matin au soir. Se dégourdir les jambes, tout seul, car il a besoin de réfléchir. De réentendre des sons, des couleurs. D'évaluer, de corriger des proportions. Dans sa pièce en effet, il est parvenu au stade où il aperçoit l'arrivée, là-bas, tout au bout de la dernière longueur. Celia le sait. Elle le laisse donc tranquille, par une sorte d'accord tacite. Il faut lui rendre cette justice: elle le laisse travailler. Tout en lui faisant la gueule.

Il faut dire que l'amour avec Eva n'a rien arrangé à l'amour avec Celia. Eva, sans le savoir, a pris ce qui n'était pas mort, qu'elle a fait fleurir. A Celia restent la gêne, l'indifférence, l'énervement. Le quotidien dans sa banale absurdité, sans l'eau, le terreau qui nourrissent. Le point zéro est atteint: ils ne se touchent ni ne se parlent. Communiquent par bouts de papier, ou par enfants interposés. Même leurs regards s'évitent. Ils fuient autant l'un que l'autre, mais vers quoi? La situation les porte. Au fond, ils ne savent pas ce qu'ils veulent. Ne rien changer, peut-être, ou tout à la fois. Etre ensemble d'une certaine façon, séparés d'une autre. La personne sans le sexe, la présence sans la contrainte... Quant aux enfants, ils réagissent:

Simon en s'isolant, Julie en s'accrochant. Mais tous deux réclament, avec pour résultat (Ivan l'entend d'en haut) de faire crier leur mère.

Alors, pourquoi ne pas parler? Dévoiler le secret, avant qu'il ne soit découvert? Une révélation dûe au hasard ne ferait qu'aggraver les choses. Pour le coup, Celia aurait toutes les raisons de se sentir bafouée. Tandis que s'il avoue, et tente un aménagement... Ça prouverait, au moins, qu'elle compte encore un peu pour lui.

Le problème, c'est qu'à l'instant où il ouvrirait la bouche, il ne serait plus maître de rien. Jusqu'à présent, il tient les fils bien en main, évitant tout contact entre les deux. Si Celia connaissait l'existence d'Eva, sa bouffée d'air serait polluée.

Réparer, alors? Se taire, et faire le nécessaire pour reconquérir Celia? (S'excuser, offrir des fleurs, feindre une ardeur qu'il n'éprouve plus... Reprendre sa vieille idée de week-end à deux...) Mais qu'éprouve-t-il, en réalité? Il ne sait plus. Il ne serait pas mal avec Celia, s'il y avait place pour Eva, et qu'ils se parlent à nouveau. D'une certaine façon, il a besoin des deux, du quotidien d'un côté, de la passion de l'autre. Le quotidien pourrait-il jamais l'accepter? Et la passion?

Ivan retourne à son papier réglé. Il ne voit pas de solution, que se taire et continuer. D'ailleurs, tant qu'il n'aura pas fini sa "Neuvième", il n'y verra pas clair. Autant tenir le coup quelques semaines de plus, en profiter encore un peu - jusqu'à la double barre. Ensuite (si le piège ne s'est pas refermé d'ici là), il sera toujours temps d'aviser.

## XV.

Tout a commencé si innocemment.

Ça a été une belle journée d'hiver, ensoleillée, piquante. Le froid est arrivé soudain, après Nouvel An, et avec lui la neige. Les enfants, ravis et

excités, ont joué à n'en plus finir. Par dessus, il a un peu gelé - rendant le sol glissant, dangereux même, mais très beau. La neige étincelle.

Celia, remise de bonne humeur, a organisé une bataille de boules de neige avec les enfants. Elle y aurait même engagé Ivan, mais il était parti... chez son éditeur, puisqu'il a fini sa pièce! Finie!!! Il vient juste de l'achever, et c'est déjà comme si on lui enlevait, à elle, un poids des épaules.

Enfin, ils vont pouvoir reprendre une vie normale. Recommencer à se parler. Les enfants vont retrouver un père, au lieu de ce fantôme. Ivan va perdre ce regard absent, comme si des notes avaient remplacé ses yeux, et cette surdité rebelle à tout ce qui n'est pas musique. Oublier l'insomnie et la fatigue, l'énervement, l'impatience du père et du mari. Elle va recommencer à exister, elle, pour lui.

D'ailleurs, en rentrant, il avait même fait les courses, des courses de luxe, pour célébrer son retour au monde des mortels. Pour elle, il y avait un bouquet de roses. C'est lui qui a fait la cuisine, ce soir-là, et ils se sont régalez (Ivan compose ses plats comme ses pièces: inventivité, sens des proportions et mariages insolites; dosage subtil des goûts. Sans ménager l'huile de coude). Du coup, les enfants n'ont plus lâché leur père, qui a eu toutes les peines du monde à les convaincre d'aller se coucher après six parties de jeu des familles.

Bref, Celia et lui se parlent à nouveau, se frôlent et même se touchent. Timidement, mais de plus en plus. Curieux qu'il faille si peu de chose pour tout changer: un regard, un geste, une intention aimable... Alors finalement, ce n'était peut-être pas si grave que ça. Trois mois d'irritation et de dépression, qui, une semaine avant, semblaient décisifs à Celia, sont en train de s'envoler sur quelques bonnes paroles.

Ce n'est que le soir dans leur lit qu'ils ont vraiment pu se parler. Ivan, sur le dos, les mains croisées sous la nuque, contemplait le plafond. Celia s'interrogeait: faire un geste? Elle n'avait pas très envie, mais s'il fallait se raccomoder, c'était le moment ou jamais. Alors elle a posé des questions sur sa pièce. Qui était le chef de chœurs? Est-ce qu'il y avait des solos? Quelques uns, oui. Par exemple au début de la deuxième strophe, après le lancinant "Weh mir, wo nehm ich":

"...wenn

Es Winter ist, die Blumen, und wo

Den Sonnenschein,

Und Schatten der Erde?"

Le reste, il l'avait plutôt traité comme une voix collective. Qui chanterait les solos? Il lui cite le nom d'une mezzo. A-t-il pensé à elle en composant? Ivan, agacé, soupire. Pourquoi? Celia aurait-elle voulu...? On ne recrute pas pour trois petits solos. On choisit la meilleure voix du chœur.

- Bien sûr, bien sûr. D'ailleurs je ne suis pas mezzo... Je voulais juste savoir si tu avais composé pour sa voix.

- Oui, j'ai pensé à elle.

Celia se tait, laisse la phrase résonner entre eux.

- Tu es jalouse?

Le ton est légèrement agressif. On dirait qu'il veut provoquer une dispute, ce qui ne lui ressemble pas. Celia met du temps à répondre. Elle ne veut pas de tension, pas de discussion. Rien qui détruise cette belle journée où enfin, lui semble-t-il, quelque chose de positif a fait pencher la balance.

- Non, dit-elle enfin, plus blessée qu'elle ne l'aurait voulu. Puis elle se reprend tout de suite, en riant: j'aurais des raisons?

Elle caresse doucement la poitrine d'Ivan, large, forte et poilue comme celle d'un bûcheron. Elle est décidée à tout prendre du bon côté. S'il réfléchit tant avant de répondre, c'est sûrement qu'il a fantasmé sur cette fille, cette mezzo, et qu'il veut être sincère. Elle découvre, dans ce silence interminable, qu'elle a envie de lui, là, tout de suite. Comme si l'absence de son désir envers elle laissait de la place au sien, qu'elle pût s'ouvrir au lieu de se défendre. Une éternité de temps qu'ils n'ont pas fait l'amour, qu'ils se sont détournés l'un de l'autre. Et cette large poitrine broussailleuse... elle caresse de plus en plus chaleureusement, embrasse, mordille. Qu'importe la réponse après tout, puisque c'est elle-même qui est là, à côté de lui, et non une autre.

- Oui, dit-il enfin.

Elle se dresse sur un coude, le sourire aux lèvres.

- Ben t'en fais une tête! C'est pas si grave que ça!

Après quelques secondes elle ajoute d'un ton léger, pianotant sur la poitrine velue:

- Moi, tu sais, que tu aies une aventure... je ne considérerais pas ça comme la fin du monde... Après tout ça arrive à tellement de gens... Tant que t'as pas envie de divorcer...

- Ce n'est pas une aventure.

Ivan parle à voix basse, par saccades. Il ajoute:

- Pas la mezzo non plus.

- ... Qui alors?... Je la connais?... Une chanteuse?

- Non.

- Musicienne?

Ivan fait non de la tête. Il ne dira rien.

- C'est plus sérieux?

Silence.

- Ça fait longtemps?

- Un moment.

- C'est-à-dire?

- Quelques mois.

Nouveau silence. Celia se recouche, tente de prendre la mesure de l'évènement. D'une certaine façon, elle lui est reconnaissante de son air catastrophé. S'il n'attachait d'importance ni à elle ni aux enfants, il n'aurait pas cet air-là. Plutôt bon signe, mais jusqu'à quel point s'y fier?

- Et... qu'est-ce que tu as l'intention de faire?

- Je ne sais pas. J'ai envie d'être avec elle.

A présent, c'est Celia qui gît sur le dos, et contemple le plafond dans l'obscurité. Ils sont là tous les deux, couchés côte à côte en silence. Entre eux, il n'y a pas vingt centimètres de drap, mais un gouffre. Voilà ce que les mots d'Ivan viennent d'ouvrir. S'il avait dit *c'est physique*, ou *elle a de belles jambes!* C'était compréhensible. Celia, elle, n'a jamais eu de belles jambes. La réflexion de Kate, lors de leur dernière rencontre, le lui a douloureusement rappelé. Malgré la blessure, elle aurait admis. Un jour ou l'autre, on cède à la tentation de caresser de belles jambes. Ou n'importe quoi du même genre. Mais là...

Cet homme est amoureux d'une autre. Cet homme qu'elle croyait connaître révèle des zones d'ombre insoupçonnées. Ce qu'elle a vu en film, lu dans les romans, entendu arriver à d'autres est en train de lui arriver à elle. Comme si, soudain, on venait de l'accepter dans un cercle restreint, une hiérarchie supérieure à celle dans laquelle elle a vécu jusque là en toute inconscience. Membre du club des femmes dont le mari a une maîtresse. Comme de passer les trente ou les quarante ans. Une étape, quoi. Un élargissement de la conscience. Mais cette façon de lui en faire part, sans accusation ni amertume... de lui en faire la confiance, comme à une amie... Il lui fait confiance, c'est clair. Il ne lui en veut pas. Par contre, il est perdu, sans doute. Il ne sait plus où il en est. Il prend la température, sans savoir s'il va se jeter à l'eau ou s'enfuir à toutes jambes. Il a besoin d'un soutien. Comme s'il lui disait: *je suis malade, aide-moi*. Alors ce n'est pas le moment de l'enfoncer encore plus. Mais celui, par contre, de saisir la perche qu'il lui tend.

Celia se tourne à nouveau vers Ivan. En silence, elle met sa main tout contre son torse, sous l'aisselle, comme un chaton blotti contre le grand corps chaud. Elle est si bien, là... Elle jurerait qu'Ivan se détend aussi. Il a dû avoir peur. Il faut lui montrer qu'elle accepte, qu'elle ne lui en veut pas, qu'elle lui est même reconnaissante de sa sincérité. Plus tard ils parleront. Pour l'instant, le geste suffit. Elle ferme les yeux et, quelques minutes plus tard, elle dort profondément.

## XVI.

Le lendemain? Ah, le lendemain est beaucoup moins facile.

Il ressemble à un lendemain de cuite: l'ivresse passée, reste la migraine.

Pour Celia, la journée passe en tâches précipitées: services à l'église, cours à donner (elle enseigne l'espagnol dans une école), enfants à chercher, foot de Simon, courses à faire, repas.

Elle n'a ni le temps ni l'envie de penser à Ivan. La conversation d'hier au soir lui a laissé un malaise. En rentrant, une idée lui traverse fugitivement l'esprit: *s'il était parti?* Haussement d'épaules. Elle peut se débrouiller sans lui.

Mais il est là, un peu gêné, réservé, avec de soudains gestes de tendresse qu'elle évite sans ostentation.

Ce n'est qu'après le dîner, une fois les enfants couchés, dans la cuisine par dessus la vaisselle, que l'entretien reprend.

- Ça va? demande-t-il dans son dos.

- ... Ça pourrait aller mieux.

La fin de la phrase s'accompagne d'un petit rire faux auquel il se joint.

- Et toi?

- Pareil.

Silence.

- Je pense à elle tout le temps. J'en rêve.

Même le dos tourné, ça fait mal. Il se soulage comme si, dans leur conflit, elle était neutre.

Elle cherche sans la trouver une réplique satisfaisante, tandis que les mots font leur chemin en elle, écorchant tout sur leur passage.

- Ça m'a étonné, continue-t-il du même ton bas, ce que tu as dit hier soir... Tu accepterais que j'aie une maîtresse, pourvu qu'on ne divorce pas?

Alors voilà. La seule chose qui l'intéresse, lui, c'est son bien-être personnel. Il ne voit pas plus loin que le bout de son nez, ou de son sexe. Il met les pieds dans le plat, et ne songe pas un instant à les en retirer, encore moins à s'inquiéter des dégâts.

Elle réfléchit, irritée, reprise par le malaise qui l'a poursuivie toute la journée. Puis enfin, un peu sèchement:

- Je ne sais pas. Je ne sais plus.

Le silence retombe. Ivan dit:

- Je ne veux pas divorcer.

Elle s'accroche à cette déclaration.

- Moi non plus.

- Tu pourrais vivre avec moi, tout en sachant que je pense à une autre?

- Si tu l'aimes... je ne sais pas.

- J'ai pensé qu'on pourrait, toi et moi... se prendre quelques jours ensemble, un week-end, sans les enfants. Partir, se reposer, discuter.

Celia ne dit rien. Puis, comme si elle n'avait pas entendu :

- Comment elle est? jeune et belle?

L'ironie le braque.

- Oui. Et elle veut bien de moi.

- Moi aussi, je veux bien de toi.

Il élève la voix.

- Toi, tu veux bien de moi, mais sans sexe. (Son ton est dur). Tu n'as jamais envie. Une fois par mois au plus.

Les mots résonnent dans le silence.

- ... Avec elle, je me sens un homme.

- Alors qu'est-ce que tu veux de moi? explose Celia soulevée par un brusque raz-de-marée. Rester marié pour que je te fasse la bouffe, et que je te lave tes chaussettes? Que je m'occupe de tes enfants? Elle sait pas faire la bouffe, ta pute?

Une gifle retentissante lui fait quasiment tourner la tête sur les épaules. Stupéfiés, ils se regardent tous les deux, Celia la main sur sa joue. C'est la première fois qu'il la frappe, et il y a été de bon cœur. Alors elle pousse un rugissement et se jette sur lui, tapant de toutes ses forces, au hasard, sur

tout ce grand corps large et fort, avec une rage inconnue qui déborde d'elle-même, dix ans de frustration, et le mal qu'il lui a fait, l'atteindre, le tuer, elle ne se contrôle plus, à coups de pied dès qu'il lui immobilise les bras, à coups de tête quand il lui enserre les jambes entre les siennes, continuant de l'injurier quand il presse sa tête contre sa poitrine, mordant tandis qu'il répète *excuse-moi, c'est fini... pardonne-moi*. Prisonnière de tout ce grand corps, impuissante, peu à peu la rage laisse place aux larmes, elle dit toujours: *salaud*, mais elle le hoquette à présent, dans un océan de désespoir, la débâcle, elle pleure tous les échecs de sa vie, une douleur inconnue rentrée depuis l'enfance... Ivan la tient toujours serrée contre lui, mais il la berce, lui caresse les cheveux. Elle s'accroche à lui comme à une bouée de sauvetage, il n'a pas l'air de la repousser, alors elle le serre elle aussi, caresse son dos, son torse, sa joue barbue, leurs visages se cherchent, et ils s'embrassent précipitamment, presque violemment, et ils finissent par faire l'amour là, debout, dans la cuisine, sans retenue, mal commodément mais avec une satisfaction intense, comme ça ne leur est pas arrivé depuis une éternité ensemble.

Quand ils ont fini, que Celia s'est remise sur ses pieds et qu'ils rajustent leurs vêtements: à la porte, l'éclair d'une frimousse réprobatrice - Julie, qui retourne à son lit en courant.

\*

\* \*

*Il m'aime / ne m'aime pas / il m'aime / ne m'aime pas...*

La rengaine tourne dans la tête de Celia comme un disque usé. Que croire? Amour? Utilisation?

Depuis, il l'évite à nouveau, et se retire dans sa coquille. Comme s'il avait trop donné.

Même son idée de week-end, elle n'ose pas en parler. Elle aimerait bien, pourtant. Mais il vaut mieux que ça vienne de lui.

Elle est à l'affût maintenant. Affecte l'indifférence quand il s'en va, ne s'enquiert que de l'heure de son retour, "pour les enfants"... A l'intérieur, elle tremble. Se torture avec des visions d'Ivan baisant une jeune beauté blonde avec la même passion que l'autre jour, et pas une fois tous les dix ans, mais trois fois par semaine! Elle les voit dans toutes les positions: debout, à quatre pattes, couchés, le chevauchant... Tout est plausible. Elle cherche un visage à la jeune blonde, dans les journaux, sur les affiches. Quant à son corps... elle est jeune et belle, il l'a dit. Elle n'a pas de ventre

rond, elle, ni de bourrelets, ni de cellulite. Elle a sûrement une peau dorée et tendue, et de longs membres fins. Bref, Celia se hait, elle vomit sa petite taille, la couleur de ses cheveux et la forme de son corps. Si elle avait fait attention, si elle n'avait pas pris dix kilos depuis la naissance des enfants... Trop tard maintenant. Les années de laisser-aller lui retombent dessus, de fausse tolérance, de justifications. Elle avait fini par se dire: *je suis comme ma mère. Les mêmes formes. Je n'y peux rien. Je déteste la gymnastique. A quoi bon?* Tous les arguments y passaient. Et puis, pourquoi (pour qui) être belle, quand il fallait éviter son désir? S'il l'aimait vraiment, il l'aimerait grosse, laide, défigurée. Il l'aimerait pour elle-même. Pour une fois, quelqu'un l'aimerait pour elle-même, et non pour le plaisir ou le profit qu'il pourrait tirer d'elle.

Mais elle se rend bien compte, maintenant, que les choses ne fonctionnent pas comme ça. Pourquoi, ce n'est pas encore très clair. Ce qui ne laisse pas de doute, pourtant, c'est qu'elle se sent flouée. Trompée, à tous les sens du terme. Depuis longtemps, on lui a fait croire des mensonges. On lui a fait croire qu'il fallait s'accepter. Que c'était un signe de santé, une condition du bonheur. Soyez vous-même! Et s'accepter, pour elle, c'était cette sorte de paresse rêvée, de moindre effort... une facilité jamais atteinte... Oh, elle a pu, ça oui. Pendant dix ans, on l'a laissée tranquille. Mariée, deux enfants, elle avait ses alibis. Mais ce qu'on ne lui a pas dit, c'est qu'elle payait à crédit. Et la facture arrive à présent: trompée, moche, grosse, malheureuse. Elle ne peut pas revenir en arrière, annuler ces dix ans, retrouver sa jeunesse et y allier son expérience actuelle, pour prendre éventuellement un autre tournant. Les deux termes s'excluent: ou la jeunesse, ou l'expérience. Et en ce moment, où l'expérience ne sert qu'à lui rendre la vie plus amère, que ne donnerait-elle pas pour retrouver un petit peu de sa jeunesse? Du charme, de la légèreté, de la bonne humeur? De la minceur? Bref, de tout ce qui, peut-être, ferait revenir Ivan...

Alors forcément, elle déprime. Et se console comme elle peut. En particulier, le soir, de temps en temps, un petit verre de vin rouge, ou un petit verre de vin blanc. Un apéro, ou une liqueur. Oh, peu de chose, elle a toujours supporté si mal...! Elle n'achète pas, mais prend sur la cave. De toutes façons, à quoi servirait cette cave, si Ivan s'en allait? Pour elle qui n'a jamais aimé l'alcool, c'est une expérience surprenante. Ça lui donne une impression de revanche, d'une toute petite douceur dans un quotidien dépourvu de facilité. Enfin quelque chose de bon, que tout le monde s'accorde à trouver naturel. Tout le monde - sauf sa famille, traditionnellement anti-alcoolique, mais qu'importe à présent? Ils sont loin,

l'ont toujours été. Même si elle leur racontait, ils ne pourraient pas l'aider. Et puis, qu'importe aussi si Ivan s'en rend compte? Au contraire, ça lui donnera mauvaise conscience. Il faut bien que quelque chose lui fasse mal, à lui, pour une fois, et pas seulement à elle.

Et c'est ainsi que les semaines passent, avec des questions sans réponses, Ivan qui disparaît, et les petits verres qui se multiplient.

## XVII.

### *Dies irae.*

De quoi ont-elles parlé ce jour-là?

De tout et de rien, de musique, des enfants. Mathilde avait apporté son livre préféré afin que Simon le lui lise à haute voix, ce qu'il a fait volontiers. Mathilde, à la différence de Julie, ne sait pas encore lire, et son admiration pour Simon ne connaît pas de bornes.

Et puis soudain, comment? Celia ne se souvient plus. Un mot entraînant un autre, une question la réponse, elle s'est retrouvée à raconter son histoire, et à pleurer dans les bras de Kate, par une sorte de soulagement plutôt que de désespoir; un soulagement, non de sa conscience, mais de sa colère, enfin! colère secrète accumulée contre Ivan depuis des semaines, jamais sortie sauf brièvement, le jour de l'explosion (mais alors si vite transformée en apitoiement sur elle-même), cachée tout le reste du temps dans un effort pour... être à la hauteur, comprendre, contrôler peut-être? Qu'importe.

A présent Kate dit qu'il faut qu'elle se révolte, qu'elle confronte Ivan avec les faits, qu'elle exige un choix. Il est vrai que Celia, dès le premier soir, a préféré attendre, en silence, qu'Ivan se décide. Cela s'est fait

naturellement. Pas par tactique, mais par réaction. Ne pas protester ni accuser. Etait-ce laid? malséant? Elle n'y a même pas pensé. Elle se sentait capable de générosité, d'un peu plus d'amour et d'attention que le minimum requis, tant bien que mal fourni tout au long des mois, des années qui ont précédé. De toutes façons, s'il ne l'aimait plus, crier ne servait à rien, qu'à l'éloigner d'elle un peu plus.

*Celia, tu as le droit d'être en colère. Tu n'es ni sa mère, ni son amie. Tu as le droit d'exiger qu'au lieu de s'épancher dans ton giron, il résolve son problème tout seul. Ses confidences, qu'il aille les faire ailleurs. Que vous puissiez enfin vous engueuler tous les deux, comme les parties concernées que vous êtes.*

Pour la première fois, Celia se sent soutenue. Cette soudaine solidarité féminine lui fait du bien. Elle baigne dedans comme dans une eau délicieusement chaude, amicale. Pour une fois, pas de critique, directe ou indirecte. Même quand Kate évoque la fréquence des petits verres, et recommande en thérapie la colère, aucun grincement, aucune fausse note ne se font sentir. Pas la peine de faire un sermon. C'est normal, humain. A présent, c'est pour son propre bien qu'elle doit reboucher la bouteille, et au lieu, empoigner Ivan par le collet. Pas nécessairement pour lui mettre le dos au mur, mais pour marquer la limite. Qu'il cesse de la piétiner. Qu'il se conduise en adulte, et prenne ses responsabilités. On ne peut pas manger indéfiniment à tous les râteliers. Un jour ou l'autre, on finit par payer.

\*

\* \*

La chambre est plongée dans l'obscurité. Les murs, la porte, les meubles ont disparu dans le néant opaque. Ne reste que la fenêtre, rectangle à peine moins obscur piqué d'étoiles filantes et de lunes jaunâtres: phares de voitures qui s'attardent, lampadaires esseulés surmontant un vague halo.

Dans la chambre, seul bruit perceptible à part le lointain et chantant grondement de la circulation, deux silhouettes emmêlées, étendues immobiles sur le lit, dont on entend la respiration régulière et paisible. Mais voici que le double rythme se défait: une moitié s'interrompt et disparaît, bientôt remplacée par d'autres menus bruits, soupir, frottement du drap, crissement d'ongles sur la peau. Ivan a ouvert les yeux, incertain du jour, de l'heure, de l'endroit; mais immédiatement - coup de poing d'une certitude heureuse - conscient de la présence à ses côtés.

Combien de temps ont-ils dormi ainsi? Il fait déjà noir. Le bruit de la circulation indique que le monde ne dort pas. Ivan allonge un bras précautionneux jusqu'à sa montre: six heures moins dix. Ouf! Ce n'est pas aujourd'hui que la catastrophe arrivera - même s'il est déjà un peu en retard: il a promis à Celia de rentrer vers six heures, et de faire à dîner. Mais il est si bien, là, au chaud, collé contre Eva, emmêlé à elle, avec dans tout son corps la bienheureuse lassitude de la jouissance... Paresseusement, il allume la lampe de chevet et commence à caresser Eva, sa beauté et sa déesse, tout en lui chuchotant des choses à l'oreille, qu'il a envie de reprendre du début ce qu'ils ont fait l'après-midi, *dacapo al segno*, ou devrait-il dire *al seno*, et le geste se joint à la parole... Eva pouffe de rire, ils roulent sur le lit, lui sur elle, mais la fin de la phrase arrive, il est presque six heures et il faut vraiment qu'il y aille... Il a promis. Non qu'il en ait envie, elle le sait bien, s'il pouvait rester avec elle, au lieu de se sauver comme un voleur... Il ne peut pas trahir les enfants, disparaître sans rien expliquer. Il faut qu'ils puissent continuer à compter sur lui. Tout comme Celia, d'ailleurs. S'il la brusque, Dieu sait ce qui peut arriver. Qu'elle l'empêche de voir les enfants, par exemple...

Eva le laisse se lever, sans insister - inutile, elle le sait déjà. Par contre, grignoter une heure, un jour de plus... Les bonnes habitudes se prennent très vite, et quand elles sont là, on ne s'en défait plus. C'est l'instant du départ qui est difficile... Après, on vit dans la satisfaction de ce qui a été, et dans l'expectative, déjà, de ce qui sera bientôt. Vu ainsi, la vie, en ce moment, n'est pas absolument détestable.

\*

\* \*

A Gentoft, la maison est déserte, sombre et froide. A six heures du soir, en février, il fait nuit. Allumer les lampes, mettre de la musique, remonter le chauffage, préparer à manger. Les enfants ressentent-ils la même impression de nudité et d'abandon? La colère intérieure de Celia grandit. Comment Ivan ose-t-il ne pas être là, alors qu'il avait promis...? Il avait même promis de faire à manger s'ils étaient en retard. Et voilà qu'encore une fois, ils arrivent avant lui. Même le week-end, on ne peut pas compter sur lui!

Avec les enfants cependant, tout semble baigner: Simon met la table, Julie essore la salade, sans qu'il y ait besoin de les en prier. Comme si, Ivan absent, ils ressentaient le besoin de se serrer les coudes, de former un

ensemble qui soutient et réchauffe, une famille, quoi... Ou peut-être ont-ils faim, tout simplement. Ils vont se mettre à table quand Ivan arrive, essoufflé, des excuses à la bouche. Les enfants fondent très vite, et la rancœur de Celia s'accroît d'autant: il les charme, comme d'habitude, comme il charme tout le monde, mais sur elle ça ne marche plus... Le dîner se poursuit ainsi, en pleine schizophrénie, en pleine comédie à laquelle Ivan répond par une politesse acerbe et froide. Celia n'attend qu'un moment: que les enfants soient couchés, qu'elle puisse éclater sans craindre d'être entendue des petites oreilles. Et quand elle éclate, enfin! tout sort en un torrent de reproches, sur un ton inouï, une foule de revendications, de griefs accumulés depuis des jours, des semaines et des mois, sur un fond de colère qui semble avoir existé toute sa vie.

*Elle en a marre que tout soit toujours de sa faute. L'autre jour il lui a encore fait des reproches. Mais s'est-il jamais demandé si leur façon de vivre ensemble favorisait le désir? Croit-il que ça l'excite, elle, de faire le ménage ou de s'occuper des enfants toute seule? Il ne lui donne jamais un coup de main. Promettre, il sait faire. Mais tenir...*

- La vie est trop courte, dit Ivan, pour la passer à faire le ménage.

- Je ne veux pas que mes enfants soient élevés dans une porcherie, je veux qu'ils apprennent que nettoyer l'endroit où on vit, c'est aussi naturel que de s'essuyer le cul après avoir chié!

Ivan tente, sans succès, de calmer ce débordement inconvenant.

- Je crie si je veux! Et puis si tu avais envie de coucher avec cette fille, tu pouvais le faire sans m'en coller la faute sur le dos! Tu n'avais pas besoin de me le jeter à la figure de cette façon-là!

- Je t'en ai parlé pour que tu ne l'apprennes pas par quelqu'un d'autre. J'appelle ça de la confiance, et même de la délicatesse. D'ailleurs, depuis, je ne t'ai plus rien dit.

- Non, tu fais tes coups en douce, et tu me laisses encore plus seule avec les enfants! Toi, tu vas, tu viens, tu fais ce que tu veux. Et moi je n'ai qu'à attendre ton bon plaisir...

Ivan sent une allusion à la façon dont s'est terminée leur dernière discussion, et son ton devient dur:

- Non. Tu peux vivre ta vie, sortir avec qui tu veux, faire ce que tu veux. Les enfants sont assez grands. Ça ne tient plus, comme alibi.

- Et si je sortais autant que toi, comment crois-tu qu'ils seraient, les enfants? Heureux?

- Cette situation est temporaire. Je n'en suis pas plus satisfait que toi, et je n'ai pas l'intention de la laisser durer. Cela dit, vu le climat, je reconnais que je ne suis pas souvent présent en ce moment. J'en suis désolé.

- "Vu le climat"! C'est trop drôle! Et comment voudrais-tu qu'il soit, le climat? Joyeux, parce que mon mari me trompe?

- Peut-être pas, mais soulagé. Ma présence, sous un certain aspect en tout cas, paraissant te peser, j'ai cru que tu ne serais pas mécontente de me voir porter mon désir ailleurs. J'ai même cru qu'on pourrait arriver à un arrangement, tous les deux... Ecoute-moi. On continue à vivre ensemble, en faisant chambre à part. Je te promets d'être davantage à la maison.

Celia, douchée, réfléchit à toute vitesse.

- Est-ce que j'ai le choix?

- Tu peux aussi me jeter dehors, ou partir.

Elle soupire. Elle a la vague impression - pas nouvelle pour elle - d'être en train de se faire rouler. Tu perds, je gagne. Il sait bien qu'elle ne partira pas - où irait-elle, avec deux enfants? Ça ne s'improvise pas une froide nuit de février. Quant aux deux autres solutions, il y gagne: dans un cas comme dans l'autre, il garde sa maîtresse. Soit il sauvegarde les apparences, soit... il s'installe avec elle. D'un côté comme de l'autre, il y a fort à parier que Celia, à plus ou moins brève échéance, se retrouve seule avec les enfants, et un revenu diminué aux trois-quarts, ce qui, dans un pays comme le Danemark, est une perspective encore moins réjouissante qu'en France.

Mais elle, au fond, que veut-elle? Pourrait-elle vivre en le partageant, comme elle l'avait si imprudemment déclaré? Et qui plus est, en faisant chambre à part à présent, c'est-à-dire sans le moindre espoir de retrouver avec lui une quelconque intimité physique? Tirer un trait sur la vague possibilité ouverte par ce qui s'est passé entre eux la dernière fois, ce mince espoir de renouveau, contradictoire et irrationnel, après toutes les années de vide et de dépression?

Au fond, le pire, c'est peut-être ça: qu'Ivan semble à présent vouloir supprimer jusqu'au souvenir de ce qui a été entre eux. Il s'est laissé attendrir la dernière fois, il lui a fait l'amour pour ne pas la laisser pleurer, et il le regrette à présent, car il ne veut plus d'elle, voilà ce qui devient péniblement clair, il ne veut plus d'elle, même une fois de temps en temps et sans la moindre exigence de sa part...! Par contre, il veut garder la façade. Qu'elle continue de s'occuper des enfants, de lui laver ses chemises et de lui faire à bouffer. Il ne la regardera pas davantage, et encore bien moins. Elle se plaignait déjà d'être un meuble, elle ne sera plus qu'une

machine. Elle n'aura droit à rien, qu'à se taire pour ne pas perdre la maison, ni les enfants.

Celia sent l'amertume l'envahir. Voilà ce qui lui reste: cette sorte de mépris mal dissimulé, cet os qu'on jette à un chien pour qu'il arrête de gémir. Faut-il vraiment l'accepter? Elle se sent blessée jusqu'au fond de l'âme, surtout par le: *en faisant chambre à part...* Elle oublie qu'il y a un mois encore, elle aurait pu le suggérer elle-même. Son manque de désir, à elle, lui a toujours paru normal. Mais qu'il ait le mauvais goût, lui, de ne plus vouloir d'elle...?

Intrigué par son long silence, Ivan s'approche. Elle détourne la tête, les yeux au sol, peut-être pleure-t-elle? Il a été trop dur sans doute, trop décisif. Elle doit croire qu'il veut se débarrasser d'elle, ce qui est loin d'être le cas. Il veut simplement conserver l'essentiel. La famille d'un côté, Eva de l'autre. C'est tout de même une preuve de bonne volonté. En mettant cet obstacle entre eux, il se peut que le désir revienne. Que Celia cesse de fuir. Mais ça ne va pas aller tout seul. Car s'il y a une chose que Celia n'aime pas, c'est qu'on la fasse bouger. Il faut donc aplanir, négocier. Eviter les malentendus. Il pose une main sur son épaule.

Elle bondit comme piquée par une guêpe, et lui hurle en pleine figure:

- FOUS LE CAMP !!!

tout en désignant la porte du doigt, et comme il reste planté là, ébahi, elle hurle à nouveau:

- JE VEUX DIVORCER !!!

## XVIII.

L'eau est grise, opaque, froide.

Elle se prolonge dans le ciel, qui tombe dans la mer.

Le vent souffle, au ciel et dans l'eau - courants. Devant, les rochers s'usent.

Tout est gris au jourd'hui. Ciel, mer, pierre, terre. Et sable.

Ivan s'envole. Il lutte avec le vent qui s'insinue dans tous les tièdes interstices entre peau et vêtement, et lui met la larme à l'œil.

Il fait sa promenade quotidienne - deux heures de bourrasque et de pluie, parfois de neige. Le même trajet tous les jours... surprenant, pour lui si peu routinier. Mais plus rien, depuis une semaine, ne ressemble à ce qui a été.

En quatre jours, il s'y est habitué, à sa promenade. Si bien qu'il ne veut plus s'en détacher. Il y croise quelques passants égarés, toujours les mêmes, qui promènent leurs chiens, et esquissent un signe de tête.

Ce ne sont pas eux qui rendent la promenade intéressante, ni ne la dérangent d'ailleurs. Non, ce qui l'attire, c'est une sorte de solitude - partielle - venant de la rencontre avec la mer, le vent et la pierre. Les éléments chassent le vide, ils dansent, bruissent, mugissent, clapotent, mais ne parlent pas. Ivan supporte difficilement la parole ces jours-ci - autre que poétique. Pas de discours rationnel. Mais les bruits s'exprimant dans leur langage personnel différencient, pour lui, l'état de vie de l'état de mort. Les hommes et leurs discours peuvent parfois, paradoxalement, renvoyer à la mort. La Nature, non. Des sons intéressants qu'on peut écouter indéfiniment, absorber en soi sans le moindre filtre, sans distance, tandis que d'autres circonvolutions du cerveau travaillent parallèlement à les analyser, sans intervention de la volonté... Et ce travail cent fois répété conduira peut-être, un jour, à la phase ultérieure d'une composition, où toute la conscience d'Ivan reprendra, combinera, transformera.

Mais pour l'instant, dans son esprit ne se trouve pas la moindre intention de composer. Pas de faculté non plus. Tout entre en lui; il reçoit, il s'ouvre; rien n'en sort. C'est pourquoi, sur le plan quotidien, les choix les plus simples deviennent problématiques, et prennent soudain une dimension incongrue: quelle chemise mettre, quelle bière commander. Dieu merci, il n'a emporté qu'un minimum sur l'île de Bornholm - le contenu d'un sac à dos calé sur le porte-bagage de sa bicyclette -, laissant aux autres le soin de prendre les décisions qui l'indiffèrent.

Pour l'instant donc, pas d'*imagination*, à aucun sens du terme: ni images, ni idées. Pas de fantaisie créatrice. Juste ce bruit tout autour, qu'il avale comme une manne. La communion avec le divin se produit autrement: le compositeur est argile cette fois-ci, pas sculpteur. Le souffle le remplit comme un immense ballon qui se laisserait gonfler avec délices.

Ces jours-ci, il ne se sent guère capable d'autre chose: écouter, et accomplir un travail mécanique, inintelligent, qui n'engage aucune espèce de décision - la correction des parties d'orchestre de sa "Neuvième", que

son éditeur vient de lui envoyer, correspondant fort bien à cette définition. Du matin au soir donc, sauf sa promenade rituelle, Ivan relit et corrige, assis au grand bureau de la chambre qu'il occupe jusqu'à la fin de la semaine, dans une petite maison blanche perdue au milieu des prés, entre ville et forêt, au sud-est de l'île. Dans ce décor non plus, rien ne le dérange: nudité, clarté, simplicité monacales - mais ça, Ivan s'en souvenait, et l'a choisi. La fenêtre permet au regard de s'échapper. Au mur, un crucifix, dont l'éventuelle contemplation n'empêche ni d'écouter, ni de communier.

Le maître des lieux, en effet, est catholique. Johan s'est converti il y a des années, pour des raisons dont Ivan ne s'est jamais soucié. D'une façon générale, les deux frères ne se sont jamais tellement souciés l'un de l'autre. S'ils se parlent une fois l'an - à Noël, ou lors d'une fête organisée par les femmes -, c'est pour ne pas faire d'histoires. Aujourd'hui pourtant, loin de lui donner mauvaise conscience, l'absence de communication semble à Ivan une bénédiction, allant de pair avec le caractère du paysage, et la solitude.

En plein mois de février, c'est un triste substitut du week-end imaginé aux Canaries avec Celia... Quand elle l'a foutu dehors, il n'a pu se résoudre à offrir le même week-end à Eva: ça aurait eu un air de second choix. Alors plutôt la solitude, le vent, la mer, la pierre, et la correction des parties chez son frère.

Le soir où Celia l'a mis à la porte, il n'a eu d'autre recours que d'aller coucher chez Eva. Après tout, Celia savait ce qu'elle faisait... Il s'est expliqué - à peine. Eva lui a sauté au cou. Le lendemain, il lui a fallu retourner à Gentofte, chercher des affaires. Celia absente, il a laissé un message. On pouvait l'appeler sur le portable. Un peu court, mais il n'a pas eu envie d'en dire plus. Il a laissé une babiole pour les enfants, achetée en chemin. Puis il s'est dépêché de rentrer. A Østerbro, chez Eva, il a travaillé comme il a pu, c'est-à-dire mal. Manque de place, de concentration. Manque des objets familiers. Mais l'enthousiasme d'Eva l'a réconforté. Le soir, ils ont dîné au restaurant. Il a fini par appeler les enfants. Simon a répondu, d'une voix indifférente. Julie, elle, a babillé. Quant à Celia - le silence.

Ce soir-là, Eva a dit: si on vivait ensemble?

Le lendemain, il filait à Bornholm.

Après quatre jours de promenades sur l'île, que se passe-t-il avec Eva?

Délaissée? Non pas. Mise de côté, plutôt. Il lui a dit qu'il partait, laissant entendre qu'il allait dans sa famille... Peut-on aimer en mettant de côté? Il se pose la question tous les jours. Aimer et tenir à distance? Il n'a envie que d'être seul. Sans doute, les problèmes ne disparaissent pas en les fuyant, mais un peu de distance ne fait pas de mal. D'autant que là, il n'a vraiment pas su quoi dire. *On verra*. Et pour l'instant, il voit - mais tout seul.

Ce qu'il voit surtout, c'est son propre aveuglement. Son analphabétisme sentimental, pour ne pas dire humain. Qu'il n'a pas de réponses aux questions les plus simples. Ce doit être le lot des hommes, les femmes semblant toujours savoir ce qu'elles veulent... Celia, Eva ne s'interrogeraient pas. Elles vivraient, navigueraient, mentiraient, justifieraient. Lui n'arrive ni à mentir, ni à justifier. Est-ce possible d'aimer deux femmes à la fois? De vouloir ces extrêmes qui se complètent? En a-t-on seulement le droit?

Pourquoi se marier, il y a dix ans, si c'était pour tromper?

Une fidélité frustrante compte-t-elle plus qu'un soutien constant, au prix de quelques escapades?

A-t-il envie de divorcer?

Non.

Une raison valable de quitter Eva?

Seulement si ça faisait trop de peine à Celia.

Mais s'il arrivait à convaincre sa femme, et qu'elle s'habitât à l'idée d'un partage... Elle pourrait en faire autant, elle, et ce serait à lui, alors, de se débrouiller avec son mal.

Pourquoi ne pas tenter la conciliation? Après tout, sa musique le fait bien! Dans la seconde partie de la "Neuvième", elle s'approprie, du grave à l'aigu, toute la tessiture de l'orchestre. Elle déploie lentement ses deux immenses bras, recouvrant la surface de l'eau, alliant les contraires, pieuvre sonore en accord à la progression coupée de heurts, de chutes, de soupirs et de recommencements... Comme une drôle d'image de lui-même. Il vient de subir le heurt. Il en est à la chute, et il attend le recommencement. Ça pourrait être aussi simple que ça, s'il travaillait à former les événements comme sa musique, au lieu de se torturer.

Par exemple, à la fin de la semaine, ses parties d'orchestre corrigées, il pourrait appeler Celia. Il insisterait, parlementerait. A genoux s'il le faut. Ce serait bien le diable s'il n'arrivait pas à reconquérir cette moitié d'accord sans laquelle il se sent déséquilibré. Alors il rentrerait à la maison, et reverrait les enfants. Quant à l'autre moitié... Pourvu qu'elle ne

commence pas à se faire des idées, elle aussi. Tout serait si simple s'ils continuaient à se voir trois, quatre fois par semaine, avec les avantages de la situation, et aucun inconvénient. Mais si elle brusque les choses... Trop de poids, et les mêmes soucis d'un côté comme de l'autre. Leur contrat est clair pourtant: profiter l'un de l'autre sans le moindre engagement. S'il en sort quelque chose, tant mieux. Et sinon... ils auront eu du bon temps. Ça ne lui a pas fait plaisir, cette proposition. Pourtant, s'il l'aimait vraiment, il devrait avoir envie de vivre avec elle... L'aime-t-il vraiment? D'une autre façon que Celia. Voilà tout ce qu'il peut en dire. Et pour l'instant, il ne voit pas autre chose à faire que de manœuvrer pour la garder, tout en chassant ces idées de sa tête.

Plus que deux jours de répit. Puis le combat reprendra.

Devant lui, au dehors, la pluie bat de toutes ses forces contre la fenêtre. Sur le ciel obscurci, les arbres tordus gémissent.

## XIX.

Eva, elle, court à son rendez-vous.

Il gèle, mais le ciel est clair. On va vers le printemps.

Hier elle a crevé. N'a pas eu le temps de réparer. Il faut monter la bicyclette dans sa chambre, la mettre les roues en l'air. Avec l'ascenseur, ce n'est pas un problème. Mais elle n'a pas le courage, aujourd'hui, de faire le nécessaire.

Là où elle va, c'est une chambre, comme chez elle. Un peu plus grande, mieux chauffée. Jens partage un deux-pièces avec un copain, heureusement souvent absent. Ça leur permet de faire autant de bruit qu'ils veulent et, après, de boire du thé nus dans la cuisine.

Depuis quelques mois, c'est un système qui a fait ses preuves: Ivan d'un côté, Jens de l'autre. Aucun ne demande de comptes. Ils s'en doutent peut-être, l'un comme l'autre. Mais ils ne disent rien. Jens le pourrait, pourtant.

Parfois on dirait même qu'il en a envie. Mais il suffit qu'elle change de sujet, et il se tait. Ce n'est pas un homme de paroles.

S'il ne parle pas, par contre, il chante. Comme s'il réservait ses mots pour la musique, et qu'elle dût tout exprimer. Jens est étudiant au Conservatoire, en troisième année de chant. Un peu plus jeune qu'Eva, un peu petit de taille, solide. Cheveux longs en queue de cheval, aussi blonds que le poil d'Ivan était noir, avant qu'il commence à grisonner. Poitrine glabre, lisse. Beau corps, belle gueule. Ténor bien sûr, quoique, par chance, dépourvu de l'égoïsme de ses semblables.

Ce qui a plu à Eva, c'est ce mélange de timidité, de gentillesse et d'entêtement en lui. Il a dû la travailler longtemps pour qu'elle se laisse enfin convaincre. Et même après que ce soit arrivé, elle a pensé s'en débarrasser. Mais quelque chose de silencieux, de généreux chez lui l'en a empêchée. Et depuis, ni l'un ni l'autre n'ont eu à s'en plaindre.

Quand ils font l'amour, elle est souvent sur lui. C'est elle qui le prend, elle qui décide. Il n'est pas passif, pourtant. C'est juste leur façon d'être ensemble. Peut-être, si elle n'avait pas Ivan, se laisserait-elle de n'être jamais dominée. Mais la question ne se pose pas, puisqu'elle a Ivan. Si l'on peut parler ainsi toutefois. Car elle peut *avoir* Jens, mais elle n'*aura* jamais Ivan. Ivan décourage toute tentative d'appropriation. Elle l'a bien senti le jour où, au restaurant, grisée de sa présence comme du vin, elle lui a proposé de vivre ensemble. Le lendemain il avait filé, une semaine plus tard il était de retour chez sa femme. Elle lui en a voulu d'abord, puis elle a compris. Erreur tactique. Prendre ce qui vient, et grignoter le reste, comme elle l'a toujours fait. D'ailleurs elle n'a pas besoin de deux Jens. Au fond, ce qu'elle aime chez Ivan, c'est justement qu'il soit autre. Entier, passionné, puissant, avec elle, en elle, loin d'elle ou sans elle. Qu'il soit fidèle à son propre désir, qui dépasse ses petits intérêts d'homme marié père de famille, qui les dépasse tous les deux, les trois ou les quatre, qui atteint l'absolu à travers sa musique. Ce qu'elle aime, c'est qu'il soit capable de la sacrifier, elle; qu'il prenne le risque de la perdre. Ce risque-là, Jens ne le prendra pas. Il restera toujours pour elle une sorte de *placebo*. Adorable, intéressant, sexy, loyal. Présent. Bon camarade. Et si ça ne ressemblait pas à du mépris (ce dont elle ne voudrait pour rien au monde): le parfait godemiché - qu'elle aime avec une énorme tendresse.

Depuis quelques semaines, Eva s'interroge. Beaucoup plus qu'à l'ordinaire, où elle se contente en général, en ce qui concerne sa vie sentimentale, de faire confiance à son intuition. Est-ce la fuite d'Ivan qui la

fait réfléchir? Plutôt la simultanéité de cette réaction et d'un autre fait totalement nouveau pour elle, arrivé pendant qu'il était à Bornholm. Pour le dire autrement: c'est en son absence que le vague soupçon qu'elle remuait depuis quelques jours s'est transformé en évidence. Si choquante, si déplacée qu'elle ne sait toujours, des semaines plus tard, qu'en penser. Oh, elle a eu tout le loisir de peser le pour et le contre, pendant les journées où il était parti. Tout en travaillant, elle, pour payer son loyer. (Eva sert dans un restaurant, le soir, le week-end et les vacances. Avantage subsidiaire: elle y mange aussi. Toujours ça de pris.) Mais en parler à qui? Et comment? Ce n'est pas vraiment une catastrophe, non; c'est... une surprise. Bonne, mauvaise, ça dépend du point de vue. Et avant d'en parler à quiconque, elle préférerait y voir un peu plus clair. Mais depuis, le temps a passé en réflexions, et elle n'est guère plus avancée. Elle s'est habituée à l'idée, voilà tout. Elle s'y est même si bien habituée qu'à présent, il faut qu'elle se dépêche si elle ne veut pas se faire piéger. Dans quelques semaines, la décision se sera prise toute seule, et il sera trop tard pour y changer quoi que ce soit.

C'est pourquoi elle a pensé, aujourd'hui, commencer par Jens. Plus facile et moins dangereux. Elle a imaginé plusieurs entrées en matière, dont une en musique (*Frauenliebe und -leben*: sixième lied, *Süßer Freund...*!). Mais, bien qu'il soit chanteur, l'allusion lui échapperait sans doute - à lui, sinon à Ivan, qui possède à fond son répertoire. Quoi qu'elle choisisse, le problème n'en demeure pas moins entier: que répondre, quand Jens demandera qui est le père? Car fatalement, un jour ou l'autre, il le demandera. Et si le gamin a les cheveux noirs? Ivan a une stature d'armoire à glace, le teint clair, et un système pileux aussi noir que fourni. Au total, tout le contraire de Jens. Ni l'un ni l'autre ne s'y laisserait prendre. Et si aucun des deux n'en veut? Aurait-elle le courage de l'élever toute seule? Et ses examens, et son concert de fin d'études? Et sa future carrière? On ne peut pas dire qu'il ait choisi le meilleur moment, ce têtard-là. Et ce n'est même pas tout. Si elle le gardait, et qu'il se trouve être l'enfant d'Ivan? Pour le coup, peut-être ne voudrait-il plus rien savoir. Il a déjà deux enfants; quarante-huit ans, et sûrement pas envie d'un troisième. Imagine qu'il dise: l'enfant ou moi... Complicé. Sans compter que là, elle a déjà un petit peu de ventre, alors qu'est-ce que ce sera bientôt...! Elle ne pourra plus le cacher. Et si elle est crevée, si elle a des nausées... D'un autre côté, il faut bien avouer qu'un avortement lui fendrait le cœur. Surtout, paradoxalement, si c'est l'enfant d'Ivan. En théorie, l'idée d'avorter ne l'a

jamais gênée. Elle s'est toujours dit que si elle tombait enceinte au mauvais moment, ou du mauvais amant, elle se le ferait passer. Mais en pratique, c'est une tout autre histoire. L'enchevêtrement des liens affectifs et symboliques rend l'opération extrêmement difficile. Comment, si un de ses amants le lui demande, ne pas lui en vouloir pour le restant de sa vie? Comprendre avec la tête et refuser avec le cœur... Amour et enfants riment rarement avec raison.

Eva grimpe les escaliers quatre à quatre, arrive essoufflée au palier du troisième. Jens a laissé la porte ouverte. Avant d'entrer, elle se dit que tôt ou tard, l'heure de vérité aurait sonné. Alors autant vérifier tout de suite, en évitant de trop se découvrir. Sonder le terrain tout en laissant dans l'ombre autant qu'il est possible. Peut-être la réaction de ces messieurs, en lui enlevant ses illusions, lui évitera-t-elle une bêtise. Il faut toujours considérer l'aspect positif des choses. Elle n'est pas du genre angoissé, elle, ni indécis. Dans la vie, à certains moments, il faut savoir se jeter à l'eau, et laisser le courant vous porter.

## XX.

Au dessus du public, les lumières s'éteignent lentement.

Dans la salle, les gens cessent de parler, de remuer, de tousser.

Sur scène aussi, le silence se fait. La cacophonie orchestrale de traits hâtivement répétés s'éteint. Les musiciens immobiles, le dos droit, l'instrument au repos, contemplent leur partie.

Le cœur d'Ivan bat si fort qu'il lui semble résonner dans toute la salle. Pas spécialement vite, mais fort. Il regarde les murs lambrissés éclairés d'appliques 1930, les panneaux inclinés comme de grandes ailes et, au fond dans l'ombre, le buffet d'orgue aux énormes tuyaux. Du côté gauche, en avant, le chœur est serré sur trois rangs, donnant à l'orchestre une géographie inattendue.

Ivan regarde comme si c'était la première fois. Il a peur.

Il songe à ces acteurs fêtés, pleins d'expérience, dont la carrière est une longue suite de succès. Ils ont peur.

Aucune raison, pourtant, à cette peur. Cet après-midi, la répétition générale s'est très bien passée. Quelques problèmes de justesse dans le chœur, mais rien qui ne puisse s'arranger avec la disposition un peu différente qu'ils ont adoptée ce soir, qui permet aux choristes d'entendre mieux l'orchestre. Dans l'ensemble, il a trouvé que sa pièce était comprise, tant du chef que des musiciens, et appréciée - certains commentaires, certaines réactions spontanées, tels les applaudissements à coups d'archet sur les pupitres, ne trompent pas. Bref, cet après-midi, Ivan était - il est encore - gonflé à bloc. Pour la première fois, il a entendu sa pièce en entier, et il en est satisfait. Pas une note de trop, pas une qui manque. L'équilibre tel qu'il le désirait, dans l'ensemble comme dans le détail. *Einbildung* a sonné précisément comme il se l'était imaginé, six mois auparavant, tandis qu'il peinait sur son papier réglé. Il a exprimé ce qu'il voulait, obtenu

l'atmosphère et les couleurs dont il avait rêvé, porté le poème sans l'écraser. S'il osait, il dirait qu'il lui a donné une dimension supplémentaire. La transparence et le reflet sont là, les profondeurs infinies, les deux mondes, la symétrie verticale... l'étirement vers la beauté. Et l'autre symétrie, horizontale celle-là, celle des antithèses, du chuchotement, du bruit, de l'angoisse... Il ne peut s'ôter de la tête que pour Hölderlin, la laideur est du côté de l'homme, de ce que les hommes ont créé pour eux-mêmes, les murs, les girouettes. Tout ce qui freine, empêche, imite. Seule la nature atteint la perfection. Quelle dérision que cette double œuvre d'art, celle du poète et la sienne, fustigeant l'imperfection humaine tout en tendant vers son contraire... La condition humaine! Mais, qu'il le veuille ou non, le sens est dans sa musique.

Pas de redites, pas d'inachèvements. Pas de passages creux, trop longs ou verbeux. La forme aussi proche de son idée que possible. Cohérente, fonctionnant tout au long des trente minutes. Il a toutes les raisons d'être content. Après la générale, il n'a plus touché terre. Il n'est pas rentré à Gentoft; il est allé s'occuper des bouquets pour les solistes, manger un morceau, boire une bière. Seul - afin d'éviter les plaisanteries habituelles des musiciens entre eux. Après, quand il n'y aura plus que le soulagement, la joie (si c'est le cas) et une certaine fierté, il les accueillera avec plaisir. Mais là... il préfère la solitude, autant que possible le silence. Anonyme. Ne pas discuter de technique, d'acoustique, de tempo, de justesse. Ne pas entendre de *jokes* sur les altistes. Au lieu, conserver intacte cette exaltation intérieure que le travail sur *Hälfte des Lebens* n'a jamais entamée. Curieux d'ailleurs que sa joie soit toujours la même, à un an de distance du début de ses efforts. Que l'approfondissement ne l'ait pas transformée. Il se souvient encore de chaque mot du poème, de chaque note de sa partition. Et malgré tout, ils ne lui sont pas trop familiers; ils portent toujours leur charge d'émotion, comme la prière porte la foi. La faculté est la même: celle de croire, et de s'émerveiller. De *voir à travers les murs*, comme il aime à dire. D'appréhender l'autre monde qui se dessine devant nous à travers le reflet, le miroir, toutes formes mystiques de passage. *Il n'y a pas d'autre monde*, répliquerait Celia. *Que celui-ci, qui va déjà bien mal*. Alors l'écoute, ce soir, ne sera pas de trop. La seule fois où il entendra sa pièce *en situation*, comme le reste du public. La seule, les chances d'une reprise étant généralement faibles, à moins que le chef d'orchestre ne tombe amoureux de sa musique, ou n'y voie une occasion de prestige. Sinon, il reste encore l'enregistrement, qui n'a plus rien à voir avec un concert. L'excitant dans le concert, c'est justement qu'il soit unique! La musique y

suit la flèche du temps, empêchant tout retour en arrière. Le concert d'aujourd'hui ne sera pas celui de demain, et toute création, comme son nom l'indique, se crée au premier concert.

A côté d'Ivan (et des enfants à sa droite, Ivan assis en bout de rangée pour mieux bondir en direction de la scène quand le chef d'orchestre, à la fin de sa pièce, le cherchera des yeux dans l'ombre de la salle), Celia écoute les battements du cœur de son mari. S'étonne qu'on puisse, à un demi-mètre de distance et sans l'aide d'aucun appareil, entendre battre le cœur d'un autre. Ivan a peur, elle le sait, comme à chaque fois avant une création. Mais elle ne peut rien pour lui. Qu'attendre que le chef d'orchestre ait fait son entrée, qu'il ait levé sa baguette, que les premiers accords aient sonné. Alors le cœur fou petit à petit se calmera. A la fin de la pièce, on ne l'entendra plus - on n'entendra plus rien, que les applaudissements.

En cet instant, elle ne pense pas au poème. Pourtant elle l'aime, ce texte, le trouve beau comme un tableau, le relit avec plaisir. Elle l'a même lu aux enfants, qui l'ont apprécié, l'association se faisant immédiatement avec le lac de Gentoft. Mais depuis l'instant où elle a pénétré dans la Maison de la Radio, ce n'est pas l'autre monde qui l'a intéressée, ni sa beauté ni son silence. Avant non plus d'ailleurs! Car d'autres idées s'étaient emparées d'elle depuis un certain temps, et davantage encore depuis qu'ils ont commencé à parler du concert (comment s'organiser, qui prendrait la voiture, à quelle heure dîner). Ce qui a occupé l'esprit de Celia tout ce temps, c'est la perspective de l'autre. Celle qui serait là ce soir, qui est là à présent quelque part dans cette salle, visible peut-être, mais méconnaissable à ses yeux. Celle avec qui elle partage Ivan depuis des mois, qui par certains aspects le connaît aussi bien qu'elle-même, si ce n'est mieux... Qui sait s'ils n'étaient pas ensemble, juste avant le concert? Depuis des semaines, Celia cultive ainsi de drôles d'idées.

Que sait-on des autres? Elle avait toujours cru que le bonheur dépendait de la connaissance: connais-toi toi-même, et l'autre comme toi-même! Connaissance signifiait progrès. Et Celia ne peut, encore maintenant, considérer le monde que comme avançant globalement dans le sens du progrès. Pourtant, elle a dû admettre que son mari, avec qui elle partageait tout depuis douze ans, est un inconnu pour elle. Qu'avec une autre, il est autre. Qu'elle ne peut prévoir ce qu'il dirait ou ferait comme si, son milieu se modifiant, lui-même se modifiait. Sommes-nous tous aussi multiformes? Ce qu'elle croyait connaître n'était-il qu'une convention, une façade créée

par les douze ans de rapports avec elle? Et son rapport à l'autre, depuis six mois, crée-t-il un Ivan qu'elle ne reconnaîtrait pas? Certitude qu'elle ne pourrait vérifier, bien sûr, qu'en se faisant mouche sur un mur... Mais c'est une espèce d'idée fixe avec laquelle, depuis des semaines, Celia vit, mange, boit et dort - et fait l'amour. Elle! Comment peut-elle faire l'amour avec cet homme tout en l'imaginant avec une autre? Et en tirer son plaisir? Perversité? Que sait-elle d'elle-même? Jamais, même au début de leurs relations, ils n'ont fait l'amour aussi bien. Jamais. Elle se hait presque de ce qu'il en soit ainsi.

Alors? Etait-ce là la solution? Un tiers discret dans leur mariage, changeant les meubles de place sans bouleverser la maison? Est-elle plus heureuse à présent, plus vivante, plus énergique? Equilibrée?

Pas sûr. Car elle se sent rêver, depuis un moment. Depuis que les problèmes familiaux sont devenus moins aigus, en cette sorte de ménage à trois silencieux, d'autres idées sont apparues - dès qu'elle cesse de s'occuper de l'autre, bien sûr. Mais l'autre... n'est pas vraiment un problème. L'autre est une obsession qu'elle caresse comme un chien. Un fantôme bienvenu, qui tient sa place, toujours la même, et qu'elle sait où retrouver. L'autre lui sert, lui donne indirectement du plaisir, voilà tout. Elle l'a d'abord subie, puis acceptée. L'autre ne dépend pas d'elle, mais d'Ivan. Ce qui dépendait d'elle, elle l'a essayé: chassé son mari, repris ensuite. Que pourrait-elle faire de plus? S'en aller, mais qu'est-ce que ça changerait au problème? Ivan resterait avec l'autre, voilà tout. Jalousie? Un peu, oui, parfois. Quand Ivan tarde à rentrer, par exemple, ou qu'il innove un peu trop - à la cuisine ou au lit. Tout ce qui la rapproche de l'autre lui fait peur. Tout ce qui les met en contact, qui la lui fait connaître si peu que ce soit, ou simplement deviner. Tant qu'elle ne peut mettre de visage, de nom, d'histoire, ça va. Que l'autre reste une ombre. Voilà pourquoi elle a redouté cette soirée, pourquoi elle ne sera tranquille que quand ce sera fini. Pourvu que rien ne lui donne de soupçons, que personne ne lui paraisse suspect. Elle s'en torturerait sans fin, et cette corde raide sur laquelle elle se tient en serait cassée net. C'est pourquoi elle a mis des œillères, ce soir, déposé ses antennes à la maison. Elle ne veut rien voir, et ne verra rien. Ecouter la musique, rassembler ses enfants, rentrera chez elle, avec ou sans son mari.

Non, les idées... sont tout à fait autre chose. Les idées sont apparues comme un nuage gris à l'horizon. Comme du brouillard en pays plat. Les idées grises la concernent d'une façon beaucoup plus pressante que les choix sentimentaux d'Ivan.

Car Celia s'interroge... (en toute simplicité!) ...sur ce qu'elle a fait de sa vie.

Et se répond: pas grand-chose.

Jusque là rien de nouveau. Depuis dix ans, la réponse ne change guère.

Ce qui est nouveau à présent, c'est l'avenir.

Ayant toujours vu le monde en progrès continu, elle considérait tout naturellement sa propre vie comme partie de cette évolution positive. Son passé n'était pas bien réussi? Ça ne pourrait qu'aller mieux dès qu'elle aurait fini sa thérapie, ou ses études, ou trouvé du travail, ou un mari, ou sa vraie voix, qu'elle aurait des enfants, qu'ils auraient grandi, qu'elle aurait du temps... Bref. A présent, elle a passé quarante ans, tous ces objectifs sont atteints... et sa vie ne va pas mieux. Pire: elle *sait* maintenant que si elle ne réagit pas, sa vie n'ira *jamais* mieux. Elle continuera à passer à côté de ses idéaux, d'une certaine réussite sociale, du bonheur familial. Non seulement sa vie n'ira pas mieux, mais elle ira de plus en plus mal. Rater le tournant à vingt ans, on s'en remet, mais à quarante-cinq... Jusqu'à il y a quelques années, elle voyait sa vie comme une montagne, qu'elle gravissait lentement mais sûrement. A présent, ça pourrait être une pente au bas de laquelle elle glisse...

Quant à en trouver la raison, c'est une toute autre histoire. Confusément, elle sent bien qu'il lui manque quelque chose. Qu'elle a un vide à l'intérieur que d'autres n'ont pas.

Et qu'on ne vienne pas lui raconter d'histoires: elle en voit, elle en connaît, de ces femmes qui ont toujours l'air de faire ce qu'elles veulent, et de vouloir ce qu'elles font. Est-ce cela qui lui manque, *l'envie* de se lever le matin, de préparer le petit déjeuner, de se laver, de voir sa tête dans la glace, d'entendre les enfants se disputer et les élèves mal prononcer? *L'envie* de faire à manger tous les jours, de ranger les placards, de faire des crêpes aux enfants? *L'envie* de jouer, de plaisanter, de se déguiser, de se renouveler? De s'occuper du jardin? De chanter à l'église?

Non, chanter à l'église, c'est la seule chose qu'elle aime... Si ce n'était qu'elle a un nouveau prof, et travaille un autre répertoire. Ne sait quoi en penser, ne reconnaît plus sa propre voix - plus large, puissante, vibrante, et colorée. Trop à son goût, trop pour Fauré, qui ne supporte pas les gros calibres. Très loin du miel liquide et lumineux!

D'ailleurs, son salaire, même si elle travaillait davantage, ne leur permettrait même pas de manger tout le mois.

Et le reste? N'avait-elle pas *envie* de se marier, d'avoir des enfants? N'a-t-elle pas choisi l'homme qu'elle aimait, le meilleur qu'elle aurait pu

choisir? N'a-t-elle pas les enfants les plus adorables de la terre? (A peu de choses près, Simon lui en faisant voir de toutes les couleurs). Aurait-elle été plus heureuse sans? Parfois elle s'imagine que oui, mais cela ne dure jamais longtemps. Elle a trop vécu seule pour se faire des illusions sur le célibat après trente ans. Alors que faudrait-il? Partir loin d'eux, pour en connaître le prix? Elle est bien obligée de s'avouer que, si ce n'était Ivan, elle serait restée en France. A l'heure qu'il est, elle aurait peut-être un poste à la fac, comme certains de ses camarades d'alors. Dans cette fac alternative, ce n'était pas impossible. Elle aurait amélioré son français, qui était déjà fort bon. De toute la tribu latino-américaine, c'était elle qui parlait le mieux, et s'était adaptée le plus vite. A l'heure qu'il est, elle aurait sa sinécure avec retraite assurée, et droit au respect. Au lieu, elle est venue dans ce pays minuscule bredouiller une langue imprononçable, regretter le soleil, se faire plumer par le fisc et regarder de haut par ses voisins parce qu'avec son teint mat, ils la croient musulmane... Franchement, elle s'interroge.

Passer le restant de sa vie ici, en tournant le dos à son histoire? en oubliant sa propre langue? Déjà ses enfants ne la comprennent plus quand elle leur parle espagnol, et parfois même pas danois...! Ils lui font des réflexions, gênés devant leurs copains. D'autres fois, c'est pour ses traductions qu'elle cherche un mot, elle est si sûre qu'il existe, elle l'a seulement oublié mais il va lui revenir, elle le sent sur le bout de sa langue, dans le fin fond de sa mémoire, ce mot qui recouvre si parfaitement ce qu'il lui faut exprimer... Elle cherche dans les dictionnaires, et sur Internet. Trois fois hélas! Le mot n'est qu'un leurre. Une de ces confusions multilingues dont l'inconscient se sert parfois, sans crier gare, pour déstabiliser son hôte...

Il y a quinze ans, Celia a tourné le dos à l'Argentine. A présent plus que jamais, la situation économique frôlant la catastrophe.

Alors quoi? Les arracher tous trois à leur vie, Ivan à sa carrière, les enfants à leurs copains, pour les emmener en France où ils n'auraient ni famille, ni amis, ni boulot? Les abandonner en se donnant l'excuse de préparer le terrain? Ou encore rester, sachant que rien ne l'arrachera plus à cette somnolence insatisfaite que sa propre mort?

Dans la demi-obscurité de la salle, Celia s'interroge une fois de plus: a-t-on le droit de se préférer aux autres?

A peu près au dessus de la tête de Celia, au premier balcon, Eva contemple la salle. Elle est seule aujourd'hui - Jens n'a pu l'accompagner,

et ses copains du Conservatoire sont assis à une autre rangée, plus loin. Ensemble.

Oh, par hasard, elle le sait bien. Rien à en déduire. D'ailleurs elle les a rencontrés dans le hall, et ils voulaient la faire changer de place, histoire d'être tous ensemble. Elle a dit non. Mais symboliquement, la situation est parlante... Seule, à distance des copains. Un gosse dans le ventre, un amant absent, et l'autre qui ne lui dit même pas bonjour parce qu'il est avec sa femme... Elle a même vu ses enfants, de loin. C'était la première fois. La gamine est mignonne, mais le grand frère n'a pas l'air de s'amuser.

Quant à leur mère, Eva ne l'imaginait pas du tout comme ça, mais plus grande, plus claire, plus danoise - tout en sachant qu'elle ne l'était pas... Ils ont l'air si différents tous les deux. Lui grand, athlétique, elle petite et ronde. Souriante, bavarde, un peu mère poule, pour autant qu'elle ait pu se rendre compte en jetant des regards de côté, tandis qu'ils attendaient tous ensemble dans la foule qui envahissait le hall. Point dénuée de charme, mais bobonne. Et que fait cette bobonne avec l'homme qui, à Østerbro, la plaque contre la porte à peine refermée pour lui faire l'amour comme un sauvage, debout dans l'entrée? L'âme humaine est un mystère insondable.

Eva se penche un peu en avant, regarde le public sous ses pieds. Doucement, pour laisser de la place à son ventre, pas bien gros encore, juste rond... Sa petite crevette. Elle a l'air bien mal partie, cette pauvre âme: personne n'en veut, hormis elle-même. Chez les pères, l'enthousiasme ne s'est pas fait sentir. Ivan a pris son air catastrophé, plus un certain agacement qui semblait signifier: *pourquoi n'as-tu pas fait le nécessaire...?* La réaction de Jens, par contre, l'a étonnée. Au lieu de la satisfaction, pour ne pas dire de la joie, qu'elle espérait... visage fermé, *je fais mes études, tu ne peux pas me demander*, etc. Bref, d'un côté comme de l'autre, ils seraient ravis de la voir avorter. Dès qu'elle a prononcé le mot, d'ailleurs, la lumière est revenue dans leurs yeux.

Elle pourrait, bien sûr. D'urgence, avant que le piège se referme. Mais elle commence à en avoir de moins en moins envie. Leur entêtement la pousse à l'extrême. Après tout, il faut bien que quelqu'un la défende, cette crevette. On ne peut pas s'en débarrasser comme d'une pomme un peu moche, ou d'une tranche de pain dur. Ouvrez les jambes, et hop! à la poubelle, le bébé!

Non. Dieu sait pourtant qu'elle n'est pas favorable à l'obscurantisme... La liberté de choix est une excellente chose, et le choix, en l'occurrence, lui permet aussi bien de le garder, que de s'en débarrasser. Quant au côté pratique... si elle le garde, il n'aura rien de pratique! En dehors de la crèche,

il faudra faire appel à sa mère, ce qui ne lui sourit guère. Non qu'elles s'entendent mal, mais Eva n'aime pas dépendre des autres, encore moins de ses parents. Elle ne leur a rien dit encore, ni à l'un ni à l'autre. Sa mère poussera les hauts cris. *Ma pauvre fille, comment vas-tu élever un enfant, toute seule, et tes études, et ton avenir...* Mais elle s'habitue, puis elle sera ravie de le garder. Elle habite du côté de Lyngby, dans un appartement: question distances, ça pourrait être pire. Quant à son père: villa à Bagsværd, avec sa nouvelle femme. Et un gamin de treize ans. Elle aime bien son demi-frère, mais ne les voit pas souvent. Et puis il faudra bien qu'elle déménage, qu'elle se trouve quelque chose de plus grand, un petit appartement pas cher, peut-être à partager... Pourquoi pas? Avec une autre famille, ou une mère célibataire... Elles pourraient se garder leurs mères à tour de rôle, le soir, au moment des concerts et des examens...

Discrètement, Eva observe la petite famille, au parterre. A qui ressemblera-t-elle, sa petite crevette? Aux deux enfants, là en dessous? Pas à la fillette en tout cas, qui tient plutôt de sa mère, elles ont les mêmes couleurs, le même profil. Elle aimerait bien une petite fille comme celle-là, vive, mignonne, intelligente. Le garçon, par contre, un peu épais... De toute façon, rien ne prouve que sa crevette ait les mêmes gènes. Peut-être qu'elle sera blonde, et ressemblera à Jens, qui fait de son mieux pour se défilier, en ce moment... Il lui en veut, c'est clair. C'est réciproque, il faut bien le dire. De sa part, elle espérait mieux. Mais quoi! Il peut s'habituer, changer. Se laisser séduire. Peut-être est-il jaloux, tout simplement. Un petit intrus, dont rien ne prouve qu'il soit le père... On verra. Et s'il persiste, tant pis! Elle se passera de lui. Le monde est plein d'hommes qui ne trouveront pas qu'un enfant lui ait fait perdre ses charmes.

Eva se cale au fond du fauteuil. Elle a lu le programme, la notice, le poème. Elle a adoré. Cette pièce, ils en ont discuté lors de leurs rendez-vous, au moment où Ivan était en plein travail. Elle a lu la partition plusieurs fois. Elle la connaît comme si elle l'avait déjà entendue. Alors elle est prête, maintenant, à une des ces expériences qui, sur le plan auditif, ressemblent à un orgasme: se laisser envahir, charmer, remuer par la musique, par cette avancée inexorable montant vers l'éclatement final, interrompue, reprise avec une impatience toujours croissante, et aboutie, enfin! dans une fusion libératrice, de l'aigu au grave, de tous les timbres de l'orchestre.

Au parterre, Simon se ronge les ongles. Mauvaise habitude, dit sa mère, mais il fait assez sombre, et il n'est pas à côté d'elle... Ce n'est déjà pas

drôle d'être enrôlé de force pour écouter de la musique bruyante, mais si en plus ils sont en retard!

Penser qu'il pourrait être chez lui, tranquillement, à jouer au foot dans sa chambre, au lieu de subir le bavardage de son moustique de sœur, ainsi que l'hystérie maternelle. *Change de pantalon il n'est pas propre, rentre ta chemise, dépêche-toi on va être en retard*, etc. Bref, l'Emmerdeuse majuscule. Il a demandé à être libéré de cette corvée, mais il n'y a rien eu à faire. *Pour une fois qu'on fait quelque chose ensemble...La musique de ton père, ça ne va pas te tuer...* Pour l'instant, ça le tue d'ennui. Pas tellement la musique d'Ivan, parce qu'au fond, même si elle est un peu bizarre, c'est tout de même son propre père qui va aller saluer sur scène, que tous ces gens vont féliciter et les journaux encenser demain. Pas un de ses copains ne peut se vanter d'avoir un père dont on parle dans le journal! Non, mais les autres pièces, en première partie, dont il a oublié le nom... (gros soupir) Il regardait les instruments, et les musiciens, essayant de reconnaître qui jouait quoi dans ce qu'il entendait (vieux truc d'Ivan pour distraire ses enfants tout en développant leur oreille musicale), mais une heure entière...! Alors il a rêvé. Joué un match Manchester contre Brøndby, sur ses genoux, avec ses doigts. Mi-temps, égalité. Seconde mi-temps à commencer dans un instant, dès que le chef d'orchestre aura levé le bras. Surtout si le moustique, à côté de lui, veut bien lui foutre la paix. Elle fait vraiment tout ce qu'elle peut pour l'enrager, celle-là, et quand il réplique, elle prend un air d'ange pour se plaindre à leur mère...

Les parents aussi, en ce moment, Simon s'en passerait bien. Enfin, dernièrement ça va mieux, mais jusqu'à il n'y a pas si longtemps ils n'étaient pas à prendre avec des pincettes. Il s'en souvient, parce qu'en février, pour la première fois de leur vie, Papa est parti en vacances sans eux. Sans rien dire, en plus! Il l'a eue mauvaise, Simon. Après il l'a dit à son père. Déjà que quand Ivan travaille, on le voit peu, et il s'énerve vite... D'ailleurs, Simon ne veut plus trop se l'avouer, mais à ce moment-là il n'en a pas mené large. Il entendait ses parents s'engueuler le soir, pendant qu'il faisait semblant de dormir, et le reste du temps ils se faisaient la tête. Papa a dû en avoir marre, il a décidé de prendre l'air. Les bonnes femmes, elles sont trop. Maman a vraiment de la chance que Papa soit revenu, parce que si c'était lui... En même temps, il ne pouvait pas s'empêcher de la prendre en pitié: seule, abandonnée, avec des yeux rouges qu'elle essayait de dissimuler et un air désemparé qui lui donnait envie de la protéger, de lui montrer qu'elle pouvait compter sur lui... Il s'imaginait déjà la scène de l'annonce faite aux enfants, calquée sur celle que son copain Jakob lui avait

racontée il y a deux ans, quand ses propres parents avaient divorcé: père et mère avec une gueule d'enterrement, des promesses débiles du genre *double Noël*, et l'impression d'être un chien dans un jeu de quilles. Personne ne lui avait demandé son avis à Jakob, personne ne voulait rien entendre, et dans la famille, ils en parlaient tous comme d'une calamité naturelle, au lieu d'une décision qu'ils auraient prise. Merci bien, un seul Noël me suffira, et une seule paire de parents, pourvu qu'ils arrivent à se débrouiller ensemble. Jakob, maintenant, a une double mère, la sienne et la nouvelle femme de son père. Deux Emmerdeuses majuscules - le cauchemar!

Pendant cette semaine, en février, il a beaucoup réfléchi, Simon. Comment faire revenir son père? Et s'il ne revenait plus? Tout soudain l'avenir lui paraissait sans joie. Pour la première fois, il n'avait plus envie de vivre. Même ce qu'il aime bien, le foot ou la Play Station, ne lui disait plus rien. Il commençait un match, l'abandonnait au milieu, et faisait semblant de lire pour mieux réfléchir tranquille. Il s'est demandé où il pouvait téléphoner, à qui. Personne. Il ne savait même pas où chercher Ivan. Et quant à parler à Maman... Il n'y avait qu'à attendre qu'Ivan leur fasse signe, ou revienne. Maman disait qu'il avait besoin de vacances, mais...

Et si c'était *aussi* à cause de lui, de lui et de Julie, qu'Ivan était parti? Parce qu'ils sont insupportables, comme Maman ne se prive pas de le crier? Il se reprochait des tas de choses, se promettait de ne plus jamais être insupportable, de faire tout ce que Papa dirait avant même qu'il ne le dise (se brosser les dents le soir par exemple). Et quand Ivan a téléphoné, tout lui est remonté à la gorge, le fait qu'il était triste, et le fait qu'il lui en voulait, et au lieu de dire toutes les choses qu'il aurait voulu dire il a fait la gueule, l'indifférent, comme s'il s'en foutait. Ce qui n'était pas vrai. Il ne s'en foutait pas du tout, il s'en foutait même si peu qu'il a tendu des perches à son père, qui n'en a pas saisi une seule. Son ton, déjà, aurait dû lui faire comprendre ce qui n'allait pas. Mais non, Ivan comme toujours l'a ignoré, il a fait comme si de rien n'était, ce qui énerve toujours Simon, à tel point que, récemment, il a traité son père d'égoïste, à la stupéfaction de celui-ci...

Le corollaire de ce problème, c'est si, à l'inverse, Maman les quittait.

Simon fixe un point vide dans la pénombre, et laisse venir en lui les images: plus de harcèlement le matin, plus de contrôle en général; mettre ce qu'il veut; rentrer plus tard; éviter le bain quotidien, et les légumes verts... Pas déplaisant! Par contre, il faut bien reconnaître qu'il n'y aurait pas non

plus de gâteau le week-end, ni de goûter l'après-midi, ni de bisou le soir (même si on fait semblant de ne pas en vouloir). Plus d'odeur de Maman, de chaleur, de douceur, de rondeur familière et rassurante. Du coup, il n'est pas sûr non plus que quelqu'un penserait à son anniversaire, ou à leur offrir un cadeau à Noël! Donc, tout bien considéré, ce ne serait peut-être pas la meilleure solution...

Simon baisse les yeux, regardant sans les voir ses mains posées sur ses cuisses. Il sait bien que c'est idiot de s'imaginer des trucs pareils, pour l'instant une séparation entre ses parents ne semble pas à l'ordre du jour, alors à quoi bon se faire mal? Mais depuis février le ver est dans le fruit, les images dans sa tête, et il ne peut s'empêcher de continuer à interroger leurs regards et leurs intonations, leurs moindres gestes, et d'essayer de comprendre ce qui n'est pas dit, ce qui lui est caché à lui et à Julie, qu'il sent peser dans l'atmosphère familiale comme un nuage gris dont l'averse finira forcément par lui crever dessus...

A côté, le moustique s'impatiente et se suspend à leur mère. Tant mieux, elle ne risque pas de remarquer quoi que ce soit, d'ailleurs elle est trop bête pour ça (ce n'est pas vrai, Simon le sait, mais comment dire ces choses), elle ne le comprendrait pas, elle ne comprendrait pas qu'il soit triste, là tout de suite, avec un goût amer en bouche, un goût de désarroi et de grisaille, de perte et de partage, de *on ne peut pas tout avoir*, et pourquoi pas si c'est justement ça ce qu'il veut, lui Simon, tout avoir, et son père et sa mère, le gâteau et la glace, l'ombre et la lumière, le vide et le plein, le mieux et l'identique... tout à la fois!

Les applaudissements éclatent.

Au dernier moment, furtivement, il sort un carré de chocolat de sa poche, le dépiaute, et se le glisse en bouche.

Sur l'estrade, du côté gauche, est apparu le chef d'orchestre. Il longe le bord d'un pas rapide, léger, presque un sprint en direction du podium sur lequel il bondit, saisit sa baguette, lève les bras. Le geste réclame le silence. Tous les yeux sont fixés sur lui, sur sa silhouette maigre, menue, nerveuse qui fait virevolter les pans de sa queue-de-pie comme des banderoles. D'un déhanchement quasi comique, il donne le départ, et le premier accord se fait entendre - sombre, lent, retenu, "l'accord du fond de l'eau".

*L'attaque est précise, c'est déjà ça.* L'accord s'étire et s'interrompt. Reprend, ondoie, se tait à nouveau. Reprend encore subtilement transformé, s'élargit, s'étire davantage. Le cœur d'Ivan se calme un peu. Il éprouve un soulagement à ce que le paquebot ait enfin largué les amarres, que le train prenne de la vitesse, que l'immobile, l'insupportable attente soit finie. A présent il est, ils sont tous dans le mouvement qui rythme le temps et berce sa peur tout en lui fournissant matière à se concentrer. De l'orchestre, l'accord est en train de passer imperceptiblement au chœur devenant lui-même plante aquatique, tentacules agités au gré de l'eau... La transformation s'accomplit lentement. *C'est juste. Ils ont l'air de pouvoir garder le tempo.* Ivan se laisse porter par sa propre musique, flottant en pleine dichotomie (comme toujours quand il écoute), planant d'un côté contrôlant de l'autre, sentant analysant, connaissant découvrant à la fois. Quelques minutes plus tard se fait entendre le pressentiment des poires jaunes par taches brillantes (clarinette) dans le paysage noyé... Puis arrive la première interruption du chœur ("weh mir") troublant l'eau de sa scansion sèche... *Ça va toujours, ils ont trouvé leurs notes... encore plus réussi qu'hier, le passage de l'eau à la terre...* Le chœur murmure, siffle et chuchote entre ses dents. On dirait que toute la musique s'éloigne à présent, se retire comme une marée pour laisser place à ce crabe obstiné ("weh mir, wo nehm ich") qui gratte les murs de sa cellule, parois d'aquarium ou de casserole, ces murs qui empêchent le soleil d'enseuler, l'ombre d'ombrer et les fleurs de fleurir... On dirait que l'eau se retire lentement du crâne d'Ivan pour laisser place à ce crabe au crachotement sec, ce crabe au crissement sinistre qui remue systématiquement, rythmiquement toutes ses pattes en une parodie de fuite verticale par dessus les murs trop lisses de sa prison... Le grattement s'interrompt, puis reprend, s'interrompt puis reprend encore... insistant, envahissant. Au dehors, l'eau, le soleil, la vie disparaissent d'instant en instant. Et ils emportent avec eux cette énergie que le début orchestral avait insufflée, ce train en marche, paquebot flottant, flux vital dans lequel Ivan baignait jusque là, et les auditeurs peut-être avec... Qu'est-ce que ce désespoir qui s'insinue dans la prison,

casserole, aquarium, asile? Lieu du grincement, du chuintement, du raclement. Bruit de violence et de mort, d'angoisse, de privation. Dans la tête d'Ivan, l'eau mouvante est en train de faire place à une grisaille de cervelle morte, à un *je ne veux pas le savoir, pas perdre à nouveau*. Perdre? perdre quoi? Il n'a rien à perdre, lui, n'a jamais rien perdu (en tout cas rien d'importance), pas à la façon de Celia. La seule chose, c'était une personne... il y a longtemps. Aucune raison d'y penser maintenant. Il n'y a pas pensé au moment de la danse du crabe, composée par lui, entendue des dizaines de fois dans sa tête... Il n'y a pas pensé en composant, ni lors des répétitions. Ou peut-être que oui, mais si brièvement, sans toute cette insistance sentimentale, on dirait une cape noire jetée sur sa tête... S'il y a pensé, c'était furtivement - Ivan essaie de se rappeler l'époque de la composition, évoque son bureau, son piano, la feuille blanche de papier réglé qui ne l'a jamais angoissé, ne lui a jamais paru insurmontable, obstacle à vaincre ennemi à remplir, non, plutôt amie, oreille où déposer son propos... ses objets familiers, crayons, mines, gommes, balayette et règle en caoutchouc à tracer les liaisons; ciseaux, trousse, stylos, paperasses, tout le bazar périphérique périodiquement repoussé jusqu'au bord; fenêtre, photos de Celia et des enfants, toit du voisin, oiseaux... Non. Rien qui appelle tristesse ou désespoir, rien qui se rattache à la mort de son père.

Ivan se secoue. Le crabe est parti (ou alors il est cuit). A sa place, le beau lac est revenu avec ses poires et ses aubépines. *Distrait! Je viens de perdre plusieurs minutes de musique. Jamais plus entendues de cette façon, l'oreille quasi vierge du temps et de l'anticipation...* Demain, dans six mois, l'appréhension sera autre. La répétition transforme son objet. Il faut se concentrer à l'instant sur les cordes, les cuivres, la harpe au fond de l'eau, le ploïement des branches (bois, piano) à la surface du lac. S'ouvrir aux contradictions de l'air et de l'eau, du silence et du bruit telles qu'il les a laissées surgir dans sa musique, les accepter... *Accepter? la mort?* Non! Tout ce qu'il a composé parle de la vie, du dépassement, de l'autre monde. Toute cette pièce ne fait que le crier. Accepter la mort signifie celle de son père, et la douleur qui s'y rattache. *Douleur?!* Il n'y a jamais eu de douleur. Ça faisait longtemps qu'Ivan avait repoussé son père dans la périphérie, lui et son silence, son enfermement, sa mort lente. Assis, sourd et muet, les yeux vides. Absent. Il l'avait refoulé, voilà. Pour pouvoir composer et survivre. Sinon il serait devenu comme lui, à côté de ses pompes, à côté de sa vie. Ivan a fait le vide. Il s'est jeté dans l'étude, lui, dans la découverte de la musique, dans l'apprentissage du langage et de la technique. C'est

d'efforts et d'œuvres qu'il a rempli ce vide. Comblé, au lieu de s'y laisser tirer, attirer, noyer. Le père n'a même jamais su que son fils voulait composer. Alors ses rêves d'enfance, où il imaginait la fierté paternelle... Sa mère, oui. Elle est là dans le public, non loin de Simon. Tout à l'heure, elle viendra le féliciter. Sincère. Elle n'est pas musicienne, mais suffisamment artiste pour apprécier une œuvre bien construite. Le père, lui, sombrait dans le chaos.

Sur scène, voilà que le crabe revient. Le chœur a repris le dessus, souffle, crache et grince tant qu'il peut. C'est le bruit du vide. Un bruit qu'on entend dans sa tête, quand on est sourd à tout son humain. Les girouettes doivent grincer là-haut, et le vent souffler. Comment se fait-il qu'Ivan n'y ait jamais pensé au moment de composer? La coïncidence était si évidente! Trop peut-être? A la réflexion, il lui semble bien y avoir pensé, mais sans plus, l'idée l'a effleuré et quitté aussitôt. Lisse et fermée, imperméable. Où son père a-t-il pris l'ombre, et le soleil, et la fleur? Nulle part. Il n'avait que ses murs intérieurs, sa grisaille et son hiver. Dans l'expression de son visage parfois, dans le froncement de ses sourcils et la moue de sa bouche crispée (oh comme Ivan haïssait cette moue) se trouvaient le raclement, le crissement de ses pattes affolées. A part ça rien. Pas une lueur de reconnaissance, de désir, de joie, d'amour. Visage impénétrable. Vidé et stupide. Dans un sens, sa mort a été un soulagement pour Ivan. Absent depuis si longtemps, alors un peu plus un peu moins... De l'autre, il lui a fallu du temps pour abolir l'image de son père seul, étendu dans cette cellule blanche et nue, abandonné de tous, masque aussi dur, impénétrable qu'avant... Il y a bien réussi. L'hypothèse d'un suicide a été soulevée, le père ne souffrant d'aucune faiblesse physique (mais que savent les médecins de ces fantômes qui hantent leurs services depuis si longtemps?). A se demander même s'ils ne l'avaient pas fait basculer, lui, sa sœur et leur mère, à force de le repousser dans la périphérie de leur vie... Johan, non. Johan était partagé, hanté. Mal. Dans le service, on ne s'était même pas rendu compte de la mort du patient, qui avait eu tout le loisir de commencer à raidir. Ce que l'hôpital, ensuite, avait essayé d'excuser, alléguant une urgence et le manque chronique de personnel. Mais eux, la famille, ça leur était bien égal, même à la mère, enfin délivrée... Et lui, le patient B., le fou, le déprimé, la mort l'avait-elle délivré?

A quoi pense-t-on avant de mourir? A sa femme et à ses enfants? Douteux. A ce qui va venir? Ivan ne sait même pas à quoi croyait son père, il ne l'a jamais demandé. Quelle importance, d'ailleurs! C'était un étranger. Et pour lui-même, l'autre monde est là, physique, exprimé dans sa

musique. Pas un paradis avec lumière divine et petits anges, mais un au-delà de beauté idéal et absolu, une sorte d'envers de ce monde-ci, dont il se fiche bien, au fond, qu'il existe réellement, car ce qui importe c'est qu'il le *sente* tant qu'il vit et qu'il soit capable de l'*exprimer* pour d'autres, comme c'est le cas en cet instant à travers sa musique. L'expression fait exister son objet. Si Ivan mourait maintenant, il mourrait tranquille.

Son père, lui, serait-il mort de cette façon s'il avait...? Absurde. De toute évidence, le patient B. vivait dans un monde où le blanc, les cris, la litanie et les pleurs annihilait toute musique. Dans ce monde, il n'avait pas d'enfants. Repoussés une fois pour toutes, comme le reste de l'univers, à la périphérie de son désespoir. Et c'était cette absence d'expression même, cette absence de tout, de révolte, de colère ou de souffrance, qui avait empêché Ivan d'éprouver le moindre sentiment les rares fois où il était allé le voir, adolescent (car qu'éprouver que l'absence face à tant d'absence), qui l'avait empêché toute sa vie d'éprouver pour son père autre chose qu'en face d'un objet inerte, gris et inutile.

Et pourtant! L'objet inerte, en cet instant, est une pierre qui le tire au fond de son propre lac. Une pierre qui repose sur la trappe à sentiments.

Mais qu'a-t-il besoin des sentiments, lui qui a sa musique et l'autre monde, monde de beauté et d'idées, sa création et son œuvre, l'affirmation de sa vie retentissant aux oreilles de quatre cents personnes en ce moment?

Il ne va pas se mettre dans des états pareils pour une vieille histoire oubliée depuis longtemps!

Pourtant c'est sa propre musique qui, depuis le début, qu'il le veuille ou non, explore le fond de ce lac... *Tous ces gens assis autour de moi, là, reconnaissent-ils l'accord du fond de l'eau, repris et transformé à présent sous la poussée des aigus?* Sa propre musique remue en cet instant la pierre qui bouche la trappe à sentiments, le tirant vers une envie de pleurer logée on ne sait où, dans les hanches ou dans la poitrine, le projetant vers une colère sourde et agitée, injuste, infantile...

Il y a des choses qu'un adulte devrait s'interdire de faire. Voilà. C'est ce qui l'a toujours révolté, à chaque fois qu'il a rencontré l'égoïsme, l'irresponsabilité monstrueuse et fondamentale de mettre des enfants au monde pour mieux les abandonner ensuite... D'accord, les enfants vous venaient, à cette époque, qu'on le veuille ou non, et quand ils étaient là, il fallait assurer! Mais bon sang, les B. n'avaient pas de problèmes financiers! Le père avait un métier, un toit sur la tête, une femme qui l'aimait et trois enfants normaux! S'était-il jamais soucié de ce qu'ils ressentaient, ces

enfants, pendant toutes les années où il s'était laissé aller? Jamais soucie de savoir s'ils avaient besoin d'un père? Lui, il en avait eu besoin, de son père, un père présent, actif et content de vivre! Pas de ce légume, ni de cette comédie permanente! *Mon père est malade, il est à l'hôpital...* Mais non, il n'était pas *malade*, il était abruti d'électrochocs et de neuroleptiques, tué par sa propre tristesse!

La colère qui gronde en Ivan a un fort goût de larmes. Elle fait écho à cette violence qui retentit à l'instant dans sa musique, ce soulèvement de tout l'orchestre échappé de la trappe à sentiments, enfin libre, identifié, vibrant de toute une douleur niée, d'une révolte incertaine et sauvage, ancienne... A présent le chœur se mêle à l'orchestre d'une façon nouvelle, mi-chant mi-chuchotement, reste de dysharmonie disparaissant peu à peu... *Entendent-ils le crabe et l'eau réunis? Les pattes courant au fond du lac...* Et lui, là-bas, le légume, le pauvre légume toujours solitaire, de quoi avait-il eu besoin, de quelle main qui ne s'était pas tendue, de quelle parole jamais venue... venue de personne, pas même de sa famille, ou de son propre fils... Comme il avait dû avoir mal, pour se replier de cette façon-là.

Peu à peu, le lac engloutit les derniers crachotements du crabe transformé. L'eau se referme, pacifiée.

Et tandis qu'approche l'accord final de sa pièce, l'accord de douze sons qui réconcilie la terre et l'eau, sobre miroir où la beauté enivrée trace sa symétrie, Ivan écrase furtivement une larme au coin de son œil.

La musique, quelle excuse à l'émotion...

\*

\* \*

Après, le reste de la soirée s'est déroulé comme en rêve. Pas désagréable d'ailleurs, sauf qu'il avait plutôt envie d'être seul pour fouiller le fond de son âme sans être obligé de dissimuler son envie de pleurer comme un gamin.

Il a fait les gestes qu'il fallait, salué, félicité le chef d'orchestre et le premier violon, remercié, répondu à l'ovation, souri, remercié, serré les mains, remercié. Dans le couloir, apercevant Eva, il a quitté Celia un instant pour aller lui parler - comme si attirer l'attention sur elle, et par là révéler leur secret, n'avait plus d'importance. Il se sentait étrangement libre. Pour la première fois, il s'est enquis de sa grossesse. Sans bien savoir pourquoi, il a dit qu'il espérait qu'elle allait garder l'enfant, et que tout se

passerait bien. Elle a remercié, un peu surprise, souriant comme s'ils étaient des étrangers. Alors très bas il a dit *il faut que je te voie, je t'appelle*. Et quand Celia l'a questionné, il a répondu tout naturellement: *Eva, je t'en ai parlé*.

## XXII.

juin 2009.

Ce soir, William va venir.

Celia a fait les courses, rempli le frigo. Parfois William reste dormir. Elle aime quand il est là. Encore une fois, le terme exact serait *hyggeligt* (agréable familial rassurant).

Ivan va à un concert, sans doute. Eva a un travail à finir, et comme Julie est chez Celia ces jours-ci... Simon aussi d'ailleurs, à la grande joie de William - pour qui le jeune homme est une sorte de demi-dieu.

William est un adorable gamin blond de huit ans, qui charme tout son monde. Sérieux, intellectuel, on lui parle comme à un adulte. Pour cette raison ou pour une autre, Celia semble mieux s'en sortir avec lui qu'elle ne l'a jamais fait avec son propre fils. William est en quelque sorte son troisième enfant. Et Simon a pris son nouveau rôle tout naturellement.

Les amies de Celia n'ont pas manqué de s'exclamer: *après ce qu'il t'a fait, tu lui gardes son gosse?* (Kate ne l'a pas dit, elle s'est contentée de le penser.) Ce que Celia en son for intérieur a traduit par: *tu n'as aucune dignité...?* Mais pourquoi pas, après tout? Elle s'en fout, elle, de l'opinion des autres. Ça ne lui a guère réussi jusque là de s'aligner dessus. Par contre, depuis qu'elle fait ce qu'elle veut, elle s'en sort beaucoup mieux.

Ça a été une drôle d'histoire que la leur, ces dix dernières années. Pendant si longtemps ils ne parvenaient ni à être ensemble ni à se séparer...

Quand Eva s'est décidée à épouser Jens, après la naissance de William (ce qui a surpris tout le monde), Ivan en a été blessé. Il a eu l'air de s'y faire, mais il en voulait au monde entier.

C'est lors d'une grande dispute qu'il a enfin tout avoué à Celia. Qu'il craignait que William soit son fils. Que quel que fût le choix d'Eva, il se sentait responsable du gamin, au moins jusqu'à ce que sa non-paternité soit prouvée.

On n'ira pas prétendre que Celia ait été ravie. Elle connaissait déjà la moitié de l'histoire, mais celle-ci...! Pourtant, à son habitude, elle a essayé de le consoler de son mieux. Après tout, tôt ou tard, ça devait finir comme ça... Puis, petit à petit, les choses ont eu l'air de s'arranger. Quelqu'un a proposé qu'ils se rencontrent tous les quatre, en famille, avec les enfants. Au début, l'atmosphère était tendue. Jens et Celia, en retrait, assistaient à la rencontre de leurs conjoints qui faisaient de leur mieux pour paraître civilisés... Tout le monde baignait dans l'hypocrisie la plus totale. De plus, la jalousie de Celia, si longtemps réfrénée, atteignait des sommets... rétroactifs. Une seule chose la sauvait: *Eva n'est pas bonne mère, elle ne sait pas s'y prendre...* Pure calomnie, qui seule l'empêchait de sombrer. Car Eva avait sa propre façon d'être avec William. Elle ne l'allaitait pas beaucoup, le donnait souvent à garder. Jens s'en est occupé davantage que la plupart des pères, prenant la moitié du congé, et même ensuite, restant à la maison. S'il avait pu lui donner le sein... Mais l'amour d'Eva pour son fils, même Celia ne pouvait se le dissimuler.

Alors un jour, elle s'est proposée, voyant qu'Ivan louchait sur l'enfant. Eva en a été ravie. Jens moins (qui craignait qu'on le lui enlève). Quoi qu'il en soit, Celia a commencé à garder William de temps en temps, puis régulièrement. A quatre ans, l'enfant était un petit surdoué, qui ne jouait qu'avec des calculatrices. Avec ça, gentil, sociable et affectueux. La fierté d'Ivan ne connaissait pas de bornes.

Entretemps, Celia avait changé de travail: elle avait accepté de représenter des chanteurs étrangers en Scandinavie, et faisait de l'édition pour le compte de compositeurs nordiques. D'abord avec Kate (une idée à elle), puis seule (un progrès, car elles avaient failli se brouiller).

Au fur et à mesure, une relative prospérité lui venant, elle a pu abandonner les cours d'espagnol. L'amélioration de sa situation financière et sa nouvelle indépendance lui ont donné un coup de fouet. D'autant que, parallèlement, elle avait fini par s'habituer à sa propre voix, et à en tirer

une satisfaction profonde. Une autre partie d'elle-même, qui ne redoutait pas sa propre force, qui affirmait son droit à vivre, était non seulement acceptable, mais pouvait même être admirée...

Plus assurée, Celia s'est lancée dans des activités auparavant impensables, s'enhardissant à donner elle-même des concerts... Bref, elle planait.

C'est là que les problèmes ont (re)commencé.

D'abord, la mort de Mami - un cancer découvert tardivement - a frappé un premier coup. C'est allé très vite. Elle souffrait comme un animal à l'agonie, épuisée, geignante. Dans son corps, plus rien ne fonctionnait. Emmenant ses enfants, pour la première fois, à Buenos Aires, Celia est restée jusqu'à la fin. Sa mère gisait à l'hôpital, où personne ne pouvait plus rien pour elle. Même Celia, qui aurait volontiers donné tout son argent, ne pouvait lui offrir quoi que ce soit qui la soulage, sauf leur présence... (et de cela elle n'était même pas sûre.) Les enfants, mal à l'aise, faisaient de leur mieux. Ils ont dit adieu à cette grand-mère inconnue. Au grand-père aussi, que Celia n'espérait plus revoir vivant. Ça a presque été plus dur que tout le reste. Pour Celia, c'était une condamnation. Il paraissait... au delà de la tristesse. Abandonné. Hébété, solitaire au milieu de ses proches. Il a dit: *je ne vais pas durer longtemps*. Il est mort quatre mois plus tard. Claudia, la sœur aînée, a écrit: *il allait et venait comme une âme en peine*. Sa dernière chance de liberté, après toutes les années passées au chevet de la malade, il n'a pas pu la saisir.

De retour à Copenhague, l'avalanche s'est déclenchée. *Götterdämmerung!* Pendant leur absence, Ivan avait rencontré Eva, et leurs mutuelles visites avaient fini... comme elles devaient finir. Excédé, Jens avait claqué la porte, et demandait le divorce. Cette fois, les amoureux ne prenaient plus de précautions. Tout était clair, ouvert, public. Les yeux dans les yeux, ils avaient oublié le monde. Celia, fragilisée, a craqué. Estimant qu'elle avait assez donné, elle a flanqué Ivan à la porte, exigeant elle aussi le divorce.

Les enfants, de leur côté, ne savaient plus à quel saint se vouer. Julie, onze ans, prenait le parti de sa mère, et arborait une mine d'enterrement. Simon, lui, se taisait, puis s'engueulait brusquement avec son père.

Quel désordre. Pendant toute cette période, Ivan vivait chez Eva, prenant les enfants de temps en temps. Celia, de son côté, luttait contre la dépression en buvant en cachette. Une psy, qu'elle a fini par consulter, l'a remise sur pied en échange d'honoraires élevés.

Un jour, au milieu de tout ce tumulte, Jens l'a appelée. Ils se sont rencontrés plusieurs fois, ont discuté de la situation, de leurs ex, des enfants, mais aussi du chant, de leurs parents... Ils se sont écoutés, consolés. Il était là, disponible, familier, malheureux, amical, tendre même... Et l'inévitable, là aussi, est arrivé.

Celia, soulagée, n'a pas manqué de le claironner alentour, ce à quoi Ivan a réagi violemment. La relation de Celia avec Jens n'avait pas duré trois semaines, que les deux époux étaient obligés de reconnaître, malgré tout, qu'ils tenaient l'un à l'autre. Ils se sont parlé. Ont tenté de se retrouver, en dehors de leurs rôles. Finalement, ils se sont pardonnés. Il a commencé à lui rendre visite - à elle, femme, personne -, pas seulement à eux trois - famille.

Et c'est ainsi que, progressivement, avec des hauts et des bas, et bien des heurts, ils en sont arrivés à la situation actuelle. Jens et Eva sont divorcés, Ivan et Celia aussi. Ivan et Eva vivent ensemble. De maîtresse, elle est devenue femme. Ivan rend visite à Celia, ils prennent des soirées, un week-end, un voyage ensemble. De femme, elle est devenue maîtresse. C'est un discret ménage à trois, qui fonctionne dans le respect et dans l'amour, facilité par la vente de la maison de Gentofte au profit d'une autre plus petite (Ivan et Eva), et d'un appartement (Celia), à peu de distance l'un de l'autre. Les enfants, qui ont aujourd'hui vingt et dix-sept ans, habitent chez l'un ou chez l'autre en attendant de prendre une chambre en ville (généralement Simon chez Celia, et Julie chez son père). Quant à William, il se partage entre Eva et Jens (deux semaines par mois et la moitié des vacances). Celia continue à le garder de temps en temps. Dans l'intervalle, Jens s'est remarié, il a une petite fille, mais les rapports avec William n'en sont pas modifiés. Le garçon est ravi de sa petite sœur, et la nouvelle famille s'est étonnamment bien intégrée à l'ancienne.

Alors, dira-t-on... la solution ?

Comme telle, elle n'est pas simple, et exige de constants efforts. Pour Eva et Celia, qui doivent tirer le meilleur parti de leur jalousie. Trouver un juste milieu - quand appeler, quand attendre. Qu'exiger. Qu'accepter par rapport aux enfants. Pour Ivan, qui gère sa mauvaise conscience, maintient

l'équilibre, assure des deux côtés. De plus, ils sont deux compositeurs à vivre ensemble à présent, avec leurs commandes et leurs délais, et leur influence réciproque... Passionnant, et parfois épineux, surtout pour Eva qui est la plus jeune. Jeune mais forte! Quand elle a besoin d'air, elle sait où envoyer Ivan.

Pour Celia, la situation comporte des avantages indéniables. Elle est libre, tout en gardant l'homme de sa vie. Partie l'obligation, reste le désir! La voici chantilly, cerise sur le gâteau... visible. Progressivement, elle a donc appris à se sentir belle, à s'apprécier, à s'aimer même un peu. A dire non, parfois. Le vide en elle semble mieux rempli. Quant au reste, elle donne son temps à une association humanitaire qui sauve des prisonniers politiques dans le monde... Pas la révolution, mais mieux que rien!

Quant aux enfants, il y a eu un certain flottement. Après avoir critiqué son père, Julie s'en est prise à sa mère. Simon, qui hait le changement, a regretté la maison. Mais, forcés au dialogue, ils ont fini par saisir que l'essentiel n'était pas perdu, et que la situation avait du bon: le mieux et l'identique se trouvaient réunis... A tel point qu'il a fallu leur demander de ne pas publier tout haut cet état des choses. Une relation de ce genre ne peut vivre que dans la discrétion. Simon a maigri, d'ailleurs. Il s'est allongé. Plus grand que son père, aussi costaud.

Grâce à *Einbildung* en particulier, la carrière d'Ivan a connu un bond. Depuis trois ans, l'Etat le subventionne pour s'adonner à la composition. Il est satisfait, et sa musique est devenue plus directe, plus pleine, plus vivante. Il a le temps. Il n'est pas riche, mais il est joué un peu partout.

Un enfant de plus? Eva et lui en ont parlé, et Dieu merci, ils ne sont pas allés plus loin. Depuis, ils se contentent de contribuer financièrement à l'éducation des orphelins dans le monde.

Quant au petit surdoué, il a délaissé les mathématiques pour s'intéresser au violon. Il a une très jolie voix, et une oreille musicale redoutable. Ça promet pour la suite...

Ah, j'oubliais.

Le père de William?

D'évidence, l'enfant s'est toujours considéré comme le fils de Jens. Mais, s'il fallait en croire Ivan, lui-même n'avait jamais été que frêle et blond... A force de se le partager, tous, ils avait fini par ne plus y penser. A quoi bon? C'était le reste qui comptait: la présence, l'affection. Quant à la ressemblance... elle était surtout marquée avec sa mère, et pour le reste, on

y voyait ce qu'on voulait y voir. Puis un jour, poussés par les divorces et les remariages, les hommes ont voulu savoir. Prises de sang, tests... et c'est bien Jens qui est l'auteur de la petite merveille.

Ivan, lui, a surmonté sa déception.